

Gal 606

D O U T E S S U R

La LIBERTÉ de l'ESCAUT

Réclamée par l'EMPEREUR;

*Sur les Causes & sur les Conséquences probables de
cette Réclamation.*

Par le COMTE DE MIRABEAU.

*Riquetti
K*

AVEC UNE CARTE DU COURS DE L'ESCAUT,
DEPUIS ANVERS JUSQU'À LA MER.

Bellum jure gentium perpetuæ pacis causa movetur.

Gravina de Orig. Jur. Civ. II. 14.



A L O N D R E S :

Chez G. FADEN, Géographe du Roi, *Charing-Cross*;

Et se trouve chez J. ROBSON, *New Bond-Street*, &
P. ELMSLEY, dans le *Strand*.

9



PARMI les François qui liront cet écrit, il en est qui, remarquant mon nom dans le titre, diront avec délices : “ Le voilà, cet homme incendiaire, “ qui n’aime ni le Despotisme, ni les Lettres-de-cachet, ni les Prisons d’Etat, ni le Patriciat, “ ni les Décorations, ni les Traités de partage : “ il dévoile enfin son ame toute entière ; il conseille, “ masque levé, la révolte & le carnage.”

Il en est d’autres qui, par un sentiment de bienveillance, ou d’estime, auquel je dois de la reconnaissance, s’étonneront que je prenne la plume pour conseiller la guerre.

Je souhaite aux premiers que leur belle découverte leur donne beaucoup de plaisir ; & je réponds aux autres :

Cet écrit tend uniquement à la paix, par d’autres moyens, à la vérité, que celui d’accorder à l’ambition tout ce qu’elle exige ; comme si ses demandes n’étoient pas toujours suivies de demandes nouvelles ; il tend à la paix en démontrant qu’on ne sauroit trop se hâter de faire avorter un plan simple en apparence, mais profond & dangereux, qui

menace d'ensanglanter l'Europe entière, ou de l'asservir.

Je conseille une guerre prompte & vigoureuse, pour conserver une République dont les habitans ont formé le sol qu'ils occupent, les canaux qu'ils naviguent, les terres qu'ils cultivent, les rivières qui les arrosent ; habitans industrieux, honnêtes, paisibles, courageux, qui ont acquis l'aisance & la liberté qu'on leur envie, par une continuité d'efforts dont l'histoire des hommes n'offre pas un autre exemple, par quatre-vingt ans de combats & de victoires dans toutes les parties du monde.

Si l'on pouvoit ajouter à l'éloge sublime d'avoir plus qu'aucun autre peuple honoré l'espèce humaine par la longue persévérance, & la lutte glorieuse de l'esprit de liberté ; je dirois : je conseille la guerre pour conserver une nation qui s'est distinguée dans tous les genres de gloire, de philosophie, de science et de littérature ; et qui, à cet égard, comme à tous les autres, est infiniment supérieure aux conquérans à demi-barbares qui veulent l'engloutir.

Quant au projet qu'on me reprochera sans doute avec amertume, je le dis nettement : si la liberté qu'on s'arroge de toutes parts d'enfreindre

les traités les plus solennels, et de justifier leur infraction par le changement des circonstances, doit être mise en œuvre pour asservir les hommes, il vaut mieux, à mon avis, en faire usage pour les affranchir, & perpétuer leur tranquillité.

Au reste j'ai tâché de remplir mon titre : il ne promet, & je ne propose que des Doutes. S'il m'échappe d'affirmer, c'est que ma pensée me presse ; & que je ne cherche pas des tours qui la ralentiroient ; je suis entraîné par mon sujet, & non pas aveuglé par une vaine & folle présomption

Et sur quoi seroit-elle fondée ? Quel droit aurois-je de prononcer sur de si grands intérêts ? Suis-je un de ces illustres politiques qui éclairent deux fois par mois l'univers, ou plutôt un de ces augustes commis qui le gouvernent, & qui connoissent si bien le droit des gens, lequel, comme on sait, a toujours été respecté ; le droit de la guerre, qui est un très-beau droit que le Roi de Prusse a étudié toute sa vie ; le droit public, sur-tout celui de l'Allemagne, qui charme par sa simplicité les véritables philosophes ; les loix fondamentales de la France qui la régissent sans exister, & qui, malgré ce petit inconvénient, se trouvent parfaitement expliquées par quatre-vingt mille arrêts du conseil, dans lesquels il

n'y a pas une seule contradiction.... Voilà ce qu'on sait tout naturellement & sans effort en qualité de Journaliste, ou de Premier Commis ; pour peu qu'on ait étudié à fond, comme on n'y manque jamais, cette science qu'on appelle la morale, laquelle se lie d'elle-même à la morale des Etats, vulgairement appelée politique ; liaison nécessaire & démontrée par l'histoire d'Auguste & des Empereurs Romains, de Gengiskan, de Tamerlan, du Czar Pierre & autres Héros ; comme le développe si bien le grand écrivain Cesar Borgia dans son histoire d'Italie ; le grand Auteur Espagnol, Philippe El prudente dans son histoire des guerres de Flandre, comme le prouve incontestablement l'aventure de la jatte d'eau qui fit rappeler Mylord Marlborough, celle du vieux Valet-de-Chambre Italien, dont le crédit obtint au Cardinal d'Osset la permission de faire fouetter Henri IV ; enfin quantité d'autres anecdotes qui charment les collèges & les caffés, en attendant que la postérité ait son tour d'en tirer son instruction et ses délices.

Pour nous qui ne sommes point appelés à de si hautes destinées, nous ne portons pas si loin notre foible vue, & jamais nous n'oserons prononcer sur une question politique. Mais nous voudrions, puisque le sort nous fit naître dans une monarchie ; nous voudrions que notre Roi méritât à jamais chez les Etran-

gers, comme au sein des ses Etats, le nom de BIEN-FAISANT qu'une de ses Provinces vient de lui décerner. Nous voudrions que la liberté, la propriété, la paix fussent respectées d'un pôle à l'autre. Nous voudrions que ces traités où les nations prennent à témoin le Dieu Eternel, qu'elles sont réconciliées, n'enflammassent plus les haines nationales, au lieu de les éteindre. Nous voudrions qu'ils fussent bannis de la terre, ces mots odieux que j'entends tous les jours à Londres : I HATE THE DUTCH. . . . ,

Braves Anglois ! Soyez libres, & soyez généreux parce que vous êtes libres ; aimez, estimez les peuples qui sont libres, parce que la liberté est avant tout digne d'amour & d'estime ; plaignez les peuples pour qui le jour de la liberté ne luit point encore, parce qu'ils sont en effet très à plaindre ; et ne haïssez aucune nation. Un Fitz-James, (ce nom vous est connu, c'est votre intolérance qui l'a rendu François) un Fitz-James disoit dans la chaire épiscopale de Soissons : aimez tous les hommes sans distinction de peuple ; car les Turcs sont vos frères. Ob ! que ce mot est touchant ! . . . & dans la bouche d'un Prêtre ! . . . que ce mot est beau ! que ce mot est grand ! il contient toute la morale, toute la politique, toutes les

vertus. Mis en pratique, il feroit disparoître presque tous les maux de l'espèce humaine.

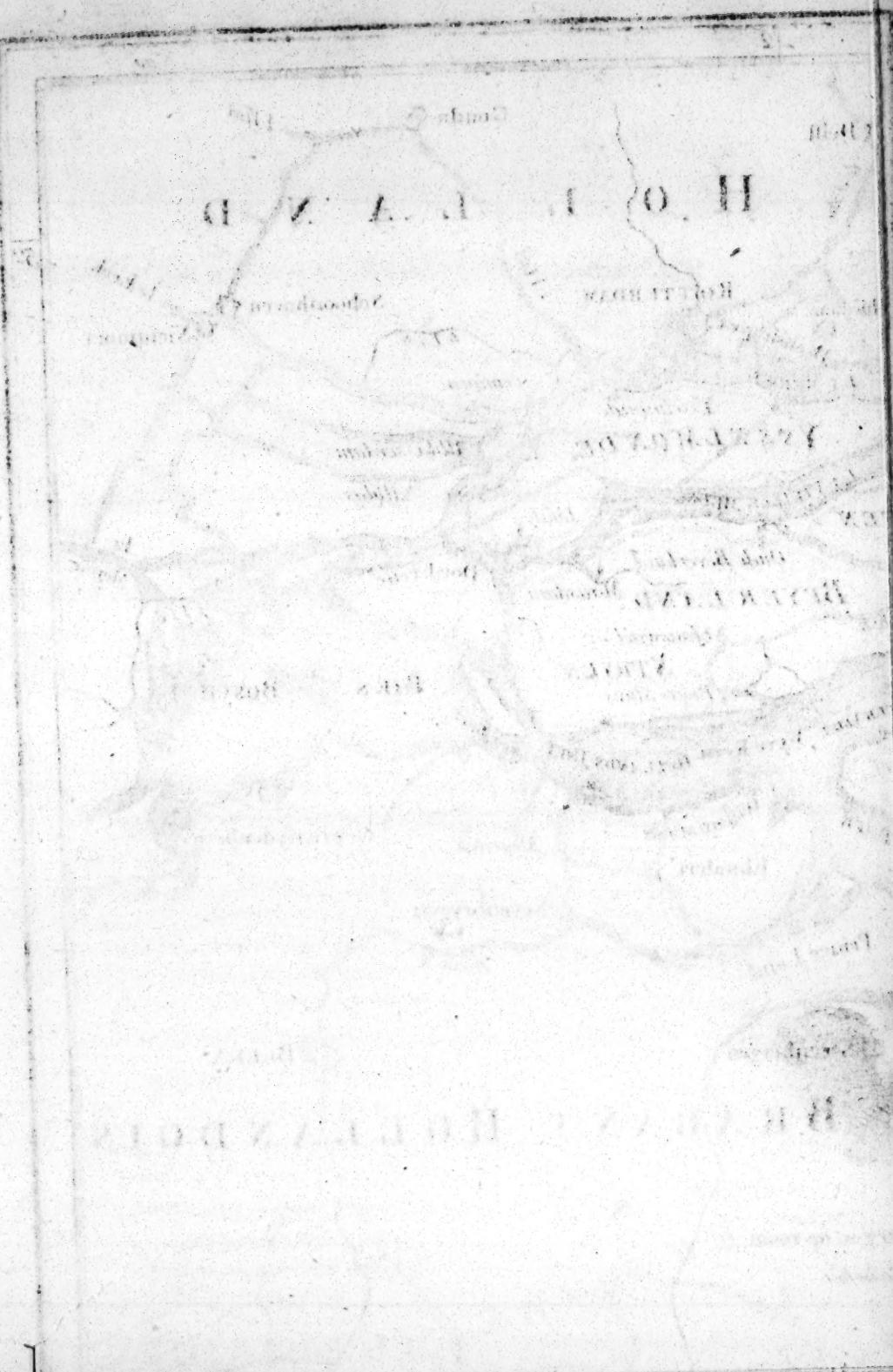
AIMER TOUS LES HOMMES SANS DISTINCTION
DE PEUPLE ;

Telle est, et telle à jamais sera ma devise. Nobles Anglois, daignez me la pardonner !

A Londres, 28 Décembre, 1784.

“ Quid, dicit aliquis, in bellum paci præferendum
 “ judicas ? Hostis humani generis sis, atque insensissimus
 “ adversarius. Quid enim bello tetrius, quo agri, urbes,
 “ oppida uruntur, diripiuntur, vastantur civitates, omnia
 “ honestatis studia elegantia efflorescunt ? — Non ita sum
 “ mente destitutus ut bellum paci præferam, qui sciam tum
 “ demum bellum, recte geri, cum ad pacem refertur, neque
 “ bellum in pace quærendum, sed in bello pacem.

Mariana de Rege & Regis institutione. Lib. 3. C. 5.

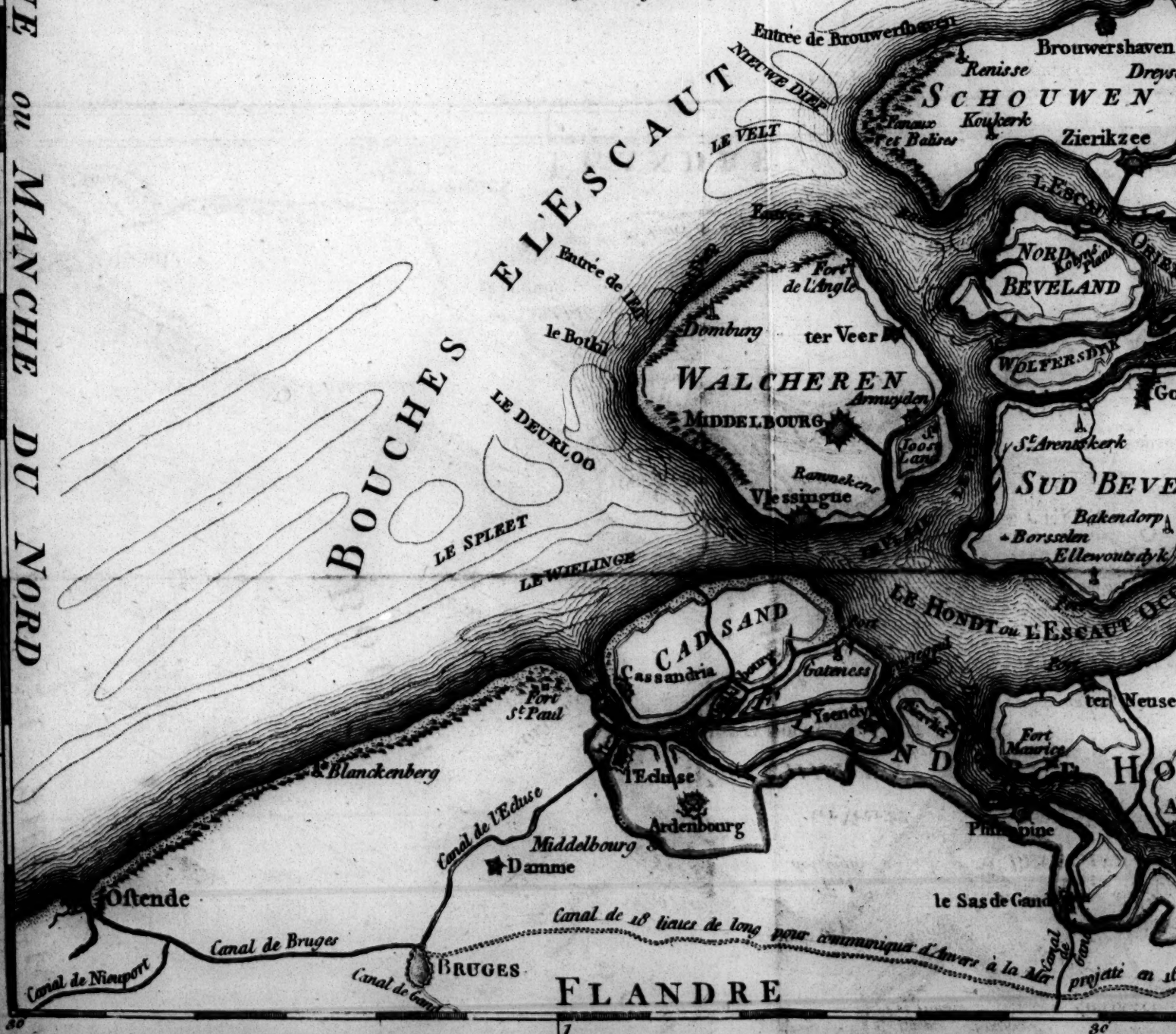
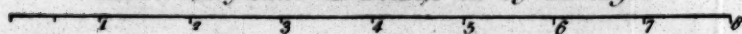


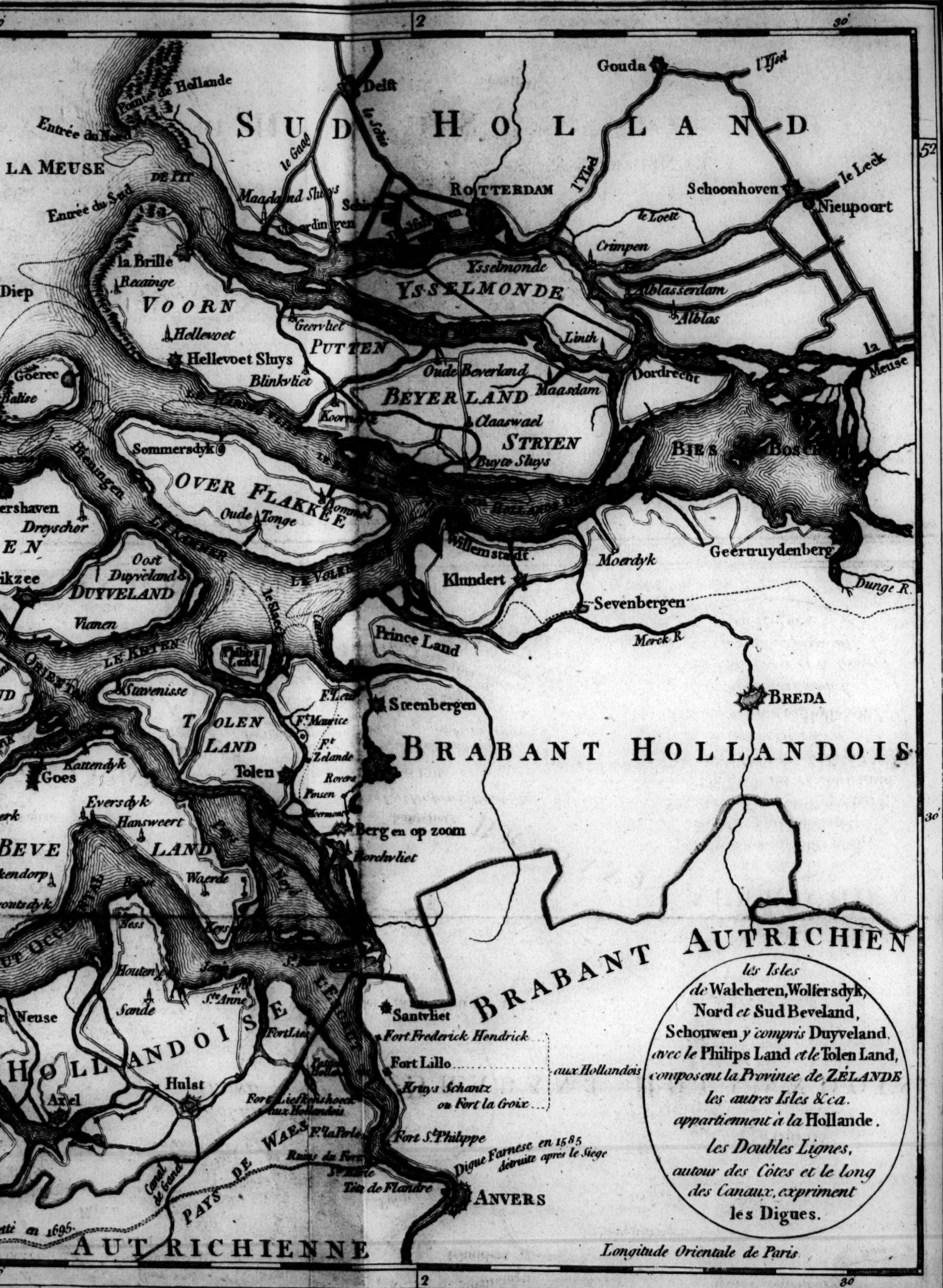
ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE
DU COURS DE L'ESCAUT
D'ANVERS A LA MER,
DE SES BOUCHES,
ET DE SES COMMUNICATIONS
avec l'intérieur
DE LA FLANDRE.
DE LA ZÉLANDE, ET DE LA HOLLANDE.

PAR L. S. DE LA ROCHETTE.

MDCC, XXXIV.

Lieues Moyennes de France de 25 au degré







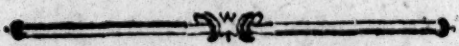
D O U T E S

S U R

La LIBERTÉ de l'ESCAUT

Réclamée par l'EMPEREUR;

*Sur les Causes & sur les Conséquences probables de cette
Réclamation.*



L E T T R E I.

Considérations générales.

L'EMPEREUR veut rendre à ses sujets Brabançons la liberté de l'Escaut qui coule au travers de ses domaines. Les Hollandois sentent qu'il s'agit de conserver ou de perdre leur prospérité, & même que leur existence est compromise. Ils paroissent fermement résolus à repousser la prétention de l'Empereur.

Cette résolution ne seroit point extraordinaire, quand il ne s'agiroit que de leur commerce.

B

Les Hollandois ont de l'or pour acheter des hommes ; & tant de Princes en vendent ! D'ailleurs ces Républicains ne pourront-ils pas toujours céder si leur résistance est vaine ? . . . S'ils raisonnoient ainsi, il n'y auroit là qu'un calcul barbare fort ordinaire aux marchands. Eh ! quel peuple moderne n'est pas, ou ne veut pas être marchand !

Mais s'il s'agit de la destruction des Hollandois ; ou si dans leur opinion ils ne peuvent plus exister qu'autant que le permettra le voisin redoutable qui réclame l'empire de l'Escaut ; leur opiniâtreté devient plus intéressante, & peut s'appeller du courage. Seront-ils secourus de la France ? Ils s'en flattent ; on le croit universellement ; cela est probable. Cela est-il juste, urgent, & nécessaire ? . . . Telle est la question que je me propose d'examiner dans ces lettres.

On dit en France, légèrement sans doute, que l'Empereur est un Prince sans caractère, ambitieux de faire parler de lui, annonçant des prétentions exagérées, feignant de déployer de grands moyens, tandis qu'il est aussi facile à intimider qu'un jeune écolier à-peine échappé à la férule. Voilà du moins ce qu'on nous écrivoit de Paris avant l'affaire de Lillo. Depuis que l'Empereur s'occupe sérieusement à réaliser

la menace, on assure encore qu'il reculera; que ce fera du bruit sans effet; & le Cabinet de Versailles destine cent vingt mille spectateurs armés pour observer les mouvemens d'un Prince dont les troupes excèdent trois cens mille hommes effectifs.

Le public de Paris, & même celui de Londres, parle de tout cela comme on parleroit d'une comète. Beaucoup de politiques, qui dans leurs coteries règlent le destin des Empires, assurent avec une confiance admirable qu'il est impossible de se conduire autrement. D'autres spéculateurs soutiennent d'une manière non moins affirmative que la cupidité Hollandoise est le seul mobile de cette guerre, & qu'il faut humilier & pressurer ces *Myn beers* bouffis de ducats.

S'il n'est pas tout-à-fait inutile de réfléchir avant de décider, on doit peut-être quelque attention aux doutes que nous allons proposer aux amis de l'humanité, & de la justice, avec une défiance de nos opinions égale à notre amour pour la vérité.

Assurément on ne peut que gémir en pensant que nous sommes au moment de voir toute

l'Europe en feu pour empêcher les marchands d'Anvers d'expédier leurs propres navires, chargés dans leur port, & de les y recevoir venant des autres parties du monde. Des milliers d'hommes vont être égorgés, ruinés, jettés dans la désolation à des centaines de lieues de la Hollande, sans que sous aucun aspect imaginable cette question paroisse les intéresser. Les Hollandois, dont les richesses & les vices contractés par la soif & l'affluence de l'or, ont diminué la considération que méritent leurs mœurs, leur sagesse & leur industrie; les Hollandois vont obtenir des Puissances étrangères, ce que des millions d'hommes opprimés par leur gouvernement n'obtiendroient pas pour améliorer leur sort. Et qui fera leur principal agent ? Le Ministère de France; le même, qui, pour ennobler l'appui donné aux Insurgens Américains, a proclamé par-tout qu'il avoit combattu pour la liberté des mers. Le Roi de Prusse agira de son côté. L'objet du séjour de son frère à Paris a été, dit-on, de prendre des arrangemens pour la conduite de cette guerre, dont il aura le principal commandement. On l'a bien applaudi aux spectacles, bien accueilli, bien caressé en tous lieux, parce que ce sera probablement sous ses ordres que se feront

égorger une grande partie de tous ces Héros à cinq fols par jour, qui ne savent ni ce que c'est que l'Escaut, ni ce que vaut la Hollande, ni ce que c'est que commerce; & qui même, ainsi que leurs pères, leurs frères, leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs, seroient fort embarrassés, bien qu'ils constituent essentiellement le corps politique dont on balance les intérêts, de dire en quoi il seroit malheureux pour eux que l'Empereur fût plus puissant que leur Maître; car qu'ont-ils à perdre, si ce n'est leur misère? Encore une fois on ne peut que gémir à ces tristes pensées qui en éveillent tant d'autres; mais qui, communes à toutes les guerres modernes, ne doivent pas avoir une influence particulière sur la question dont il s'agit. Nous ne sommes point arrivés aux tems, où des idées & des procédés philosophiques pourront gouverner les empires. Nos sociétés gangrenées par une politique astucieuse & avide, ne peuvent pas subitement abandonner leurs maximes. Les évènements nous entraînent, & dans la circonstance ils doivent nous entraîner.

En effet l'objet & le devoir de tous les gouvernemens est la durée. Sans doute leurs intérêts, au moins tels qu'ils les entendent, sont rarement

d'accord avec ceux des peuples qu'ils régissent. Mais ce n'est pas lorsqu'il s'agit de prévenir des invasions armées & les révolutions que méditent des voisins turbulens, agités de leur fougue intérieure, ou des intrigues qu'ourdissent les ambitieux subalternes dont ils sont entourés. De tels Princes veulent s'aggrandir; ils veulent peser sur les hommes, & non pas les rendre heureux. S'ils vouloient leur bonheur, si leur ambition ne tendoit qu'à l'amélioration du sort des humains, leurs Etats leur offriroient un assez grand théâtre sans convoiter ceux des autres.

L'intérêt des peuples est donc rarement de changer de maîtres, ou du moins d'en recevoir des mains de la victoire. S'il est des révolutions utiles, ce sont les secousses intérieures, qui forment des hommes, qui les mettent à leur place, qui donnent de grands exemples, qui instruisent les nations & même leurs chefs, qui rarement, mais quelquefois, écrasent le despotisme, ou du moins le rendent circonspect. Voilà les révolutions utiles, & non pas les conquêtes, & les traités de partage qui lèguent des peuplades entières comme de vils troupeaux à d'impitoyables bouchers. Une émeute chez un peuple libre dont on menace les droits, fait plus de bien au cœur de l'honnête homme, que toute

cette imbécille subordination, ou ces déplorable succès dont on se vante ailleurs.

Les confédérations entre des Souverains absolus & revêtus d'un grand pouvoir militaire font donc à craindre, non pas seulement pour les Princes (ils n'intéressent un honnête homme que comme les funestes auteurs des maux qui affligent l'humanité, ou comme les instrumens du bien qui peut consoler les nations des longs ravages du despotisme); les grandes confédérations, dis-je, ne sont pas seulement à craindre pour les Princes, mais pour les peuples, comptés pour rien dans ces affreuses tracasseries, dans ces horribles débats, & parvenus à ce degré d'avilissement, qu'après avoir été réduits à l'instinct de la brute, il n'est bientôt plus pour eux de talens en honneur & en exercice, que ceux de la servitude domestique. Il n'est donc pas vrai que les confédérations n'importent qu'aux Souverains.

Si celle du Nord menace le Continent, comme j'espère le montrer, il faut donc s'en occuper; & certes, le sort semble offrir aux François un moment favorable pour la réprimer & la contenir à jamais, en donnant une constitution au

Corps Germanique, qui, si l'on ne se hâte pas, va se dissoudre. Il pressent, il connoît le danger qui le menace : il tend les bras à la France ; pourquoi se refuseroit-elle à ses vœux ?

Pourquoi ? Parce que l'Angleterre la surveille & veut prendre sa revanche. Jusqu'à la dernière guerre on tenoit pour certain en France, qu'on écraseroit l'Angleterre si l'on n'avoit pas d'ennemis à combattre sur le Continent. L'expérience a démontré qu'on se trompoit. Malgré les fautes énormes des Anglois, on ne les a point écrasés, quoiqu'on leur ait fait de grands maux ; & cependant l'Empereur nous laissoit libre carrière. Aujourd'hui, malgré l'épuisement de ces fiers rivaux, la France s'exposeroit par une guerre à de grands désastres de ce côté, après avoir prodigué sans fruit contre l'Empereur de ruineux efforts.

Vaines terreurs ! L'Angleterre ne peut rien ; elle ne fera rien ; elle n'est déjà plus la première Puissance. Lorsque ses Indes seront perdues, ce qui ne peut guères tarder plus de deux lustres, elle sera une Puissance du troisième ordre, au moins pour bien des années. (Eh ! que lui importeroit si elle connoissoit son bonheur ? Puissance au dehors, ou liberté au dedans ; il

faut opter, car ces choses sont inconciliables.) Alors, & seulement alors, après plusieurs convulsions, l'Angleterre, arrosée de son propre sang, mais guérie de ses délires, sera heureuse, & convaincue que l'influence au dehors est tout-à-fait inutile au bonheur d'une nation. Quant au moment présent, je doute qu'elle se mêle de ces débats ; elle aimera mieux attendre ce que lui produiront les évènements ; mais ce dont je ne doute pas c'est qu'elle est perdue si elle aspire sitôt à se venger. Heureusement elle n'en a pas les moyens.

Mais pourquoi rompre une amitié de vingt-huit années avec l'Empereur, dont jusqu'à présent on n'a pas eu lieu de se plaindre ? Pourquoi la prospérité de la Flandre Autrichienne ne conviendrait-elle pas aussi bien à la France que celle de la Hollande ? La prospérité du voisin le plus proche n'est-elle pas plus utile par le reversement qui s'en fait toujours, que celle du voisin le plus éloigné ? Et les Pays-Bas Autrichiens s'enrichissant, ne seroient-ils pas pour la France, qui peut les envahir à chaque instant, un garant toujours plus important contre les attentats de l'Empereur sur la France même ? N'est-ce pas le cas de la caution, qui plus elle vaut, meilleure elle est ? Peut-on sérieuse-

ment opposer à des considérations si importantes des engagemens politiques cent fois violés ? Le traité de Munster⁽¹⁾ est au moins à l'égard de l'Escaut un de ceux dont la déraison a dû préparer la ruine. Les Hollandois, lorsqu'ils crient à l'ingratitude, à la mauvaise foi, oublient qu'eux-mêmes ont éludé les engagemens les plus sacrés pris à l'occasion des alliances qui leur étoient utiles : ils se dissimulent qu'en politique il n'est point de bienfaiteur ; que la Puissance qui a fait payer son appui par des concessions extraordinaires, n'étoit qu'un ennemi rusé ; que c'est un bonheur inoui pour eux d'avoir pu jouir aussi long-tems d'un privilège odieux en tout état de cause, intolérable pour le Souverain sur lequel il a été conquis ; & qu'un bonheur inoui ne sauroit être éternel. Pourquoi donc protéger, nourrir, partager l'erreur des Hollandois ? Que peut gagner la France à cette guerre ? Qu'a-t-elle à redouter si elle reste neutre ? Qu'ont à lui offrir en échange des périls auxquels elle s'expose, en se déclarant ennemie de l'Empereur, ces politiques si cruellement légers, qui ressemblent aux Seigneurs d'autrefois désolant, pil-

(1) Année 1648—Art. XIV.

lant, saccageant leur voisin pour des chardons mangés dans leurs champs ? Enfin, même en bonne politique routinière & Machiavélique, ne seroit-il pas sage encore de laisser, spectateur tranquille, ces héros de poèmes épiques, vuiders leurs coffres ? Croyez-vous, Monsieur, que j'aie affoibli la cause de l'Empereur ?

Je ne prétends point examiner aujourd'hui, si le Traité défensif d'alliance & d'amitié entre la France & l'Impératrice de Hongrie a vraiment été, & s'il peut même jamais devenir avantageux à la France pour sa sûreté, soit intérieure, soit extérieure, pour son aggrandissement, pour sa considération, pour son commerce. Ces questions très-déliées, très-complicées, n'entrent pas dans mon plan ; & mes principes personnels furent toujours que la France ne doit avoir que des amis. Mais la bienveillance & même l'amitié n'ont pas droit à une complaisance aveugle, & moins encore au sacrifice de l'équité.

Pourquoi l'Empereur veut-il la navigation de l'Escaut ? Parce qu'il en attend la prospérité de ses plus belles provinces. Mais est-il donc bien certain que le bonheur & la richesse des Pays-Bas Autrichiens dépendent de la liberté de l'Escaut ? ou plutôt n'aura-t-on pas droit de

le nier aussi long-tems que ces Provinces, que l'on peut compter au nombre des plus belles de l'Europe, auront des bruyères à défricher, des terrains maigres à engraisser, (1) des marais à dessécher, des canaux à ouvrir pour les communications intérieures (2); aussi long-tems qu'elles ne contiendront pas le tiers des habitans qui pourroient y trouver leur subsistance sans le concours du commerce extérieur? D'ailleurs la prospérité des Pays-Bas compenseroit-elle pour la France la perte des Provinces-Unies que les Hollandois regardent comme inévitable, du moment où la navigation de l'Escaut sera ouverte aux Etrangers? Si cette assertion est fondée, le traité de Munster me paroît justifié; & loin qu'il soit un monument de déraison, je le regarde comme une des loix les plus importantes du code politique de l'Europe.

(1) Voyez les Provinces de Luxembourg, de Limbourg, de Namur, la Campine, le Brabant wallon, &c. &c.

(2) Tel qu'un canal de Bruxelles à la Sambre pour toutes les productions des Provinces wallones; un canal de Mons à Ath projeté depuis long-tems par les Etats d'Hainaut, un canal de communication de la Haine avec la Sambre, &c. &c. Au moyen de ces canaux on feroit en bateau le tour des Pays-Bas, & la navigation de l'Escaut n'a point de rapport avec toutes ces entreprises. Un canal de Bruges à la mer, dont il sera parlé bientôt, termineroit la question qui menace l'Europe d'une guerre générale.

Mais, avant d'examiner cette question, qu'on n'a pas même effleurée, & qui nous paroît décisive dans cette grande affaire, nous oserons demander si ceux qui conseillent à la France d'abandonner la Hollande ont bien pesé l'horrible perfidie dont se souilleroit le Cabinet de Versailles, lequel a tort ou raison, comme on voudra, dans ses liaisons avec la Hollande ; mais enfin qui l'a précipitée dans l'abyme en déterminant sa rupture avec l'Angleterre ? Ont-ils bien pensé à l'effet que doit produire dans la balance politique la réputation de bonne foi, sur-tout quand pour tout palliatif des plus énormes fautes, on a cette réputation méritée ou non, & déjà bien affoiblie par la conduite du Cabinet de Versailles au commencement de la dernière guerre ? Ont-ils pensé à cette *coalition* du *Cesar de Vienne*, & de la *Zénobie de Petersbourg*, comme dit Monsieur Linguet (1) ; de

(1) On fait que Zénobie étoit Reine de Palmyre. Elle fut, dit, d'après Pollion, M. Euvoï de Hauteville qui a écrit son histoire, *pleinement exempte des honteuses faiblesses qui ont flétri la mémoire de Cleopâtre l'étude & la chasse avoient fait tour à tour les délices de sa jeunesse ; éducation conforme à son génie. La Princesse de Palmyre lui dut sûrement cette innocence tant vantée de ses mœurs. Voici comment s'exprime Bossuet en parlant d'Odenat Roi de Palmyre : sa femme Zénobie*

cette coalition si authentique, &, pour trancher le mot, si insolente, qu'on ne peut plus être d'un autre avis que Joseph II, sans recevoir des billets de logement pour cent mille Russes ? Ont-ils bien pensé que la Maison de Brandebourg, seul & unique contre-poids de cette terrible masse de bayonnettes, est dans une véritable crise ; que le successeur du Roi de Prusse n'est qu'un Prince, ou qu'il sera, comme l'Europe l'annonce, un homme habile ; que dans le premier cas il est perdu ; que dans le second on peut douter qu'il ne préfère pas à l'honneur périlleux d'être le

marchoit avec lui à la tête des armées qu'elle commanda seule après sa mort, & se rendit célèbre par toute la terre pour avoir joint la chasteté avec la beauté, & le savoir avec la valeur. Odenat, ayant été assassiné par un de ses parens, nommé Meonius, un bruit populaire, que rapporte indistinctement Pollion, accusa Zénobie de complicité avec Meonius ; on lui imputa d'avoir voulu regner seule : mais toute l'antiquité a rejeté ce soupçon odieux, & Zénobie est parvenue sans tache à la postérité. *Adorée, dit M. de Hauteville (p. 128) de son auguste époux, sa compagne inséparable dans les campemens & dans les marches, à la chasse & dans les combats, dans les quartiers d'hiver, comme dans les sièges ; le dirai-je ? autant supérieure, par les dons de la nature, aux frivoles beautés de l'Orient, qu'elle les surpassoit en magnanimité & en génie ; que pouvoit-elle craindre d'un homme solide, du sage Empereur Odenat ?*

champion de la liberté politique de l'Europe
l'avantage plus prochain d'avoir part à ses dépouilles ?

Je fais ce que l'on peut répondre. Je fais que la Russie elle-même tôt ou tard sera divisée, du moins si elle prend quelque assiette, ou si elle réussit dans ses projets de conquêtes sur la Turquie Européenne. Je fais que ce fruit précocé(1)

(1) La prophétie du grand homme qui a vu tant de choses, & qui en a beaucoup plus senti qu'il n'en a vues, cette prophétie se vérifie mieux chaque jour : “ les Russes ne
“ seront jamais vraiment policés, parce qu'ils l'ont été trop
“ tôt. Pierre avoit le génie imitatif ; il n'avoit pas le vrai
“ génie, celui qui crée, & fait tout de rien : quelques-unes
“ des choses qu'il fit étoient bien, la plupart étoient déplacées. Il a vu que son peuple étoit barbare ; il n'a point
“ vu qu'il n'étoit pas mûr pour la police ; il l'a voulu civiliser quand il ne falloit que l'aguerrir. Il a d'abord
“ voulu faire des Allemands, des Anglois, quand il falloit
“ commencer par faire des Russes ; il a empêché ses sujets
“ de jamais devenir ce qu'ils pourroient être, en leur persuadant qu'ils étoient ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi
“ qu'un précepteur François forme son élève pour briller
“ un moment dans son enfance, & puis n'être jamais rien.
“ L'Empire de Russie voudra subjuguier l'Europe, & sera
“ subjugué lui-même. Les Tartares ses sujets ou ses
“ voisins deviendront ses maîtres & les nôtres. Cette révolution me paroît infallible. Tous les Rois de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer.”—*Contrat Social, Chap. VIII.*

d'une ferre chaude couverte de neige, ne parviendra probablement jamais à sa maturité. Je fais que l'Empereur passe pour un homme ardent, sans suite ; agité d'idées & de turbulence, sans système & sans ordre ; & dont l'activité ressemble souvent au délire. On dit que ses grapillages ne sont pas des épargnes ; que ses Etats sont un camp, & ne sont pas un Royaume ; qu'il connoît l'agiotage, & n'a point de finances ; qu'il fait l'exercice, & ne fait pas la guerre. On dit que pour être en effet très-redoutable, du moins s'il reste quelque sagesse en Europe, il annonce des prétentions trop disproportionnées à ses moyens, trop allarmantes pour le continent que ses titres seuls menacent. On dit qu'il va trop vite pour aller loin, à moins que les fautes d'autrui ne soient son premier ministre. Semblable à cet enfant qui voyoit la lune au fond d'un puits & qui disoit *Je veux la lune Je veux la lune* l'Empereur dit : . . . *Je veux du commerce Je veux du commerce* sans savoir ni comment, ni par où, ni quelle en fera la veine artérielle, ni quel en sera le foyer extérieur, ni pour qui, ni pour quoi, ni précisément à quoi il travaille ; ni combien de conquêtes il auroit à faire sur lui-même avant de penser au commerce extérieur ; ni combien le commerce in-

térieur

Intérieur, presque seul à sa portée, est préférable à l'autre. L'Empereur ne fait qu'ORDONNER, & ce n'est pas la meilleure manière de conduire les hommes. Il n'a traité encore que par des voies de fait, soit avec les étrangers, soit avec ses sujets. Voyez sa conduite avec la Pologne, avec les Venitiens, avec l'Allemagne, où heureusement la crinière du Lion vieilli, mais non pas éteint, lui en a imposé; avec la Hongrie, avec les Barrières, avec les Eglises, avec les vivans, avec les morts Il veut le commerce, & il est ennemi de la liberté! On ne trouveroit pas dans les Annales des Empereurs Romains, on ne trouveroit pas dans le code de l'Inquisition, une loi plus terrible que son Edit contre la liberté de la presse, dans ces Pays-Bas auxquels il veut rendre la navigation de l'Escaut. Les Anglois ont appelé cet Edit la boutade d'un despote irrité de la contradiction. L'Empereur veut le commerce! & il défend sous les peines les plus dures à ses sujets de quitter le sol que deshonnorent leur misère & leur esclavage, suffisamment attestés à toute l'Europe par la loi même qui les punit de chercher des pays moins malheureux(1). Et dans le même tems il ORDONNE la chaux vive

(1) Voyez la Loi Impériale sur les émigrations. . . .

pour détruire les restes de tout ce qui nous fut cher ! Les Anciens ne pensoient pas comme lui; eux, qui ayant reconnu que l'homme est un être vagabond de sa nature, s'efforcèrent de l'attacher au sol de sa patrie, sur-tout par le respect pour les cendres des ancêtres, dont ils firent un culte domestique En un mot, c'est toujours l'Europe qui parle, l'Empereur est riche en phrases, & il fait beaucoup de mal : il écrit des maximes, & commet beaucoup de violences. (1) Il est difficile qu'un tel homme mette en danger la liberté de notre continent, à moins d'un sommeil universel qui tiendrait de la démence.

(1) Les Panégyristes de l'Empereur seroient effrayés si l'on rassembloit les ordonnances que s'est déjà permis leur Héros. Il est peu de jours qui ne voient éclore quelque loi de sang. Au moment où je corrige l'épreuve de cette feuille, on m'apporte les papiers publics où je trouve un Rescript Impérial du 22 de Décembre : il met à prix la tête des *séducteurs apostés* qui ne sont désignés que par ces mots vagues ; & l'on y déclare " que si une Commune est
 " assez perverse pour admettre chez elle des gens de
 " cette sorte, ou qu'elle se laisse entraîner par leurs arti-
 " fices, le Juge du village & deux des habitans jurés
 " seront en conformité des loix nationales EMPALE'S sans
 " le moindre espoir d'obtenir de grace " Le code de Joseph II sera bientôt aussi célèbre que celui de Dracon.

Cela est difficile ; mais cela n'est pas impossible : car *il est*, dit le Cardinal de Retz, *des folies qui ne sont pas humaines*. De nos jours cent cinquante mille François, cent mille Russes, vingt mille Suédois, trente mille hommes des troupes de l'Empire, & cent soixante mille Autrichiens n'ont pu dompter, ni même humilier une Puissance comptée jusqu'alors à-peine au troisième rang. La France, ce point de ralliement nécessaire de la politique Européenne ; la France, dont le Ministère actuel est prudent & même habile, mais instable & passager, la France peut déranger toutes les combinaisons de la sagesse humaine par ses révolutions intérieures, par l'inconséquence de ses chefs, par l'inconsistance de leurs systèmes, par les variations de l'intrigue ; mobile éternel d'une Cour où tout est méthodiquement arrangé pour hébéter les Princes, & circonscire les Ministres dans le cercle des intérêts éphémères du patronage & de la clientèle, qui fait d'un despote au milieu de son Divan le plus esclave des esclaves. La France, ce beau Royaume où le Gouvernement lutte depuis si long-tems contre la nature, la France, sans s'épuiser d'hommes & de millions pour soutenir une prétendue balance des pouvoirs, retrouveroit sans doute en dix ans, par la seule force d'une bonne admi-

nistraton, sa supériorité naturelle sur l'Europe entière, supériorité qu'elle ne devoit jamais exercer que pour ordonner le respect de toute liberté Mais la France est-elle dans cette noble situation ? Peut-elle compter sur dix années d'un Gouvernement prospère ? Depuis quinze siècles a-t-elle joui deux fois de ce bonheur ? qui peut promettre qu'elle se régénère ? vit-on jamais les choses humaines retourner en arriere ? & qu'a-t-on à lui donner à la place de la routine qui prolonge & protège sa décadence ? Si ses maladies internes sont telles que le règne même de la force soit passé pour elle ; si son Gouvernement a tant abusé de son autorité qu'il n'ait plus de puissance ; s'il a tout à craindre de ses voisins belliqueux ; s'il lui est impossible de dire ce qu'il fera pendant dix années qui sont à-peine un jour politique ; s'il est foible & divisé autant qu'arbitraire & despotique, instrument éternel de corruption, ou jouet de l'inconstance ; s'il n'a ni ensemble, ni accord, peut-il avec prudence laisser grossir le nuage qui apporte la tempête ? Doit-on lui conseiller un plan de neutralité qui exige une grande suite, une grande harmonie, une infatigable surveillance, & la faculté de porter, avec sûreté, de grands coups ? Ne vaut-il pas mieux le laisser vivre au jour, le

pour le moins mal possible ? Faut-il lui dire, attendez tranquillement l'orage, tant qu'on n'aura pas vu dresser le Conducteur ?

Ce Conducteur devrait, il pourroit être une alliance solide, sincère, éternelle avec l'Angleterre ; alliance fondée sur un traité de commerce qui fit disparaître à jamais les jalousies nationales, & liât indissolublement les intérêts des deux Nations. Réunies, elles imposeroient facilement silence au reste de la terre. Mais alors la Hollande seroit protégée ; elle le seroit aujourd'hui ; car, à ne calculer qu'en Arithméticien politique, & sans compter la désolation du pays le plus étonnant de l'univers & du peuple dont les mœurs, l'industrie, la persévérance honorent peut-être davantage l'espèce humaine ; encore vaudroit-il mieux empêcher l'invasion de la Hollande, que d'arracher à grands frais la Hollande conquise, à ses devastateurs. Les Anglois, même dans leur système, n'ont point d'intérêt à la destruction des Hollandois. Ils sont avec eux en concurrence de commerce, mais non pas de puissance ; & la Hollande ne peut faire beaucoup de mal à l'Angleterre dans les Indes Orientales, ou même en Europe, qu'au moyen d'une alliance offensive avec la France Malheureusement l'Angleterre n'en est point à ce degré de raison ; & je crains bien que son

génie haineux & violent ne puisse y être amené que par des calamités nouvelles.

Applaudissons-nous donc de ce que le Ministère François protège encore une fois la liberté ; gardons-nous de l'en détourner ; & si dans un moment d'humeur, que les Hollandois, comme tout autre peuple libre, donnent trop souvent, nous en étions jamais tentés ; demandons-nous si cette liberté sainte compte déjà trop d'asiles sur notre globe, & si l'on peut sans crime faire des vœux pour qu'elle soit expulsée d'un des trois cantons de l'Europe où il en existe encore quelques parcelles ?

J'entends votre réponse. Sortez, me dites-vous, sortez de ces généralités qui ne prouvent rien, par cela même qu'on peut tout prouver par elles ; & puisque vous ne pouvez nier, sans renverser les premières notions du droit naturel, que la liberté de l'Escaut ne soit évidemment juste, comment oseriez-vous conseiller à la France de s'y opposer, vous, qui tant de fois avez maudit le Machiavelisme qui compte pour rien l'équité ?

Si la liberté de l'Escaut étoit évidemment juste, je dirois & je prouverois, qu'il est une foule de choses qu'on doit jeter hors de la morale sous peine d'arriver à des résultats vraiment abominables. Si la liberté de l'Escaut étoit évidemment juste, encore faudroit-il ne pas

attaquer avec le sabre les traités les plus positifs, au lieu de les dénouer par des négociations(1), qui dédommageroient les Hollandois, qui leur donneroient des sûretés s'il en peut exister, ou qui dissiperoient leurs inquiétudes. Sous Charles II d'Espagne, à la fin du dernier siècle, on résolut de construire un canal tiré depuis Bruges par le pays de Waes, au fort Sainte Marie sur l'Escaut ; afin de rendre à la ville d'Anvers une communication directe avec la mer(2). Certes il en coûteroit bien moins pour creuser ce canal, que pour faire la guerre, & une guerre injuste ; car il n'est pas vrai que la liberté de l'Escaut puisse être demandée avec justice.

En effet, la guerre qui mit les Sept Provinces en liberté commença dans la Flandre & le

(1) Il est à remarquer que les deux bâtimens expédiés par le Gouvernement de Bruxelles, l'un pour descendre, l'autre pour remonter le *Hondt*, ont fait leur tentative au milieu de la négociation, & lorsque les Hollandois avoient eu la modération de retirer la Patache, ou vaisseau de garde, qu'ils avoient & qu'ils ont le droit d'avoir devant le fort Lillo.

(2) Par lettres patentes du 7 Juin 1698. Ce même Roi d'Espagne octroya l'établissement d'une compagnie pour le commerce des Indes Orientales & de la Guinée ; mais la mort de ce Monarque en arrêta l'exécution.

Brabant. Ces contrées n'avoient d'autre port que celui de l'Ecluse. Le Prince d'Orange, qui connoissoit l'importance des Provinces de Hollande & de Zélande, & combien elles étoient susceptibles de défense, soit par la nature du local, soit par le voisinage de la mer & la facilité de communiquer avec la Grande Bretagne, y établit, vers la fin du règne de Philippe II, le centre de ses forces & de sa résistance. Dès-lors l'Escaut fut fermé pour le reste des Provinces, toutes les fois que la ville d'Anvers se trouvoit occupée par les armées Espagnoles. Comme elle rentra sous leur obéissance en 1585, elle cessa d'avoir une communication directe avec la mer (1); &, chose vraiment remarquable ! que ne diront pas les Ecrivains de l'Empereur, ce sont les maîtres d'Anvers eux-mêmes qui favorisèrent l'interdiction de l'Escaut, *cette ville opulente*, dit De Wit, *paroissant trop redoutable au despotisme Espagnol* (2).

(1) Je citerai de ce fait un garant non recusable ; à savoir les *Mémoires Historique & Politiques des Pays-Bas Autrichiens* ; ouvrage composé par ordre de l'Empereur, & imprimé en 1784 à Bruxelles. — Voyez Tom. I. p.p. 52 & 53.

(2) “ Lorsque le Duc de Parme prit la ville d'Anvers, elle fut entièrement séparée de la mer ; & le Roi d'Espagne négligea imprudemment de leur ouvrir l'Escaut, voulant réduire cette ville trop puissante pour lui, & répandre les

L'interdiction de l'Escaut a donc eu, dans son origine, des causes étrangères aux intérêts de la Hollande. La souveraineté de ce fleuve lui a été garantie depuis par toutes les conventions qui assurent l'existence politique de l'Europe. C'est à cette condition que les Hollandois renoncèrent aux Pays-Bas Autrichiens. Ils ont cent trente cinq ans de possession. La France &

commerce sur plusieurs autres villes, employant toutes ses forces sur les frontières de Gueldre, & contre la France & l'Angleterre ; c'est ce qui obligea la plupart des marchands d'Anvers de se retirer à Amsterdam, qui étoit déjà, avant les troubles, la première ville marchande des Pays-Bas . . . Le Roi d'Espagne ôtoit toute liberté de Religion, & par ses guerres continuelles, il abandonnoit entièrement les soins d'assurer les mers. C'est ce qui fit rendre le dernier soupir à tout le commerce, la pêche & la navigation, qui s'étoient conservées en Flandre. La pêche tomba entièrement à la Hollande ; mais un tiers des manufactures s'établit en Angleterre, comme les Serges, les Damas, les Bas ; puisque ces métiers y étoient inconnus, ils n'étoient pas encore réduits à des corps de métiers : une autre partie s'établit dans la ville de Leyden. Pour le commerce des toiles il s'établit à Haerlem ; mais une partie des marchands de toiles resta en Flandre & en Brabant, puisque ces marchandises se menaient par terre en France & en Allemagne, sans que nous les en pussions empêcher."—*Mémoires de Jean de Wit, Grand Pensionnaire de Hollande, ch. viii. 1re. partie, p.p. 38 & 39. Edit. de Ratifbonne, chez Erasme Kin- kius—1709.*

L'Angleterre(1) leur ont garanti tous les avantages de cette navigation exclusivement & sans concurrence. Si pour renverser des traités positifs, on veut aujourd'hui se prévaloir du droit naturel, pourquoi toutes les Puissances de l'Europe ne se reprendroient-elles pas mutuellement les Provinces conquises, cédées, héritées ? *L'ordre social, dit Rousseau, est un droit sacré qui sert de base à tous les autres. Cependant ce droit ne vient point de la nature ; il est donc fondé sur des conventions.* Les conventions sont donc la base de tous les droits. Faudra-t-il désormais les violer toutes, détruire tous les établissemens politiques, sapper toutes les autorités, & porter le trouble dans chaque Etat, sous prétexte d'y ramener les principes du droit naturel dont on s'est écarté, ou plutôt qu'on a violés par-tout ? Comme la tranquillité des peuples est aussi un objet essentiel ; comme le bonheur général dépend moins de quelque amélioration que de la jouissance paisible de ce qu'on possède ; comme la République d'Henri IV, ou la Diète Européane de l'Abbé de St.

(1) Par le 14^e. article du Traité signé le 29, Octobre 1709, entre la Reine Anne & les Etats-Généraux, la Reine promet & s'engage que leurs Hautes Puissances ne seront jamais troublées dans leur droit & possession à cet égard, ni directement, ni indirectement.

terre, ne sont point encore établies, je soutiendrai sans remords, contre un prétendu droit naturel, que la réclamation de l'Empereur est injuste ; et que les autres Puissances doivent l'empêcher de porter plus loin ses entreprises. Et si ces Puissances ne peuvent s'en dispenser sans anéantir la Hollande, ou, ce qui revient au même, sans la livrer à la merci d'un Prince ambitieux, qui montre à l'Europe les cohortes les plus nombreuses & les plus formidables dont sa liberté politique ait jamais été menacée ; je le demande aux partisans les plus aveugles de l'Empereur, quel homme féroce proposera de sacrifier une Nation à la prospérité des Marchands d'Anvers ? Or c'est-là précisément ce que l'on met en question, lorsqu'on demande si l'Empereur doit observer le Traité de Munster, ou s'emparer de la navigation de l'Escaut.

Ce n'est point, comme on l'a tant dit, de jalousies de commerce, de rivalités de Marchands, dont il s'agit entre l'Empereur & les Hollandois. Il s'agit du salut réel, de l'existence physique, comme de la liberté & de l'indépendance des Provinces-Unies.

En effet, l'Escaut ne doit pas être considéré comme les autres fleuves de l'Europe qui coulent serrés entre deux rives, ou qui n'ont près de

leur embouchure que des bancs de fable, ou de petites îles désertes. L'Escaut se divise, au-dessus d'Anvers, en deux grandes branches; la principale, que paroît réclamer l'Empereur, s'appelle le *Hondt*, ou l'*Escaut Occidental*, dont l'embouchure est à Fleffingue, & reçoit des vaisseaux de guerre. L'autre, nommée l'*Escaut Oriental*, porte d'assez gros bâtimens, & se jette dans la mer au-dessus, c'est-à-dire au nord de Walcheren. De ces deux branches partent des ramifications navigables, dont quelques-unes très-considérables, qui donnent accès dans toutes les îles populeuses & florissantes de la Zélande, dans la Meuse, & de là dans toutes les parties intérieures des Provinces-unies(1). Ainsi non-seulement un Prince ambitieux, maître de l'Escaut, pourroit soumettre ou ravager dans un instant Fleffingue, Middelbourg, & même Rotterdam, un grand nombre de ports moins importants, & l'embouchure de tous les canaux qui traversent les Pays-Bas Protestans; mais un mouvement de colère d'un despote méchant, ou seulement violent, pourroit ensevelir sous les eaux tout le

(1) Aussi le Traité de Munster entre Philippe IV & les Etats généraux (30 Janvier 1648. Art. XIV.) porte-t-il : *L'Escaut, les canaux du Sas, le Zwyn & autres bouches de mer qui y aboutissent seront tenus clos du côté des Etats.*

ays, & sur-tout la Zélande & la Flandre Hollandoise. Voilà sans doute pourquoi les Hollandois, qui ne sont pas obligés de répondre aux Avocats consultans du despotisme en dévoilant les dangers de leur situation, sont frappés de terreur ; mais d'une terreur si courageuse qu'elle inspire pour eux de l'intérêt & de l'estime. Voilà pourquoi ils arment tous leurs paysans, qui se feront massacrer sur les rives de l'Escaut & sur leurs digues, avant de céder à l'Empereur l'entrée de leur pays . . . du moins les amis de la Liberté, contristés du sort de Genève, aiment à le croire. Les Hollandois sentent qu'il s'agit pour eux de rester libres, ou de n'exister plus que par la tolérance du Soudan d'Autriche. Et qu'on ne dise pas que l'idée barbare de rompre les digues Hollandoises ne peut venir qu'à un Caligula : lorsque la dernière guerre se déclara entre la Grande Bretagne & la Hollande, les papiers Anglois retentirent pendant des mois entiers de cet horrible projet.

Je ne vois pas bien, Monsieur, ce que répondront les prétendus interprètes du droit naturel à ces considérations ; car il n'est que deux droits sur ce globe : celui de la force, & celui des conventions ; celui de la force, qui n'en impose qu'aux lâches, & d'où peut naître la nécessité, jamais l'obéissance ;

celui des conventions, que tous les hommes ont intérêt de faire respecter ; puisque nulle société n'existe qu'à l'abri des conventions. Sans doute ce qu'on entend par le droit naturel, même considéré dans ses rapports les plus abstraits, ordonne de veiller à sa conservation : il admet donc l'empire de la force. . . Eh bien ! que la force ouvre encore la scène aux jeux sanglans qui désolent l'humanité ; (ce n'est pas heureusement la première fois qu'une poignée d'hommes libres aura repoussé les torrens d'esclaves armés que le despotisme vomit sur la terre) ; mais que la force n'insulte pas l'équité en usurpant son langage.





L E T T R E II.

Considérations particulières.

UN Lecteur moins instruit que vous, Monsieur, se plaindra peut-être que j'ai supposé trop légèrement qu'il existoit dans le Nord une confédération menaçante dont on ne sauroit trop surveiller les mouvemens. Ce fait important exige des preuves sans doute, ou du moins une chaîne de probabilités assez fortes pour former une preuve politique, si je puis parler ainsi.

Et quoique j'aie envisagé la cause des Hollandois en elle-même, & sans la considérer sous les rapports de l'intérêt des autres Puissances ; je sais trop que l'intérêt est le premier mobile des hommes & des Gouvernemens pour ne pas le chercher dans la justice, qui après tout en sera toujours la base la plus solide.

Il faut donc ajouter aux considérations générales que j'ai présentées dans la lettre précédente, quelques observations de détail qui importent, ce me semble, à la connoissance de la politique actuelle. Si je ne présume pas trop de mon opi-

nion & de mes forces, elles établiront d'une manière satisfaisante, que la demande de la liberté de l'Escaut est l'annonce d'un plan réfléchi, & formé de longue main, qui menace la liberté de l'Europe.

Je ferai obligé de reprendre les choses d'un peu haut, Monsieur ; mais ne craignez pas que je me perde en digressions : chacun des faits que vous allez lire, & même ceux qui vous paroîtront les plus étrangers à mon sujet, y tiennent fort étroitement. Au reste souvenez - vous, s'il vous plaît, que dans cette lettre, la question ne sera traitée que sous le rapport de la politique actuelle, sans prétendre discuter jusqu'à quel point les systèmes établis sont bons ou mauvais. Il s'agit de droit public, & non de droit naturel : il s'agit de l'état présent des choses humaines, & non de faire une Utopie ; des suites probables qu'entraînent les prétentions de l'Empereur, & non de discussions philosophiques également étrangères à tous les Gouvernemens. Souvenez-vous aussi que cette lettre, comme celle qui la précède & celles qui la suivent, n'expose que des doutes, & nullement des décisions. Je n'affirme rien que ma bonne foi, & la fidélité de mes recherches.

Pierre

Pierre I^{er}, qui disoit que la condition d'un amiral d'Angleterre est au-dessus de celle d'un czar (1), fut travaillé toute sa vie de la folie d'avoir une marine. Cette folie a fait le malheur de son pays, parce que ses Successeurs, fidèles à ce plan chimérique & même absurde, ont entrepris je ne fais combien de guerres pour augmenter leur navigation & leur commerce, ou plutôt pour se procurer l'un & l'autre. Pierre I^{er} ambitionna un port sur la Baltique : il en négocia la demande à la Cour de Suède, mais il reçut un refus positif ; & tel fut le germe de cette guerre fameuse qui devoit être si fatale à l'Empire du Czar, & qui tourna si singulièrement au succès de ses entreprises. On connoît toutes ses tentatives & celles de ses Successeurs sur la Mer Caspienne(2) ; à laquelle enfin

(1) *Voyage du Comte Algarotti en Russie*. Edit. de Berlin 1772, vol. v. p. 62.—On doit donner d'autant plus de confiance au Comte Algarotti, que je citerai plusieurs fois dans cette lettre, lorsqu'il avance des faits défavorables aux systèmes du Gouvernement Russe, qu'il est toujours enthousiaste du Czar Pierre I, & même de son Empire naissant. Au reste, voyez à l'Appendix, note 1, les faits singuliers que nous avons recueillis à ce sujet.

(2) Le commerce de Russie en Perse a été depuis 1740 dans un état successif de langueur, d'avilissement & de désastre.—Voyez : *Essai sur le Commerce de la Russie*, p. 103.

ils ont renoncé après une consommation prodigieuse d'hommes & de trésors. Le Fondateur de Pétersbourg, qui avoit porté également ses vues sur la Mer Noire, n'alla pas plus loin que la Mer d'Azof ; il étoit réservé à Catherine II, d'achever ce grand ouvrage. Après s'être fait déclarer Impératrice & Autocratrice des Tartars ou Tartares de *Kouban* & de *Krim* ; de ces Tartares dont les ancêtres grossirent jadis les hordes de Huns & d'Alains, qui soumirent toutes les nations du nord, s'étendirent depuis le Danube jusqu'au Rhin, & rendirent l'Empire Romain tributaire ; de ces Tartares qui forcèrent autrefois les Russes eux-mêmes à leur payer un tribut d'oiseaux de proie, & de cent mille écus en pelisses ou en argent ; Catherine II a ORDONNÉ que cette presqu'île, que nous appellons *Crimée*, porteroit à l'avenir le nom plus sonore de *Tauride*. Elle a ORDONNÉ que la ville de *Cassa*, où les marchands Génois se rendirent autrefois si célèbres, reprendroit son nom antique de *Théodosie*. Elle a ORDONNÉ de plus que l'on fît un

On trouve dans cet ouvrage imprimé en 1777 des faits exacts & précieux, mais souvent aussi des assertions & des opinions contradictoires. Catherine II. ordonna l'établissement d'une compagnie de Perse, invitant les marchands de son Empire à remplir au plus tôt cette Société. Mais peu de tems après, ce plan fut abandonné sur les représentations du Collège de Commerce. Voyez à ce sujet l'Appendix, note 1.

grand commerce à *Théodosie*, puisqu'en vertu du traité de Kainardjick, ou Kainardji, on y pouvoit arriver de la Méditerranée par les Dardanelles & le Bosphore (1).

Malheureusement, pour faire un grand commerce, il faut des habitans industrieux & nombreux, & des denrées à échanger dont les autres nations aient besoin : c'est ce qu'on ne trouve guère ni dans le Kouban, pays fort stérile & rempli de marais, ni dans la presqu'île de Crimée, province qui fournit de beaux grains, mais qui n'est pas plus grande que la Champagne. J'ignore si l'Autocratrice Russe pourra suppléer à ce qu'a refusé la nature, ou lui ORDONNER un autre genre de productions. J'ignore comment elle parviendra, pour conserver

(1) On peut juger sur ce que dit Algarotti (page 162) du commerce que la Czarine a conquis à si grands frais en s'emparant de la ville de Caffa. “ Cette ville, la plus riche & la plus marchande du pays, autrefois la Messine de la Grèce, étoit très-propre à remplir ces deux objets (avoir un port sur la Mer Noire, & un pied dans la Crimée) : “ outre le grain, le beurre & le sel qui s'y débitent, *il s'y fait une si grande quantité de CAVIAR*, qu'on le transporte de là dans toute l'Europe, & jusques dans les Indes. Ce sont les Esturgeons, nourris & engraisés dans les eaux basses & presque douces des Palus Méotides qui le fournissent” Ne voilà-t-il pas un admirable commerce ?

ses vaisseaux, à braver dans la Mer Noire, & sur-tout dans les plages qu'elle baigne en Crimée, les vers plus destructeurs que dans les autres mers. J'ignore si la fameuse loi d'Auguste *de coercendo Imperio* n'étoit pas plus que jamais nécessaire à cet Empire colossal. J'ai sur-tout de grandes raisons de douter du succès de tant de vastes entreprises ; mais ce qui n'est pas douteux, c'est que la Russie a payé le Kouban & la Crimée vingt fois plus qu'ils ne valent : les guerres avec les Turcs, pour parvenir à s'emparer de ces deux contrées, coûtent à ce pays si mal peuplé⁽¹⁾ plus de treize cens mille hommes⁽²⁾ tués ou

(1) Le dernier dénombrement de 1764 a pu donner, comme il est dit dans *l'Essai sur le Commerce de la Russie*, (pp. 37 & 39) un total de 17 à 18 millions d'habitans des deux sexes, tout compris ; mais ce calcul ne sauroit être exact, depuis la guerre de la Pologne & de la Turquie, depuis la dernière révolte, & sur-tout depuis la peste. Le résultat général est de 14 millions, auquel on peut fixer toute la population de l'Empire Russe. Cela est un peu différent des 24 millions d'habitans donnés libéralement à la Russie par Voltaire.

(2) Les précieux documens, dont j'extraits ce fait plutôt affoibli qu'exagéré, seroient trop longs à rapporter ; mais pour m'en croire aisément, il suffit de lire, dans *le Voyage de Russie* du Comte Algarotti (p. 125) que la guerre avec les Turcs coûtoit à la Russie en 1739, depuis cinq ans qu'elle duroit, plus de deux cens mille hommes en soldats ; & songer que j'écris à la fin de Décembre 1784, après la peste de Moscow, &c. &c.

morts, sur terre ou sur mer, de fatigue, de misère, de la faim, & sur-tout de la peste. Le feu Amiral Knowles, qui fut appelé en Russie pendant cette guerre pour diriger la marine Russe, a divulgué ces faits à son retour en Angleterre.

La consommation d'argent n'a pas été moins énorme (1). Outre les frais de construction &

(1) Veut-on s'en former une idée? Qu'on lise Algarotti, qui cependant, comme nous l'avons déjà dit, voit tout en beau dans la Russie. " De quel bois croiriez-vous, dit-il " page 75, qu'on se serve à Pétersbourg pour la construction " des vaisseaux? D'une espèce de chêne, qui, avant d'y " arriver est au moins deux ans en route. Il part en pièces toutes travaillées & prêtes à mettre en œuvre, de la ville " de Casan, d'où il remonte pendant quelque tems le Volga, & puis la Tuertza; ensuite par le moyen d'un canal, " il passe dans la Sna & dans la Mesta, & étant entré dans " le Volcova, il vient tomber dans un canal qui aboutit " au lac Ladoga, d'où enfin la Neva le transporte à Pétersbourg " On pourroit joindre à ces détails plusieurs anecdotes non moins frappantes. On trouve par exemple dans l'*Essai sur le Commerce de la Russie*, (p. 117) que la Czarine fit passer, en 1773, cinq mille matelots à Tagaurok. Nous apprenons que dans ce moment elle en envoie dix mille autres qui doivent en même tems devenir Agriculteurs. Ne seroit-ce pas plutôt dix mille paysans serfs qui ont ORDRE de devenir matelots? On lit dans Algarotti, p. 66, qu'en 1739, dix à douze mille matelots, formés dans les campagnes d'instruction sur la Mer Baltique, avoient déjà péri

les dépenses en munitions navales & en matelots, qui sont vraiment incalculables, la Russie n'a pu soutenir la dernière guerre sans faire des remises énormes chez l'étranger, & sans emprunter en Hollande, à Gênes, à Venise. Catherine II. a eu recours récemment même à des altérations de monnaie. Le papier-monnaie avoit été introduit en Russie sous Elizabeth en assez petite quantité. Sous l'Impératrice actuelle, il s'est accru successivement, de sorte que l'on en compte maintenant pour 36 millions de roubles dans la circulation ; c'est-à-dire pour cent soixante deux millions tournois, en ne comptant le rouble qu'à quatre livres dix sols(1). Quel symptôme d'épuisement pour un Gouvernement aussi despotique !

Mancipiis locuples, eget aëris Cappadocum Rex.

dans la Mer d'Asoph, où la guerre présente obligea le Gouvernement de les envoyer, pour monter les petites flottes qu'il armoit contre le Turc. On lit au même endroit : “ Le Czar avoit
 “ assigné pour l'entretien de la marine, trois cens mille
 “ livres sterling, somme immense pour un pays où le Gouvernement fait avec deux shellings ce qu'il ne feroit
 “ pas possible de faire en Angleterre avec une guinée, &
 “ duquel on peut dire ce qu'Horace disoit autrefois du
 “ Roi de Cappadoce” [Voyez au texte : *Mancipiis, &c.* car Algarotti n'a point rapporté ce vers.]

(1) *Essai sur le Commerce de la Russie* p. 249, 250, 254.

La flotte de la Méditerranée coûtoit des sommes immenses, & peu des vaisseaux qui la composent ont revu les ports Russes. A la vérité elle a brûlé la flotte Turque, & fait chanter des *Te Deum* à Pétersbourg. L'escadre de la Mer Noire n'étoit pas moins dispendieuse : on l'équipoit avec des matelots recrutés sous le cercle polaire : on étoit obligé de transporter les cables de ses vaisseaux, des extrémités septentrionales de l'Empire, de manière que lorsqu'ils arrivoient dans le Pont Euxin, ils étoient aussi chers que si on les eût tissus d'or & de soie. Un particulier qui feroit de pareilles folies seroit déclaré maniaque, sur-tout, si après tant d'efforts ruineux il n'obtenoit que le Krim & le Kouban, dédommagement qui lui-même entraîne à de nouvelles dépenses, mais que, très-heureusement pour la nation Russe, il est presque impossible à ses maîtres de garder.

Et d'ailleurs quelle seroit donc pour eux l'utilité de ces possessions ? Tant d'usurpations & de conquêtes n'ont été entreprises que pour s'assurer le commerce de la Mer Noire ; mais ce commerce, éternelle illusion de la Russie, ne peut jamais être bon qu'au Souverain, maître des points de communication, ou, pour parler ainsi, des nœuds qui joignent cette mer à la Méditer-

ranée, & au reste de l'Europe maritime. Un léger apperçu sur l'histoire de ce commerce suffira pour en convaincre.

Cette Mer Noire, si fameuse dès les premiers tems historiques, par l'expédition des Argonautes, étoit beaucoup mieux connue des Anciens, au moins du côté de l'Est & du Midi, qu'elle ne l'est de nos jours. Long-tems avant les Grecs, les Egyptiens avoient pénétré jusque dans les Palus Méotides(1) : l'antiquité les regardoit même comme les fondateurs de la nation des *Colques* ; & Lucien(2) nous apprend qu'à leur exemple les navigateurs Phéniciens y faisoient tous les ans des voyages. Jason avec ses aventuriers étoit venu chercher dans la *Colchide* ce qui excite avec plus de puissance le desir des hommes, de l'or & de belles femmes, dont la toison de Phryxus & l'enchanteresse Médée sont l'emblème. Les Grecs suivirent toujours le commerce du Pont Euxin ; ils fondèrent sur ses bords une multitude de colonies dont Strabon, Plinè & Arrien, nous ont conservé les

(1) Les Anciens y commerçoient peu ; car Plinè (lib. ii. cap. 67) témoigne que de son tems l'on ignoroit encore si les Palus Méotides n'étoient point un Golfe de l'Océan.

(2) Lucian Toxar,

ms, & quelquefois les descriptions. C'étoit sur-tout dans la Colchide, & sur les côtes méridionales de la Mer Noire, que les marchands s'empressoient d'arriver. Cette Colchide, aujourd'hui soumise aux Turcs(1), étoit, du tems des Romains, pleine de villes où le commerce appelloit toutes les nations. On chercheroit vainement aujourd'hui leurs vestiges dans les forêts qui couvrent ces belles contrées. Le fer, l'acier, sans parler de l'or & de l'argent, les fruits, les cuirs, les bleds, la cire & le miel, le lin, le chanvre, les bois propres à la construction des navires, formoient les articles de ce vaste commerce : à quoi l'on peut ajouter les esclaves ; car ce déplorable trafic remonte à la plus haute antiquité dans l'Asie, & sur-tout dans cette région & dans les pays voisins, où l'espèce humaine est la plus belle qui soit sur la terre. Des caravannes qui venoient de la Perse apportoit en échange de ces denrées, & de celles d'Europe qu'elles y trouvoient, les marchandises de la Haute Asie & des Indes ; elles arrivoient à l'embouchure du *Phase*, aujourd'hui comblée en grande partie par les sables. Les Empereurs Grecs entretenrent pendant long-tems une flotte de

(1) Nous la comprenons sous les noms de *Mingrélie*, d'*Imirette*, & de *Guriel*.

quarante voiles, servant tout à la fois au commerce, & à la protection de la Mer Noire, par laquelle se fit la traite des esclaves lorsque les Mamelucs Circassiens gouvernèrent l'Égypte. Le nom de cette milice, qui signifie *esclaves achetés*, nous apprend assez comment elle se recrutoit. Les Soudans traitèrent avec les Empereurs Grecs pour obtenir la permission d'envoyer tous les ans quelques vaisseaux dans le Pont Euxin ; ils revenoient chargés d'esclaves achetés tous dans la Colchide, en Circassie, & sur les bords des Palus Méotides. C'est aux Mamelucs, pour le dire en passant, que remonte l'origine du commerce actuel d'esclaves des deux sexes, particulier à ces contrées, ainsi qu'aux Nomades de la Petite Tartarie, esclaves qui peuplent les ferrails de Constantinople & de l'Asie, fournissent des Bachas à l'Empire Ottoman, donnent des Souverains à l'Égypte, & qui d'une horde de Barbares remarquables par leur laideur presque difforme ont fait la plus belle race d'hommes de notre Europe.

Le commerce qui se faisoit sur la côte du nord, & dans la Chersonèse Taurique, aujourd'hui Tauride, ne pouvoit entrer en comparaison avec l'ancien commerce de la Mer Noire. Son siège étoit à Théodosie, colonie de Mi-

iens, célèbre dans les premiers tems, puis abandonnée sous l'Empereur Adrien ; rétablie ensuite, possédée long-tems par les Génois sous le nom de Caffa ; prise en 1476, sous Mahomet II, par les Turcs ; déclarée libre par le traité de Kainardjick, & enfin usurpée par la Russie en 1784. Ce commerce consistoit, comme aujourd'hui, en bled, en beurre, en thonine & en caviar : mais celui des Génois n'étoit pas borné à des articles d'une si petite considération ; il embrassoit en quelque sorte tout celui de la Mer Noire, & des régions voisines, qu'avoient abandonné les Grecs harrassés par les invasions des Barbares, déchirés par leurs querelles intestines, abrutis par la superstition. Possesseurs sur le Bosphore Cimmérien de la ville de Tanais, connue aujourd'hui sous le nom d'Azof, les Génois, lorsque l'Empire de Constantinople passa des Grecs aux Latins, y recevoient des marchandises de l'Asie, que leur apportoit des caravannes d'Astracan : ils les débitoient sur toutes ces côtes, qui, beaucoup moins dépeuplées que de nos jours, fournissoient & demandoient davantage. D'ailleurs les Génois étoient une République de Marchands, non soumise à des réglemens Impériaux qui gênent, dessèchent & tuent le commerce : ils partageoient avec les Vénitiens la navigation de la Méditerranée ;

ils étoient les seuls qui portassent les marchandises d'Europe dans le Pont Euxin. Ajoutez que les Génois, ainsi que les Vénitiens, s'étoient fait donner la liberté de trafiquer dans toutes les parties de l'Empire Grec, sans payer de droits. Mais les découvertes des Portugais & leurs succès ayant ouvert au commerce d'Asie une route nouvelle, l'industrie Italienne fut trompée dans ses spéculations. Dès que la Mer Noire eut perdu sa communication avec les deux presqu'îles de l'Inde, ses ports & ses rivages furent abandonnés(1).

Il faut croire que l'exemple du commerce fait anciennement dans le Pont Euxin & la prospérité des Génois, a séduit les Russes & tous ceux qui exaltent les avantages futurs de leurs établissemens sur les côtes de cette mer. Jamais cependant les circonstances ne furent plus différentes : & non-seulement la Russie, dont les projets nombreux & les ordonnances n'annoncent pas des vues bien profondes, ne peut guère exporter que les denrées de la Tauride, qui ne formeront jamais un grand objet ; mais, loin d'être favorisée, elle sera sans cesse contrariée

(1) Voyez *Essai sur le Commerce de la Russie*, page 106.

par les Turcs, auxquels il importe de remettre tout prix cette province sous leur dépendance. Les Génois, qui commerçoient sans concurrens sur cette mer où la Russie rencontrera de puissans rivaux, n'avoient besoin ni de flottes ni d'armées pour s'y soutenir ; & ce qu'il en coûtera pour protéger le prétendu commerce Russe, excédera toujours la valeur de la Tauride. Sans doute, si la Czarine s'emparoit de Constantinople ; il ne seroit pas impossible qu'elle rendît aux établissemens de la Mer Noire leur ancienne splendeur : mais jusque-là pourquoi les Turcs ne le feroient-ils pas eux-mêmes ? Et si leur indolence s'y refuse, si leur gouvernement dédaigne toute espèce de commerce, n'est-il pas infiniment plus expédient, & plus avantageux à la Puissance Ottomane, d'abandonner celui-ci aux Nations Méridionales de l'Europe(1), dont elle n'a rien à redouter ?

(1) Dans l'*Essai sur le commerce de la Russie* (imprimé en 1773, c'est-à-dire avant qu'elle se fût emparée de la Crimée) où les spéculations roulent sur les ports obtenus par le Traité de Kainardjick en 1774, on lit, page 118, que la Russie a les moyens de former une marine marchande sur la Mer Noire.—Quant au commerce, on convient que ceux de ses négocians qui possèdent de grands capitaux sont engagés dans celui de la Baltique—qu'ils ne quitteront pas un commerce connu pour se jeter dans

est évident que la marine Russe, dans la Mer Noire, marine isolée, & sans aucune communication avec la marine Impériale du Golfe de Finlande, ne peut se soutenir contre la marine Turque, même lorsque celle-ci ne fera que des efforts médiocres. Les Russes n'ont pour leurs vaisseaux de guerre que le seul port de Cherson, port sans capacité, peu commode,

une carrière nouvelle, qui offre beaucoup de risques, & des profits très-incertains ou du moins très-éloignés—qu'en général ils manquent de crédit, sans lequel il ne peut y avoir de liaisons solides ou d'affaires étendues—& qu'ils n'ont aucune notion du commerce du Levant & de la Méditerranée, essentiellement lié à celui de la Mer Noire.—Page 119.—La Russie ne peut donc se dispenser de recourir aux étrangers pour donner à ses sujets les *éléments* du commerce de la Mer Noire. Et l'auteur trouve que la France est la seule Puissance qui puisse l'appuyer efficacement dans ce projet nécessaire.—Il ajoute que Pierre I^{er}. ne voyoit pas de pays en Europe où les liaisons dussent être plus avantageuses à son Empire que la France, relativement à la Baltique.—A plus forte raison auroit-il pensé ainsi relativement à la Mer Noire.

Mais si le commerce de la Mer Noire doit se faire, pourquoi la France ne favoriseroit-elle pas de préférence celui des Turcs ses alliés depuis François I^{er}? pourquoi laisseroit-elle se former une Puissance navale qui les menace dans la Mer Noire, & qui par la suite ne peut que lui devenir dangereuse?

qui exige des travaux immenses pour être mis en état de recevoir des flottes(1). La facilité des

(1) “ Quelque secours que la Russie se donne (dit l'*Essai sur le Commerce de la Russie*, p. 117) il est toujours certain que sans celui des étrangers, elle ne pourra jamais donner de consistance à ses établissemens sur la Mer Noire; dès-lors il convient qu'elle se joigne à toutes les Puissances de l'Europe, pour négocier à la Porte, l'*ouverture de la Mer Noire* à tous les pavillons. De plus, la Russie n'ayant obtenu, par le Traité de Kainardjick, que les mêmes droits dont jouissent les nations les plus favorisées dans l'Empire Ottoman, toutes ces nations doivent s'unir à la Russie pour solliciter de concert l'exemption d'étape, c'est-à-dire la faculté de ne point rompre charge à l'entrée & à la sortie de la Mer Noire. Sans la première de ces deux concessions, l'objet essentiel de la Russie seroit manqué; & sans la dernière le commerce de la Mer Noire seroit asservi à des droits & à des retards qui absorberoient singulièrement les productions.”

L'objet de la Russie est donc *manqué*; puisque la première condition n'a point été obtenue. Croyez-vous qu'on y reviendra au moyen de Cherson, & des dix mille matelots-agriculteurs, ou agriculteurs-matelots? Remarquez que l'auteur veut ici que toutes les nations s'unissent, pour donner à la Russie le commerce de la Mer Noire; tandis que plus haut il donne aux François, à cet égard, une préférence presque exclusive. Au reste, ce que la Russie a fait sur la Mer Noire ressemble beaucoup à ce que l'Empereur veut faire sur l'*Escaut*; avec cette différence toutefois, que l'Empereur possède près des bords de ce fleuve, un

mouillages, les avantages de tout genre, la variété des denrées, comme des munitions navales, se trouvent en plusieurs endroits sur les côtes de leurs rivaux. Ils n'ont point à craindre pour leurs vaisseaux ces vers destructeurs dont nous avons parlé. La flotte Turque, dont le port est à Constantinople, n'est point obligée de rester constamment dans le Pont Euxin, quoiqu'elle ait à Sinope un arsenal & sa principale corderie : (cette ville, où les Russes viennent d'envoyer un Consul, est beaucoup plus connue pour avoir été la patrie de Diogène.) Les Turcs peuvent au besoin construire, équiper, armer sur les lieux avec la plus grande facilité. Après un échec ils se réparent & se recrutent sans peine : ils feront aisément quatre contre un. Ajoutez que les habitans des pays conquis, presque tous Mahométans, penchent pour les Turcs ; car, malgré les déclarations philosophiques des *Ukases*, les Tartares n'aiment pas la domination Russe. Je ne parle pas des Grecs, dont le Cabinet de Pétersbourg a fait massacrer plus de vingt mille dans la Morée, ou dans les pays voisins, en les excitant à une insurrection qu'il n'étoit pas à

pays florissant & peuplé, & qu'ainsi les Hollandois seroient plutôt envahis que les Turcs.

même

même d'appuyer. Ces infortunés ne doivent pas se rappeler les Russes avec beaucoup de reconnaissance. Les habitans des Isles de l'Archipel se sont livrés à leur tour, comme les Grecs de la terre-ferme, aux plus folles espérances : ils en ont été punis bien cruellement, quand les Russes disparurent pour ne plus revenir ; & sans doute ils n'ont pas pour eux une grande affection.

Les Grecs du Bas Empire à Constantinople ne s'occupoient que d'intrigues, de cérémonies religieuses, & de controverses ridicules. Cet esprit étoit le caractère de la nation : une bigoterie universelle avoit énervé les ames, & engourdi l'Empire. Les Moines, devenus le seul Clergé, dirigeoient toutes les affaires, celles de l'Etat comme celles des particuliers. Quand Mahomet attaqua Constantinople, il ne put pas même suspendre les haines théologiques ; & l'on mettoit plus d'intérêt dans cette ville assiégée aux sessions du Concile de Florence qu'aux opérations de l'armée Ottomane(1).

Les Grecs ont aujourd'hui, sinon la même influence, du moins le même caractère ; ils ne s'occu-

(1) Voyez Montesquieu, *Causes de la grandeur des Romains & de leur décadence*, Vassim.

pent qu'à intriguer bassément pour les Patriarchats de Constantinople, d'Antioche, de Jérusalem & d'Alexandrie, ou pour les Principautés de Valachie & de Moldavie. La politique Turque, qui leur a laissé ces deux Principautés, les quatre Patriarchats, environ cent vingt Archevêchés ou Evêchés, & le poste important de *Dragoman*, ou premier interprète de la Porte, donne toujours ces dignités au plus offrant. Le Patriarche de Constantinople, chef de la Religion Grecque dans la Turquie Européenne, & qui possède une sorte de juridiction civile (1), achète communément sa place quatre-vingt dix à cent mille piastres. Forcé de faire des présens continuels à ses Protecteurs Turcs, il rançonne les Prêtres & les Moines. Les autres Patriarches sont obligés de montrer la même avidité, & d'imposer des contributions du même genre, en proportion du prix de leurs places & de leur influence. Les deux Princes ou Hospodars, qui donnent pour obtenir leurs dignités, depuis quinze cens jusqu'à deux mille bourses, c'est-à-dire cent à cent vingt mille livres sterling, rançonnent leurs

(1) Le Patriarche de Constantinople tient un Divan, ou Cour de Justice, toutes les semaines, assisté de douze Evêques ; il décide certaines causes & inflige des punitions.

vassaux pour payer les emprunts qu'ils ont faits aux Juifs, & les pensions qu'ils font à leurs patrons. Les Turcs finissent par avoir l'argent ; & les Grecs de toutes les parties de l'Empire, par se piller & se détester les uns les autres. Je ne prétends point justifier cette politique, qui n'est après tout pas plus corrompue que bien d'autres, & que la bassesse & la vanité des Grecs entretiennent ; mais je dis, que si la populace Grecque en général, ou plutôt les Moines ou Caloyers & les Papas desireroient que la Czarine, qui professe leur religion, monte sur le trône de Constantin, toutes les familles qui ont des prétentions soit aux Patriarchats, soit aux deux Principautés, & toutes celles qui sont sous leur dépendance, préféreroient le Gouvernement actuel(1).

D'ailleurs l'inutile & fastueuse expédition des Russes dans l'Archipel & sur les côtes de Syrie, leurs excès, leurs mœurs, leurs pillages, joint aux nouvelles maximes de modération du Divan, ont singulièrement refroidi les Grecs en faveur des Russes : ils ne doivent pas voir sans inquiétude le rétablissement de cette discipline (qui rendit les Turcs si redoutables, lorsqu'ils assiégeoient Vienne en 1683) sur-tout

(1) Voyez à ce sujet l'Appendix, à la suite de cet ouvrage, Note II.

parmi les Janissaires maintenant exercés & retenus dans les garnisons sur les frontières de l'Empereur & de la Russie. La politique du Sultan Mahmoud, Prince indolent & foible, énerva cette valeureuse milice, au point de rendre ses soldats de méprisables bourgeois : c'est la principale cause de tous les désastres & de toutes les pertes que vient d'essuyer l'Empire Ottoman.

Quoi qu'il en soit, voici les plans de la Russie clairement tracés par la marche des évènements, qu'elle a préparés, fuscités, ou dont elle a profité.

Le Commerce de la Méditerranée est indispensablement lié à celui de la Mer Noire. Pierre Ier le savoit : la liberté de naviguer & de commercer dans la Méditerranée par le Pont Euxin, fut un des objets qu'il ambitionna le plus ; mais la malheureuse journée du Pruth lui ôta l'espoir de l'obtenir. L'exécution de ce projet, toujours présent à ses Successeurs, dépendoit d'un rival qu'on ne pouvoit amener que par la force des armes à laisser tomber les barrières qui séparent les deux Empires. Il falloit donc une guerre : elle s'est élevée en 1768. Les Ottomans vaincus, ont demandé la paix ; & la liberté de navigation dans leurs mers a été une des principales conditions proposées par la Czarine. A peine elle avoit conclu ce traité

qu'elle s'est approprié la Crimée pour se donner de nouvelles côtes, & sur-tout un port dans lequel on pût construire, recevoir, armer les vaisseaux de guerre, qui protégeassent sa marine marchande, & formassent par la suite une flotte supérieure à celle des Turcs.

D'un autre côté la Czarine n'a pas cessé de déployer son pavillon dans la Méditerranée. Tantôt elle agissoit auprès des Venitiens en leur rappelant Candie & la Morée. Ses efforts n'avoient eu aucun succès à Malthe, où cette France que l'on trouve par-tout à la prépondérance. Tantôt elle vouloit se ménager un port sur la côte de Barbarie, & l'on indiquoit même le port & la baie d'*Arzeû* à l'est d'Oran. Une autre fois elle proposoit aux Anglois de leur acheter Minorque & le Port Mahon, &c. &c.

Toutes ces chimères aboutirent à laisser pourrir quelques vaisseaux Russes dans le port de Livourne. La Czarine parut même renoncer à la Méditerranée, ainsi qu'à la Mer Noire, dont le commerce très-borné ne doit se faire aujourd'hui que par ses sujets ; elle parut y renoncer, dis-je ; & rien n'étoit moins étonnant pour ceux qui sont convaincus que les Turcs ayant une flotte, une armée, & de l'argent, il est impossible

aux Russes de pénétrer jusqu'à Constantinople par mer, & qu'il n'est pas aussi facile que le prétend M. Linguet⁽¹⁾ d'y arriver par terre.

Il avoit la vue plus longue le grand homme qui écrivit ces lignes remarquables, “ L’Empire Turc est à peu près dans le même degré
“ de foiblesse où étoit autrefois celui des Grecs,
“ mais il subsistera long-tems; car si quelque
“ Prince que ce fût mettoit cet Empire en danger, en poursuivant ses conquêtes, les trois
“ Puissances commerçantes de l’Europe con-
“ noissent trop leurs affaires pour n’en pas prendre la défense sur le champ; ” — & il ajoute dans une note : “ ainsi les projets contre le Turc,
“ comme celui qui fut fait sous le pontificat de
“ Léon X, par lequel l’Empereur devoit se
“ rendre par la Bosnie à Constantinople, le Roi
“ de France par l’Albanie & la Grèce, d’autres
“ peuples s’embarquer dans leurs ports; tous ces
“ projets, dis-je, n’étoient pas sérieux, ou étoient
“ faits par des gens qui ne voyoient pas l’intérêt
“ de l’Europe.

Montesquieu auroit pu ajouter, que si, par impossible, la Czarine s’emparoit de la Romanie,

(1) On verra bientôt qu’il ne demande que huit jours pour cette conquête.

de la Grèce & de l'Archipel, la plupart des Russes, sur-tout ceux de Pétersbourg & des parties septentrionales, n'avoient rien de mieux à faire que de quitter leur climat glacé pour habiter les pays conquis, ce qui rendroit désert plus de la moitié de l'Empire Russe. Enfin dans les circonstances actuelles de l'Europe, le commerce de la Tauride, en supposant même qu'il se fassé jamais tel que le desire la Czarine, seroit toujours précaire; & le fisc Moscovite n'en retireroit que bien peu de chose.

Vous le voyez bien, Monsieur; je ne discute que les convenances. La Czarine n'a pas eu besoin de manifeste pour s'approprier la Crimée & le Kouban; cela se justifie aisément par ce qu'elle a fait en Pologne en se la partageant avec l'Autriche(1); & le chef des Cosaques, Stanacroska, qui disoit au Czar:(2) "mon père, si tu penses
" véritablement à te tirer cette épine Suédoise
" du pied, tu n'as qu'à me laisser faire. J'irai

(1) Il est assez remarquable, pour le dire en passant, que le Roi de Prusse, qui se présenta presque malgré lui au partage (le projet est de l'invention du Cabinet de Pétersbourg) n'a pas eu la plus mauvaise portion.

(2) Algarotti. *Voyage de Russie.*

“ avec mes Cosaques, & je ferai main basse
 “ sur tout ce qu’il y a en Finlande d’hommes,
 “ de femmes & d’enfans. Ainsi, par le vrai Dieu,
 “ tu n’auras plus d’ennemis dans ce pays-là.
 “ Nous en ferons un désert qui vaudra dix
 “ forteresses ;” ce Cosaque, dis-je, est un
 faiseur de manifestes avec qui je ne prétends pas
 lutter.

Les tentatives instructueuses de la Czarine
 du côté des Turcs & de la Méditerranée, où
 elle rencontroit toujours les François, devenus
 plus puissans & plus dangereux, depuis la
 paix qui sépare les Américains des Anglois,
 lui avoient fait sentir⁽¹⁾ la nécessité d’adopter
 un nouveau plan, dont l’exécution pût contenir
 la France, & mettre la marine Russe à portée
 d’agir à une moindre distance de Pétersbourg.
 Le Roi de Prusse n’avoit ni l’envie ni les
 moyens de seconder dans un tel projet son illustre
 Alliée, qui peut-être le regarde lui-même comme
 pouvant devenir son rival dans la Mer Balti-
 que. Il falloit à Catherine un autre co-opérateur ;
 elle le trouva dans Joseph II, qui, possédé

(1) Même avant la cession de la Crimée, dont la Czarine
 dispoit sous prétexte de protéger les Tartares rendus
 libres par le traité de Kainardjick.

omme elle de la manie du commerce maritime, à dépit de la nature, s'unit à la Russie par un acte qui menace de bouleverser l'Europe, pour lancer, dit-on, le Pacte de Famille. Observez que l'Empereur ne fit aucune part à la France, ni la Czarine au Roi de Prusse des articles de ce nouveau traité, & qu'une pareille réserve pourroit se regarder en politique comme une espèce de renonciation aux alliances antérieures.

Bientôt après, l'Empereur allié de la France, beau-frère du Roi, oncle du Dauphin, voulut-il donner à Louis XVI, une nouvelle marque de considération, en déclarant au Marquis de Noailles à Vienne, qu'à l'avenir il n'admettroit plus à sa cour la préférence établie de la France sur la Russie, & qu'il traiteroit les deux Ambassadeurs avec une parfaite égalité? Vous n'ignorez pas que de toutes les Puissances, l'Angleterre a été la première, & la France la dernière à donner le titre d'Empereur aux Souverains de Russie. En 1663 Charles II l'accorda au Czar Alexey Michalowitz, par le Comte de Carlisse son Ambassadeur extraordinaire. Depuis cette époque les Ambassadeurs d'Angleterre & leurs femmes se sont soumis à baiser la main de la Czarine. On fait comment le Baron de Breteuil reçut la proposition qui lui fut faite à cet égard. *Je serai sans doute*

trop heureux, dit-il, de baiser la main d'une jolie femme ; mais Madame de Breteuil n'a pas toujours les mêmes goûts que moi & Madame de Breteuil n'alla plus à la Cour.—Le titre d'Empereur fut accordé par la France, à condition seulement que chaque nouveau Czar donneroit des reversales, dans lesquelles il déclareroit que cette politesse ne changeroit rien au cérémonial établi ; réserve qui conservoit la préséance à la France. Catherine II, à son avènement au trône, refusa de donner les reversales ; elle se contenta de déclarer que les choses resteroient sur l'ancien pied ; & le Roi de France ordonna à ses Ministres dans les diverses Cours d'aller faire lecture de ces mêmes reversales aux Ministres Russes.(1) C'étoit prendre acte de son titre & de son droit. Après la paix de 1762, M. de Czernichew, Ambassadeur de Russie à Londres, fit une tentative pour s'arroger

(1) La Belliqueuse Déon, ou d'Eon, qu'en effet M. Linguet comparoit autrefois à *Bellone*, fut chargée, comme Secrétaire d'Ambassade, d'aller faire cette lecture à M. de Woronzow, Ministre de Russie à Londres. *Comment, lui dit M. de Woronzow, si j'étois Ambassadeur, & que M. de Nivernois me rencontrât à la porte du cabinet du Roi, me marcheroit-il sur le pied, pour y entrer le premier ?—Il vous marcheroit sur le ventre, répondit d'Eon, & moi je viendrois vous couper en deux avec mon grand sabre.*

préséance au bal anniversaire de la naissance du Roi. M. du Châtelet ambassadeur de France, qui le trouva assis, l'arracha de la place dont s'étoit emparé, le fit sortir très-brusquement, & le lendemain lui proposa un tête-à-tête par forme de réparation. M. de Czernichew étoit poli. Le lendemain il fit une visite à M. du Châtelet, qui ne s'étoit probablement pas attendu la veille à recevoir des excuses(1).

(1) *En accordant au Czar le titre d'EMPEREUR & de MAJESTE' IMPERIALE, il est certain, dit le Baron de Hielfeld, (Institut. polit. p. 115, tom. IV) que les Rois lui cèdent le rang & ne marchent qu'après lui.* Je prierai Monsieur le Baron de dire le pourquoi. Est-ce dans le mot magique d'EMPEREUR (qui veut dire *Commandant*) que la prétention reside ? est-ce parce que l'Empereur Romain marchoit avant le Roi d'Arménie & le Roi d'Ibérie ? est-ce parce que le successeur du *Keyser* d'Allemagne est désigné sous le nom de *Roi des Romains* ? ou n'est-ce qu'en vertu d'une courtoisie des autres Souverains, & sur-tout de la France ? car enfin puisque tout ce *punctilio* est quelque chose de politique, il est quelque chose ; & quand vous prétendez juger du droit des autres (comme l'Empereur l'a fait entre la France & la Russie) vous supposez bien qu'on examinera le vôtre ? Un Empereur d'Allemagne réduit à sa ville de Bamberg peut impunément demander la préséance ; on la lui accordera sans peine, comme on l'accorde au Pape. Mais quand il paroîtra l'exiger en vertu d'une puissance étrangère à sa dignité, ainsi qu'au pouvoir d'Empereur, on pourra prendre de l'humeur ; & cette humeur peut avoir des suites ;

C'est immédiatement après son pacte avec la Russie, que l'Empereur menaça l'Empire Ottoman, & fit accélérer la cession de la Crimée & du Kouban aux Russes. Il obtint pour lui-même, par droit de convenance, divers districts en Moldavie, en Valachie, avec la navigation du Danube dans les Etats Turcs, celle de la Mer Noire ainsi que le passage du Bosphore & de l'Helléspont. Il avoit quatre ou cinq vaisseaux qui faisoient le voyage de l'Inde, ou plutôt celui de la Chine, pour en rapporter à Ostende les cargaisons de thé que les contrebandiers devoient verser en Angleterre. Ces vaisseaux avoient été équipés à Trieste au fond de la Mer Adriatique, où l'Empereur possède encore le petit port de *Segna* ; un des premiers revint à Trieste pour masquer le projet, parfaitement à découvert aujourd'hui par la demande faite aux Hollandois de naviguer dans les deux Indes.

Ce fut alors que l'Empereur s'empara du revenu des Couvents, s'appropriâ l'argenterie

car il faut respecter l'Empereur, mais sans oublier que, de nos jours, la France a fait une MAJESTÉ IMPERIALE. Au reste nous remarquerons en passant, que le Baron de Bielfeld dit à la vérité que la France a été la dernière à donner le titre d'Empereur au Czar ; mais qu'il ne dit pas un mot des conditions exigées par la France, ce qui est passablement singulier dans des institutions politiques.

de leurs Eglises, retrancha les pensions, gratta les monnoies étrangères &c. &c. pour augmenter son trésor & suffire aux vastes expéditions qu'il médite. La Czarine, qui n'a guère plus d'argent que l'Empereur (1), auroit bien dépouillé à son exemple les monastères Russes, si la superstition de son pays l'eût permis. Elle s'est contentée jusqu'à présent d'ordonner que tous les *ex voto* d'or & d'argent qui se trouvent dans les Eglises seront remis dans un trésor qui s'appelle *Caisse de Religion*.

Aujourd'hui l'Empereur, qui, en vertu de ses liaisons avec la Russie, doit être assisté par terre

(1) Je fais combien le préjugé contraire est accrédité ; mais il est dépourvu de tout fondement. On se forme des idées tout-à-fait fausses des mines d'or & d'argent de la Russie. Voyez ce qu'en a dit l'Abbé Chappe dans son Voyage de la Sibérie. Voyez ce qu'en dit l'Auteur de *l'Essai sur le Commerce &c.* qui au reste est tombé à cet égard dans quelques contradictions. Par exemple il dit p. 16 : *En 1772 les espèces qui en ont été frappées ont monté à deux millions cinq cens mille roubles ; mais ce produit est beaucoup moindre, année commune.* P. 428, il dit que les mines d'or sont d'un produit trop foible pour suffire à la fabrication nécessaire aux besoins de la circulation ; & ailleurs il ajoute : *la Sibérie est le Perou de la Russie.* Les mines d'or & d'argent travaillées par les Turcs dans la Romanie & dans l'Anatolie, sur-tout à Gumuschkana près de Trebizonde, rapportent autant pour le moins que celles des Russes.

& par mer de toutes les forces de cet Empire, demande aux Hollandois la libre navigation de l'Escaut.

Il exige donc que tous les ports de la Zélande lui soient ouverts, ainsi que tous ceux des Hollandois dans l'Asie, à Ceylan, sur les côtes de Malabar & de Coromandel, dans le Gange, dans l'Isle de Java, dans les Moluques, & même au Japon (où probablement les matelots de Sa Majesté Apostolique fouleroient aux pieds le Crucifix, comme on accuse les matelots Hollandois de le faire) ; il demande aussi l'entrée des colonies de Surinam, d'Essequibo, Demerari, Curaçao, Bonaire, Saint Eustache &c. dans les Indes Occidentales.

Permettez-moi maintenant, Monsieur, un petit nombre d'observations.

Premièrement personne ne paroît s'opposer à ce que l'Empereur envoie des vaisseaux à la Chine : ses Prédécesseurs ont cependant renoncé formellement à la Compagnie d'Ostende (1) ;

(1) 19 Décembre 1722, lettres patentes de Charles VI, datées de Vienne pour ériger la Compagnie des Indes, connue sous le nom de Compagnie d'Ostende. La France, l'Angleterre, la Prusse, la Suède, les Etats Généraux s'y opposèrent en 1727. L'Empereur consentit à suspendre pour le terme de sept années l'octroi accordé à la Com-

ais le jour n'est pas encore venu de craindre le Commerce Autrichien. Que si l'Empereur veut s'établir sur la côte de Malabar ou sur celle de Coromandel, où toutes les places sont prises, le consentement des Hollandois fera parfaitement inutile, dans le cas où les Anglois & les François ne le trouveroient pas bon. Pourquoi donc s'adresser exclusivement aux Hollandois ? N'EST-CE PAS PARCE QU'ILS SONT LES PLUS FOIBLES ?

Secondement, puisque l'Empereur veut du Commerce à tout prix, pourquoi ne forme-t-il pas des établissemens sur les côtes inoccupées de l'Asie à Siam, au Tunquin, à la Cochinchine, & en un mot dans tous les lieux non réclamés par les Européens ? Qu'a-t-il besoin de s'adresser aux

Compagnie, & tout Commerce des Pays-Bas Autrichiens aux Indes.—En 1731 par le traité de Vienne entre l'Empereur & l'Angleterre, & l'acte de concurrence des Etats-Généraux, cette Compagnie & ce Commerce furent abolis pour jamais. Quant au Commerce des Indes Occidentales, l'article IV de l'acte de concurrence des Hollandois dit que l'on se conformera de bonne foi à la règle établie dans les traités de Munster, en tout ce qui y est statué par rapport au commerce & à la navigation des Indes Orientales. Au reste l'Empereur consent aujourd'hui, dit-on, à renoncer au Commerce de l'Inde pourvu qu'on ouvre l'Escant, & qu'on lui rembourse tous ses frais.

Hollandois ? N'EST-CE PAS PARCE QUE LES
HOLLANDOIS SONT LES PLUS FOIBLES ?

Troisièmement, quant aux Indes Occidentales, pourquoi faut-il que les Hollandois ouvrent leurs colonies à l'Empereur, si cela ne leur convient pas ? Pourquoi ne demande-t-il pas que ses vaisseaux soient également reçus à la Jamaïque, à St. Domingue, à Cuba ? car il est certain qu'ils feroient confisqués s'ils paroissent pour commercer dans aucune de ces Isles ? Que diroit-il si les Hollandois lui demandoient le partage du Vignoble de Tokay ou des mines de Kremnits, comme il exige celui du Commerce des deux Indes ? Pourquoi s'adresse-t-il aux Hollandois ? N'EST-CE PAS PARCE QU'ILS SONT LES PLUS FOIBLES ? . . . Mais le plus fort a-t-il seul raison ? & le voleur est-il moins coupable, qui n'attaque que des femmes ou des enfans ?

L'Empereur demande aux Hollandois de partager avec eux leur navigation, leur pays, leur Commerce, leurs colonies ; après quoi probablement il partagera tout cela avec la Russie son alliée intime (1), qui se trouve en possession

(1) Ou *son Alliée & son Amie*, comme s'appelle Catherine II, dans son rescript aux Hollandois, lequel, pour le dire en passant, nous en promet plusieurs autres, si pourtant ses canons ne sont pas bientôt son unique organe. — Je corrige cette feuille aujourd'hui, 12 Janvier 1785, lorsqu'on me remet

d'une espèce de marine que l'Empereur n'a point. Je suppose pour un moment, que ce Prince obtienne sa demande, même avec des modifications sans lesquelles la Hollande n'existeroit pas cinq ans ; vous verrez d'abord une flotte Russe mouiller dans l'Escaut, & l'Empereur emprunter, acheter, construire des vaisseaux de guerre pour se former une marine. Flessingue & Middelbourg seront bloqués ; toutes les branches de l'Escaut infestées, les

remet le *Public Advertiser*, où je trouve la traduction d'une lettre écrite par l'Impératrice de toutes les Russies à S. M. Prussienne, dans laquelle la Czarine déclare qu'elle est fermement résolue de soutenir *les prétentions* de l'Empereur avec autant d'efficace que *s'il étoit question de la prospérité de l'Empire Russe*. “ La nature, y est-il dit, a donné aux Pays-Bas l'usage & l'avantage du Fleuve en dispute. L'Autriche seule, en vertu de la loi de nature & de celle des nations, est fondée dans le droit exclusif de l'usage du Fleuve en question ; de sorte que l'équité & le désintéressement de Joseph II, peuvent seuls faire participer un autre peuple à ce droit, puisqu'il appartient exclusivement à ses Etats. Les sentimens de l'Autriche méritent de l'estime & de l'attention, tandis que l'avidité des Hollandois & le jugement qu'ils se permettent de prononcer à l'égard de la Maison d'Autriche, en vertu du traité de Munster, sont évidemment blâmables ”. . . . Sice n'est pas-là du persiflage Britannique, j'avoue que je ne m'attendois pas à voir ma prophétie sitôt vérifiée.

digues, les écluses assiégées. . . . Figurez-vous des matelots Russes ou Impériaux, qui, se trouvant chez eux au milieu des Hollandois, ont un accès libre dans toutes les parties intérieures des Provinces Unies ; & ne vous étonnez plus si les Bataves sont déterminés à périr plutôt qu'à céder la navigation de l'Escaut. Les animosités, les disputes, la contrebande, la guerre feront continuelles. La Zélande fera subjuguée ; l'asservissement de la Hollande suivra de près ; & nous verrons infailliblement un partage, comme celui de la Pologne, au quel la France & ses alliés s'opposeront trop tard & avec un désavantage manifeste.

Et prenez garde qu'à des yeux clairvoyans, il ne faut pas d'autres preuves des projets de la Russie & de la destination de sa flotte, que la conduite de cette Cour depuis la première guerre contre les Turcs. Toutes ses démarches se rapportoient uniquement au Commerce Maritime : sa neutralité armée, qu'un Ministre habile a très-bien nommée la *neutralité russe*, n'avoit pour objet que l'établissement de sa Puissance Navale malheureusement bornée au Golfe de Finlande ; (je compte pour rien dans le système naval, la Mer Noire au Sud, & la Mer Blanche ou d'Archangel au Nord) ; à ce golfe de Finlande qu'Alga-

otti, si enthousiaste de la Russie, appelle *un misérable fossé*, où la marine est prisonnière dans les glaces pendant six mois de l'année : elle ne peut paroître pendant les autres six mois que dans la Mer Baltique, où les Russes envoient tous les ans quelques vaisseaux faire campagne ; mais sont les Danois & les Suédois partagent la souveraineté qu'ils posséderoient s'ils étoient unis. Pour peu que l'Escadre Russe sorte de cette mer, elle se trouve forcée d'hiverner dans des ports étrangers, à une grande distance de ses ports. Elle ne sauroit recruter ses équipages ; les réparations de tout genre deviennent difficiles, ou excessivement dispendieuses ; impossibles même : & l'on peut dire qu'alors les vaisseaux Moscovites dépendent moins de la Russie que des Puissances qui leur donnent asyle.

Ces détails expliqueront peut-être toutes les tentatives de la Czarine pour avoir un port dans la Méditerranée. Ils font voir en même tems l'absurdité des projets de Pierre Ier & de sa passion dominante. Cet homme plus singulier que grand, qui, comme on l'a si bien dit, *eut le génie imitatif & non pas le vrai génie, celui qui crée & fait tout* (1) *de rien* ; cet homme ardent ne vit pas qu'un Gouvernement Asiatique & des mœurs

(1) Rousseau, *Contrat social*, Chap. VIII.

Européennes ne pouvoient jamais s'accorder. Il crut qu'il lui suffisoit de VOULOIR. Il voulut faire des Allemands, des Hollandois, des Anglois, des François, quand il falloit commencer par faire des Russes : il voulut faire une Puissance quand il falloit commencer par faire une nation ; & il ne donna pas même de la gloire à son pays ; car quelle peut être la gloire de l'obéissance pour des esclaves ? “ Pierre
 “ vouloit des vaisseaux, dit Algarotti ; il les
 “ vouloit fort gros ; il vouloit les faire conf-
 “ truire, & les avoir sous les yeux & pré-
 “ cisément dans le lieu qui y étoit le moins
 “ propre”. (1) Il mit la même ardeur &

(1) Le fragment suivant du *Voyage en Russie* du Comte Algarotti donnera des notions très-précises & très-exactes à cet égard. “ Les gens du métier pensent que l'Amirauté & l'Arsenal auroient mieux été à Revel qu'à Pétersbourg
 “ & à Cronstadt où ils sont établis. En effet, à Revel l'eau
 “ est salée autant que la Mer Baltique peut l'être, & les
 “ vaisseaux s'y feroient conservés plus long-tems. La glace
 “ y dure moins que sur la Neva ; & la mer, plus tôt libre,
 “ leur auroit permis de sortir de meilleure heure & avec
 “ moins de risque. C'est aussi la raison pourquoi les
 “ flottes de Suède étoient toujours en mer avant celles de
 “ Russie ; & pourquoi les Hollandois sont toujours plus tôt à
 “ la pêche de la baleine, que les Russes assiégés de gla-
 “ çons dans le Port d'Archangel & dans la Mer Blanche.
 “ Il y a plus, ajoutent les gens éclairés : lorsque les gla-
 “ ces ont enfin disparu, pour sortir de la rivière & du canal

la même opiniâtreté dans tout ce qui tenoit à ses projets de marine & de commerce. Combien ne sacrifia-t-il pas d'hommes pour construire ce Pétersbourg, assis sur un terrain enlevé à la Suède, ce Pétersbourg, que l'on a nommé avec raison *la fenêtre, par laquelle la Russie découvre l'Europe* (1); ce Pétersbourg qui ne sera jamais qu'un *favori sans mérite*, comme on l'a dit du Versailles de Louis XIV ? Il croyoit bonnement, ce Prince qui força tout, précipita tout, bruta les loix par les manières, violenta les manières par les loix ; il croyoit que la nature lui devoit l'obéissance qu'il trouvoit dans ses esclaves ; & de même qu'il avoit peuplé ses forêts sauvages, silencieuses, glacées, des oiseaux des con-

“ de Cronstadt & pour mettre en mer, il faut absolument un
 “ vent d’Est ; & ce sont les vents d’Ouest qui, durant tout
 “ l’été, règnent ordinairement dans ces parages. Enfin,
 “ comme c’est à Pétersbourg que l’on construit les vais-
 “ seaux, il faut ensuite les faire descendre à Cronstadt, & cela
 “ ne sauroit s’exécuter sans danger & sans de très-grands
 “ frais.” (Pp. 69 & 70).

(1) Et prenez garde que ce mot d’Algarotti (*Voyage de Russie*, p. 17) n’étoit point une épigramme, comme il le croyoit peut-être. Les Russes ne sont Européens qu’en vertu d’une définition déclaratoire de leur Souveraine, copiée

trées méridionales(2), il se persuada que sa nouvelle Capitale recevant des vaisseaux, les Russes

presque mot à mot de Montesquieu. Voici ce qu'on lit dans les *instructions pour former un nouveau code de loix dans l'Empire Russe*.

1 Chap. 1) parag. 6. " La Russie est un Etat Européen."

Parag. 7. " Cela est clairement démontré par des observations suivantes :

" Les changemens que Pierre le Grand entreprit en Russie
 " réussirent d'autant plus aisément, que les mœurs qui préval-
 " loient alors & qui avoient été introduites par un mélange
 " de différentes nations & la conquête de territoires
 " étrangers, n'étoient nullement adaptées au climat. Pierre,
 " en introduisant les mœurs & les coutumes d'Europe parmi
 " les peuples Européens de ses dominations, y trouva dans
 " ce tems-là des facilités que lui-même n'espéroit pas ren-
 " contrer." (Chap. 2. parag. 8.) J'ai suivi la traduction
 Angloise, *des instructions* &c. par Michel Tatishcheff,
 publiées avec permission, pp. 70 & 71. Or on lit, (Es-
 prit des Loix, Tom. 1. Chap. 14. édition de Genève
 in 4°. p. 493.) " Ce qui rendit ce changement (des ma-
 " nières Russes) plus aisé, c'est que les mœurs d'alors
 " étoient étrangères au climat, & y avoient été apportées
 " par le mélange des nations & par les conquêtes.
 " PIERRE I, DONNANT LES MANIERES D'EUROPE A
 " UNE NATION D'EUROPE, TROUVA DES FACILITES
 " QU'IL N'ATTENDOIT PAS LUI-MEME.

" (2) Depuis Cronstadt jusqu'à Pétersbourg, elle (la
 " Neva) est bordée d'une forêt qui s'étend le long des
 " deux rivages ; & quelle forêt ? Ce ne sont ni des chênes

viendroient infailliblement une nation commerçante & maritime. Pierre ne douta point du succès lorsqu'il eût ajouté à ses Etats les côtes de la Province de Livonie, la meilleure des possessions Russes, également enlevée à la Suède qu'il devoit rendre à la Pologne ; il ne douta plus que la Métropole du Commerce universel se trouvât bientôt dans ce vaste Empire,

Monstrum horrendum, informe, ingens, CUI LUMEN ADEPTUM.

Il s'est trompé ce Prince extraordinaire qui ne pensa jamais qu'à sa gloire personnelle, & qui ne voulut qu'étonner le monde. Pierre

“ touffus, ni des lauriers toujours verts, mais bien la plus
 “ vilaine espèce d'arbres qui soit sous le ciel. On voit que
 “ ce sont des peupliers ; mais qu'ils sont différens de ceux
 “ dont l'écorce couvre les sœurs de Phaëton, & qui om-
 “ bragent les rives du Pô ! En vain rappellâmes-nous toute
 “ notre attention, prêtâmes-nous les oreilles pour entendre
 “ le chant mélodieux des oiseaux, dont le Czar voulut
 “ autrefois peupler cette affreuse & sauvage forêt, en y en-
 “ faisant transporter de nombreuses colonies des contrées
 “ méridionales de son Empire ; ils y périrent tous en peu
 “ de tems, & ne songèrent pas même à nicher dans ce
 “ triste séjour.

“ *Avia non resonant avibus virgulta canoris.*

(*Voyage de Russie*, pp. 79 & 80).

s'est trompé, & les héritiers de ses projets & de ses Etats se trompent comme lui. La Russie n'a pas, elle n'aura point de commerce maritime ; elle n'aura point de vraie marine, elle n'en aura jamais du côté du midi, aussi longtemps qu'elle fera sans établissement sur la Méditerranée. . . . Eh ! que lui ont donc valu la gloire & les projets & les efforts de ce Czar surnommé le Grand ? Qu'a-t-il fait pour la nation qu'il a laissée esclave, malheureuse, obérée ? Les Russes avoient un caractère national ; ils n'en ont plus. C'étoit ce caractère qu'il falloit affermir & développer en préparant ces peuples grossiers, mais simples, par des opérations douces, indirectes, lentes & sages à recevoir l'influence des lumières de l'Europe. La Russie, une fois affranchie, les eût rapidement adoptées. Faute de cette préparation, les Russes loin de gagner ont beaucoup perdu aux révolutions intérieures & aux relations extérieures qu'on a tant exaltées. Les marchands de cet Empire, jadis renommés pour leur bonne foi, sont aussi fameux aujourd'hui que les marchands Chinois par leur finesse, pour ne rien dire de plus. Les Boyards, ou Nobles, en perdant leur grossièreté, n'ont pour la plupart acquis que des manières. Les femmes étoient plus chastes, les mariages plus heureux ; les mœurs moins élégantes, mais plus honnêtes.

encore une fois, qu'a donc fait pour son pays ce
zar si vanté ? Il a gagné des batailles, construit
des ports, creusé des canaux, bâti des arsenaux . . .
Pour tout cela, il ne faut que de l'argent, que
des bras d'esclaves. Qu'a-t-il fait, je ne dis pas
pour la constitution de ses Etats ; je ne dis pas pour
la liberté politique & civile de ses sujets ; je dis pour
l'agriculture, pour la population de son Empire ?
& l'agriculture & la population sont la richesse
des despotes plus encore que celle des Monarques
limités. La nature a fait de la Russie une puis-
sance méditerranée ; Pierre a voulu qu'elle fût
maritime ; & voyant d'un œil avide & jaloux
les nations favorisées par la mer, il a contrarié
les élémens, pour devenir comme ces nations.
Il imagina des plans chimériques & gigantes-
ques ; ces plans ont subjugué ses successeurs, qui,
serviles imitateurs, ont ruiné & dépeuplé leurs
Etats, sans voir que l'immensité de tant de
projets écraseroit leur foiblesse . . . O Russes !
je n'ai jamais voulu vous calomnier, ou vous
insulter ; c'est de la pitié, non du mépris que
vous méritez ; vous pouviez, vous pouvez être
heureux, vous avez droit de l'être ; ceux qui
vous gouvernent ont seuls perpétué vos malheurs.
Quand je dénonce leurs méprises, leurs erreurs,
leur ambition à l'Europe, je voudrais diminuer vos
maux ; je voudrais améliorer votre sort. O Rus-

ses ! croyez que ce ne sont ni des conquêtes, ni des Cours fastueuses, ni des académies recrutées chez les étrangers, ni des collections de tableaux ou de médailles, ni des panégyristes mercenaires qui rendent un peuple heureux. Votre Souveraine veut de la renommée : ses cent bouches ne l'ont-elles donc pas assez célébrée ? Si elle ne se trompoit pas sur les moyens de faire votre bonheur, son premier soin seroit de resserrer son Empire, & non pas de l'étendre au prix de vos sueurs & de votre sang. Le Czar Pierre lui-même disoit : *Je n'ai déjà que trop de terre, c'est de l'eau qu'il me faut.* Que ne s'est-il dit aussi ? *Je dois me passer d'eau, puisque la nature m'en a refusé, & que je ne puis en avoir qu'en usurpant les terres d'autrui.* Que ne s'est-il dit ? *J'ai trop de soldats, j'ai trop d'esclaves ; il me faut des hommes ; & les hommes ne croissent qu'à l'ombre de la liberté.*

Si l'Empereur obtient celle de l'Escaut, qui paroît l'intéresser plus que celle de ses sujets ou de ses voisins, les projets de la Czarine ne sont plus chimériques ; elle trouvera dans ce fleuve l'abri qu'elle desire depuis si long-tems hors de la Baltique. Elle n'a point de marine marchande ; elle veut avoir une marine militaire ; elle aura l'espoir assez bien fondé de s'affu-

er l'une & l'autre. La flotte Russe, désormais à portée de Pétersbourg, deviendra dans l'Escaut la protectrice des vaisseaux Impériaux, & de la marine naissante de l'Empereur : elle yvernera sans danger au milieu des Hollandois,

Il est probable . . . que dis-je ? il est certain, que cette liberté, une fois obtenue, les Anglois, que l'Empereur ne manquera pas d'attirer dans l'Escaut par un traité avantageux, protégeront ce nouvel ordre de choses. Sous leurs auspices les Impériaux, unis aux Russes, formeront une marine puissante ; lentement si vous voulez, mais qui s'accroîtra chaque jour. La Hollande séparée à jamais de la Flandre & de la Zélande, sera nulle ; l'Angleterre pour quelques instans, l'Empereur & la Czarine se trouveront les maîtres absolus de la Mer Germanique, de la Baltique, bientôt de toutes les Mers ; & cela malgré la marine de la Maison de Bourbon, qui ne pourra plus exister, puisqu'elle n'aura les bois de construction, les mâtures & les autres munitions navales qui viennent du Nord, que sous le bon plaisir de ces trois puissances. L'espoir de se venger de la France & de la Hollande, le desir séduisant de se voir à la tête d'une confédération navale, que l'on présente toujours comme

le contrepoids nécessaire de ce pacte de famille devenu formidable par l'union de la France & des Provinces-Unies ; l'inquiétude d'un peuple fier, humilié & peu accoutumé à l'être ; tout entraîneroit l'Angleterre ; mais la nature même de ce projet l'écarte aujourd'hui de toute hostilité.

Dans les circonstances actuelles (on ne sauroit trop le répéter, car la Puissance Britannique est sans doute l'épouvantail dont on voudroit effrayer le protecteur naturel de la Hollande), dans les circonstances actuelles, les Anglois observeront la neutralité, & se contenteront peut-être d'attiser le feu, fauf à recommencer des guerres éternelles, qui plaisent à l'ambition plus qu'elles ne l'effraient. Pourquoi s'exposeroient-ils dans un moment défavorable aux dangers d'une guerre dont le succès est si incertain, & qui nécessiteroit leur banqueroute, tandis que la neutralité deviendra très-avantageuse à leur commerce, sur-tout si la Russie se déclare contre la Hollande ? Fatigués, mécontents, obérés, quel besoin n'ont-ils pas de la paix ? Leur Souverain ne peut que la desirer comme Roi, comme Electeur d'Hanovre, comme père d'une nombreuse famille, comme ami de son peuple. A la moindre hostilité ses Etats d'Allemagne seroient envahis ; il peut marier ses filles aux fils du Stadthouder ; & cette considération est quelque chose pour un si bon

ère. D'ailleurs ses Ministres actuels n'ont pas assez d'expérience, ni de fermeté, ni de confiance : ils sont entraînés par les circonstances, & bientôt ils le seront par les rumeurs populaires, que les taxes toujours croissantes augmenteront chaque jour.

La plupart des Anglois détestent les Hollandois, contre lesquels fut principalement dirigé leur acte de navigation qu'on a tant vanté, & qui devoit peut-être les faire regarder comme les ennemis du genre humain : ils détestent les Hollandois, parce qu'ils ne sont point Anglois, parce qu'ils sont marchands comme eux, parce qu'ils ont voulu rester neutres pendant la dernière guerre. La plus nombreuse partie de la nation desire peut-être que l'Empereur réussisse ; il semble que l'infortune, ou l'anéantissement de la Hollande dédommageroit la Grande Bretagne de ce qu'elle a perdu. Les guerres atroces que produiroit une pareille révolution ne font rien à des yeux fascinés par l'espoir de la vengeance. Les Anglois ne voient pas que l'ouverture de l'Escaut leur deviendra très-nuisible dans la suite : leur haine actuelle pour la Hollande & les François qui la protègent trompe leur prévoyance. Mais leur animosité contre ces derniers a perdu cette audace qui la caractérisoit avant la guerre ; & notre marine, que le port

de Cherbourg va rendre si formidable dans la Manche ; notre marine n'est plus méprisable à leurs yeux. Si M. de Grasse leur a montré que l'intrigue pouvoit encore dicter en France des choix imbécilles, nos d'Orvilliers, nos Suffren⁽¹⁾, nos Vaudreuil, leur ont appris que nous avons des marins, & que la race des Duquesne,⁽²⁾

(1) M. de Suffren ignore peut-être une circonstance bien glorieuse pour lui. Après l'action dans le Port Praya au Cap Verd, le Commodore Anglois, certain d'avoir totalement désarmé l'Escadre Française, écrivit en Angleterre, qu'elle seroit nécessairement obligée de relâcher au Brésil, ce qui donna les espérances les mieux fondées que le Cap ne seroit pas secouru à tems. M. de Suffren alla directement au Cap ; & cette manœuvre, d'une audace dont il est peu d'exemples, sauva ce poste important. S'il y eût trouvé ce qui étoit nécessaire pour se réparer, l'Escadre Angloise eût payé un peu cher les prises qu'elle fit sans coup férir dans la Baye de Saldagne. Personne ne paroît avoir mieux su que l'actif & intrépide Suffren ce que disoit la Bourdonnais, QU'IL N'Y A D'AISE' A LA GUERRE QUE CE QUI EST IMPOSSIBLE.

(2) Abraham Duquesne, que le Président Hénaut, en parlant du premier combat de Messine, en 1675, appelle le *Sieur Duquesne*, est sans contredit le plus grand homme de mer que la France ait produit. Il commandoit sous Vivonne dans les quatre fameux combats de la Méditerranée. C'est dans celui du 22 Avril 1676, que Ruyter, le Turenne de la mer, fut tué ; & l'un des plus beaux mots

des Jean Bart, des Dugué-Trouin, des la Bour-
onnais (je mets les plébeïens à la tête) des
Courville, des d'Estrées, des Relingue(1) ; que
cette race de grands hommes de mer, qui paru-
ent au signe du monarque, peut renaître à sa
voix. Les Anglois le savent mieux qu'ils n'en
peuvent convenir. Ils connoissent si bien leur
situation qu'à peine osent-ils l'envisager. Leurs
querelles intestines, dégénèrent en ergotages ; elles
nervent cette nation vigoureuse, qui sera l'éter-

de Louis XIV, qui s'exprima toujours avec noblesse, est
sans doute celui-ci : *la victoire de ma flotte achetée
par la mort d'un si grand homme coûte trop à l'Europe.*
Mais une tache au règne de ce Monarque, c'est que Du-
quesne, qu'il fit Marquis, ne fut pas Maréchal de France,
tandis que Vivonne, mauvais général, amiral sans talens,
bel esprit, courtisan aimable, & par-dessus tout, frère de
l'orgueilleuse Montespan, reçut tous les honneurs dus à
Duquesne, & fut le premier Maréchal de France de la
marine.

(1) Relingue, moins connu que les précédens & qui
mérite autant de l'être, fut un des meilleurs hommes
de mer du siècle de Louis XIV. Blessé mortellement à
la bataille de Malaga, en 1704, il voulut assister au Con-
seil de guerre, qui se tint après le combat ; il opina pour
une seconde action que le mauvais état de la flotte en-
nemie plus maltraitée que la nôtre, eût rendu heureuse si
l'on eût suivi son avis.

nel honneur de l'espèce humaine le jour où la sagesse aura réprimé son ambition & dompté son orgueil. Le seul homme d'Etat qui connoisse les vrais intérêts de l'Angleterre & la politique étrangère, qui ait des vues étendues & libres des préjugés nationaux; cet homme est universellement craint; il est peu aimé; tant la nation qu'il a sauvée par la dernière paix est loin encore de pouvoir le juger ou l'apprécier: on peut douter qu'il réussît lors même qu'il rentreroit en place, & s'il y rentroit, s'il acquéroit de l'influence, il n'adopteroit pas de systèmes violens. Quoi qu'il en soit, il faut encore bien des calamités pour guérir la Grande Bretagne de cette intolérance mercantile, dont l'effet naturel & nécessaire est de multiplier chaque jour ses ennemis. Les Anglois veulent & croient tout faire; & ne voulant rien laisser faire à personne, ils font tout plus chèrement que les autres. C'est ainsi qu'après s'être ruinés, ils se sont aliénés toutes les nations. Non-seulement il est impossible aux Anglois de faire la guerre; mais ils ne peuvent plus la commander aux autres. Quand on a toujours soudoyé ses alliés; si l'on n'a plus d'argent, il ne faut pas s'étonner de n'avoir plus d'alliés.

Les

Les Européens, comme puissance militaire, ou
 plutôt comme assassins enrégimentés(1), seront
 peu chassés de l'Inde, & j'en bénis le ciel.
 Les Indiens savent enfin que leurs Tyrans ne
 sont point invincibles, & qu'ils peuvent con-
 trainte à leur tour les fourches Caudines(2). Mais
 en attendant cet heureux événement si mérité,
 nécessaire à la paix de l'Indostan, & même
 celle de l'Europe ; en attendant cet événement
 que la cupidité reculera le plus long-tems qu'il
 sera possible, tandis que la sagesse seroit de s'y
 préparer ; notre marine militaire, jointe à celle
 des Hollandois, est, au moyen de la Baye de
 Trinquemale dans l'Isle de Ceylan, assurée d'une
 supériorité décisive dans le Golfe de Bengale.

La flotte Angloise est obligée dans la Mou-
 son contraire d'hiverner à Bombay sur la côte
 opposée. Cette traversée difficile & périlleuse
 est d'au moins six semaines(1). Nous allons au-

(1) Voyez le beau discours de M. Burke, prononcé dans la
 Chambre des Communes le 1er Décembre 1783.

(2) Une corvette arrivée en dernier lieu des Indes a
 confirmé la nouvelle de la tragique destinée du Général
 Matthews, ainsi que de ses officiers & de ses soldats, qui ont
 si bien mérité leur sort, qu'un ami de l'humanité peut à-
 peine les plaindre. Voici quelques particularités de cet
 événement.

tréfois à l'Isle de France ; au lieu qu'en restant à Trinquemale, nous hyvernons dans le golfe

Le Général Anglois, dans le cours de ses prospérités, s'étant rendu maître de la forteresse d'Onor sur la côte de Malabar, en avoit fait passer tous les habitans au fil de l'épée & brûler toutes les archives. Les soldats, animés par l'exemple & par les ordres de leur commandant, s'étoient livrés aux excès les plus odieux : femmes, enfans, vieillards, rien n'avoit été respecté. Deux paisibles Bramines, dont l'un d'un âge très-avancé étoit regardé comme sacré par les Indiens, avoient été cruellement massacrés. Tippoo-Saib, instruit de ces horreurs, dit à quelques officiers François, que si jamais le sort des armes faisoit tomber le Général Anglois entre ses mains, il tireroit de ses barbaries une vengeance éclatante, qui serviroit de leçon à ceux qui viendroient après lui & qui auroient la fantaisie de l'imiter. En effet le Général Anglois assiégé dans Bednour par l'armée de Tippoo fut bientôt obligé de se rendre à discrétion. Ce dernier ordonna sur le champ que Matthews fût mis à mort avec 17 de ses officiers supérieurs. L'opinion la plus vraisemblable est qu'ils ont été empoisonnés ; car le bruit qui s'étoit répandu qu'on leur avoit fait avaler du plomb fondu n'est qu'une fiction inventée par les ennemis de Tippoo, qui peignent ce Prince comme un homme d'un caractère atroce. Ce qui est certain c'est que les avis apportés par la corvette ne confirment point ce bruit. Le reste de cette malheureuse armée fut mis aux fers ; les officiers & les soldats enchaînés deux à deux reçurent ordre de marcher dans l'intérieur du pays à plus de cent cinquante milles de la place où ils avoient été faits prisonniers ; la chaleur brûlante du soleil, le manque de provisions & d'eau, les mauvais traitemens & les insultes

même; & dès que la mer est libre, tous les établissemens dans ce golfe sont à la merci de notre flotte, dont la rivale ne peut arriver qu'après avoir parcouru toute la côte occidentale de la presqu'île, & tourné l'Isle de Ceylan. Pour obvier à ce terrible inconvénient, les Anglois tentent de se former un port de cette espèce sur l'un des bras du Gange(1); mais quand

qu'ils recevoient de leurs conducteurs, ajoutèrent encore à l'horreur de leur situation; plusieurs expirèrent en chemin d'épuisement & de fatigue. Mais l'idée de Tippoo-Saib n'en est pas moins celle d'un homme très-habile; & les Indiens n'ont pas besoin d'un grand nombre de spectacles de cette espèce pour apprendre à secouer le joug de leur tyrans.—Les papiers Anglois s'occupent en ce moment à détailler les cruautés atroces des Indiens à cet égard. Pour moi, je serois curieux, & il me paroîtroit juste avant de prononcer, de lire les papiers publics de Sering-Patnam.

(1) Ce fait très-important est encore absolument ignoré du public, même en Angleterre.—Voici quelques détails.

Le Gange, ou plutôt sa branche la plus occidentale que les Anglois nomment Rivière d'*Hoogly*, la seule qui soit fréquentée par les navires Européens, a deux entrées pour les gros vaisseaux, entre les bancs de Sable qu'elle amoncelle à son embouchure. Trois lieues au-dessous de la rade de *Coulpi*, un canal naturel de 7 ou 8 lieues de longueur se détache de cette rivière & communique à la mer. Ce canal a près d'un mille de largeur à sa naissance, & deux ou trois à son extrémité, il peut recevoir les plus gros vaisseaux. Cette extrémité qui fait son débouquement est aussi facile & moins

ils l'auront, leur flotte sera toujours inférieure à celle des François & des Hollandois réunis. C'est en cas de guerre un avantage d'une souveraine importance, que nous devons à notre alliance avec la Hollande. Le Cap de Bonne Espérance en est un autre. Cette relâche, nécessaire aux vaisseaux qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, l'est sur-tout aux Anglois. Nous avons bien l'Isle de France & l'Isle de Bourbon auxquelles le Cap fournit du bled. Mais combien n'est-il pas plus avantageux, si

dangereuse que les entrées actuelles du Gange en venant de la rade de *Balasor*, & son entrée vers Coulpi ne présente aucun inconvénient. C'est dans une crique voisine de cette entrée que se trouve le *Nouveau Port* projeté par les Anglois qui doivent en faire le *Portsmouth* de l'Inde. Les vaisseaux y seront parfaitement en sûreté dans la mouçon contraire, & l'on pourra les réparer ou les caréner avec la plus grande facilité. Les travaux de ce port avoient été commencés, il y a quelques années, par un particulier qui en est le propriétaire, en vertu d'une charte obtenue du Conseil de Calcutta, & depuis annullée par ce même Conseil ; mais il paroît qu'on va les reprendre avec vigueur. Au reste il y a long-tems que ce canal dérivé de la rivière d'Hoogly est connu des marins ; mais il n'étoit fréquenté que par les caboteurs Indiens qui le nomment *Rivière de Baratola*. Les Anglois, auxquels il appartient, en vertu des concessions obtenues par le Lord Clive, lui donnent le nom de *Channel-Creek*—Voyez *Reports of the House of Commons*.

Les Anglois veulent absolument la guerre, de
 pouvoir les priver de la relâche du Cap ?
 Leurs vaisseaux seroient alors obligés d'aller en
 roiture dans l'Inde ; & ceux qui prendroient
 le canal de Moçambique, ne pourroient toucher
 qu'à Madagascar & à Anjouan, ce qui deviendrait
 même très-dangereux, parce qu'on peut y être
 intercepté. Croyez-vous, Monsieur, qu'après une
 traversée par la grande mer, ils arriveront bien
 complets d'équipages & bien en état de com-
 battre les François & les Hollandois ? les Fran-
 çois, qui, dans toute autre guerre que celle de
 1756, d'après laquelle on ne peut pas plus
 conclure que de la maladie à la santé, ont pres-
 que toujours eu sur les Anglois l'avantage de
 vaisseau à vaisseau ? les Hollandois, qu'un vieux
 proverbe François mettoit à la tête des marins
 militaires ? . . . SI CE SONT DES ANGLOIS, disoient
 les marins François du beau siècle, NOUS LES
 BATTRONS ; SI CE SONT DES HOLLANDOIS,
 NOUS NOUS BATTRONS. Et voyez en effet ce
 qu'ont osé ceux de leurs officiers, qui cependant
 n'avoient jamais fait la guerre, lorsqu'on leur a
 permis de combattre(1). Ajoutez qu'autant notre

(1) Les Anglois, qui se font un principe de mépriser
 leurs ennemis, & qui s'en sont assez mal trouvés, notam-

marine militaire paroît connoître peu l'art de croiser & d'intercepter les flottes marchandes(1), cet art qui dans la dernière guerre eût peut-être forcé les Anglois dès la première campagne à la paix; autant les Hollandois doivent y être habiles, puisque nul peuple marchand ne navigue autant qu'eux. Sous ce rapport, leur réunion avec nous doit en imposer infiniment aux Anglois, tant qu'ils voudront se regarder comme nos ENNEMIS NATURELS, élever leur enfans dans ces horribles

ment dans la dernière guerre d'Amérique, méprisoient surtout les Hollandois lorsqu'ils les attaquèrent. Toute l'Angleterre annonçoit que ces marchands, enervés par une longue paix, étoient devenus insensibles à toute espèce de gloire & tout-à-fait incapables de résister à des Anglois. La flotte de l'intrépide ZOUTMAN trompa cruellement la nation. Elle ne s'attendoit point à une victoire qui ressemblât à celles de Pyrrhus. Il ne se trouva qu'un petit nombre d'Anglois au-dessus de ces misérables préjugés nationaux, qui osèrent admirer l'Amiral PARKER, pour avoir rendu justice à ses courageux ennemis.

(1) Notre Marine Noble & Royale dédaigne infiniment la marine marchande pour la conservation de laquelle elle est seulement utile. C'est une de ses différences essentielles avec la Marine Royale Angloise, qui a de plus l'avantage d'être accessible à tous les Citoyens. Ce n'est pas assez d'avoir des SUFFREN; il faut des officiers qui sachent mener les matelots. La force de la marine Angloise est dans le corps

principes(1), & rivaliser avec une nation qui peut tout comme amie pour leur prospérité ; mais qui, comme ennemie, doit infailliblement les écraser un jour ; car la lutte est trop disproportionnée.

S'il est quelque combinaison politique redoutable à l'Angleterre, c'est donc notre alliance avec la Hollande. Eh ! pourquoi la Grande Bretagne ne s'y joindroit-elle pas ? qui l'empêche d'en partager tous les avantages, & de concert avec l'Espagne, jointe à ces deux Puissances, de forcer l'Europe à la paix ?
Quoi qu'il en soit, loin de se mêler de l'Escaut & de s'unir aux Souverains qui veulent l'envahir ; les Anglois se nourriront de l'espoir que la France se ruinera dans une guerre du Continent, & qu'ils pourront l'accabler ensuite à

des Lieutenans de vaisseaux, dont plusieurs naviguent pour les marchands en tems de paix, & dont la plupart sont tirés du corps de peuple. Ils devenoient autrefois plus souvent Capitaines. Les Anglois instruits se plaignent que depuis quelque tems le commandement de vaisseaux de guerre est donné si souvent par la faveur à l'inexpérience, que leur marine en éprouvera bientôt les plus grands inconvéniens. — Quoi qu'il en soit, la marine royale en Angleterre est faite pour protéger les flottes marchandes, & les protège en effet.

(1) Voyez Appendix, Note III.

peu de frais. Mais si au premier mouvement décisif de l'Empereur, les troupes Françaises s'emparent des Pays-Bas Catholiques (de ces Pays-Bas dont la régie en 1747 & 1748 rendit à la France jusqu'à quarante trois millions par an⁽¹⁾), indépendamment de la milice que le Maréchal de Saxe leur faisoit fournir; si des troupes Françaises s'emparent des Pays-Bas pour en fermer l'entrée à l'immortel Joseph, & qu'une autre armée retranchée derrière le Rhin attende patiemment les bandes Autrichiennes; ce Prince aura probablement à se repentir de sa précipitation; au lieu que si la France se borne à tenir sur pied des armées d'observation, elle anticipera sur les frais de la guerre sans la faire, pour s'y voir forcée après une ou deux campagnes avec plus de désavantage.

Le Cabinet de Versailles a donc les plus grands motifs de soutenir la Hollande de toutes ses forces. L'alliance entre ces deux Puissances devient protection du côté de la France.

(1) Voyez un mémoire très-curieux, intitulé : *Doutes & questions sur le traité de Versailles entre le Roi de France & l'Impératrice Reine de Hongrie.* Londres 1778.

d'ailleurs en saine politique, comme en morale, le fort doit protéger son voisin foible; il fait un acte de justice s'il n'est pas son allié; il remplit un devoir lorsqu'il est son ami

Mais il est tems de jeter un coup-d'œil sur les objections & les assertions accumulées avec tant d'acharnement contre les Hollandois, surtout par l'Auteur des *Annales Politiques, Civiles, &c.*





L E T T R E III.

Projicit ampullas & sesquipedalia verba.

Examen des Nos 88 & 89 des Annales Politiques, &c. & de quelques autres Ecrits sur la navigation de l'Escaut.

IL faut assurément du courage pour descendre d'une discussion utile, & qui n'est pas sans intérêt vu les circonstances, à l'examen d'un écrit dont chaque page prouve à tout homme qui a voyagé, consulté des étrangers, ouvert quelques livres, ou seulement jetté les yeux sur des cartes géographiques, que l'Auteur des Annales ne possède pas même la plus légère des connoissances préliminaires, sans lesquelles on ne peut traiter la question de la liberté de l'Escaut. Ayons ce courage, puisqu'il le faut, car la cause des Hollandois en vaut la peine ; & nous tâcherons d'enrichir, du moins par les détails, un examen en lui-même assez fastidieux.

Il me seroit difficile de suivre, pas à pas, le plan de M. Linguet, puisque ma foible intelligence n'a pu le deviner. Cet infatigable écrivain, accoutumé depuis long-tems à dédaigner la liaison des idées, paroît s'occuper davantage de

elle des chapitres. Avec des divisions & des subdivisions & des paragraphes, il forme, il bâtit, il étoit un système; & si l'ouvrage n'a nulle part ailleurs aucune méthode, ce défaut, bien médiocre, sans doute, pour un homme de génie, est abondamment racheté par l'étonnante magnificence des expressions, & la richesse incomparable des figures. Voyons cependant de quels traits, de quelles raisons, M. Linguet appuie les terribles décisions que, dans sa colère, il prononce contre les Hollandois.

Je crois avoir prouvé, Monsieur, dans ma première lettre, que ni le droit naturel, si étranger à l'Etat actuel des choses humaines, & dont l'Auteur de *la Théorie des loix civiles* ne devoit pas oser prononcer le nom; ni le droit positif⁽¹⁾, qui ne fut jamais plus évident, plus incontestable, que dans la cause des Hollandois; ni la nécessité politique, qui dicte trop clairement leur résistance, ne pouvoient être attestés en faveur de l'Empereur.

Je crois avoir montré dans ma seconde lettre que la demande de la liberté de l'Escaut, annonce

(1) Il seroit difficile de discuter à cet égard le droit des Hollandois d'une manière plus nerveuse & plus sensée qu'on ne l'a fait dans les supplémens de la Gazette de Leyde, Numéros CI, CII; &c. (*Réflexions sur les observations de la Gazette de Vienne.*)

un plan réfléchi, une trame ourdie de longue main, qui menace le repos, la constitution, la liberté même de l'Europe.

A ces raisons que M. Linguet n'a pas prévues ; à des faits dont il ne s'est pas même douté, qu'oppose son manifeste pompeux ?

Enfin le signal funeste a fait retentir les rivages de l'Escaut, les Ministres de l'Empereur avoient déclaré, que le premier coup de canon seroit regardé par Sa Majesté, comme une déclaration de guerre ; les Hollandois ONT TIRÉ NON-SEULEMENT UN COUP, MAIS UNE BORDÉE. IL N'Y A EU DE BLESSÉES DANS CES PREMIÈRES HOSTILITÉS QU'UNE VOILE ET UNE MARMITE.. Quoique la rivière n'ait pas été ensanglantée, CETTE VIOLENCE MITIGÉE n'en doit pas moins paroître à la Puissance qu'elle brave un outrage, & aux peuples qu'elle asservit une injustice. Si jamais Souverain a été excusable. d'en appeller à son épée contre des prétentions injustes, il me semble que c'est le libérateur de l'Escaut ;†. . . .*

Les Pays-Bas Autrichiens ne sont pas les seules contrées de l'Europe, qui offrent aux voyageurs attentifs des marques de décadence. Une partie de l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie sur-tout

* *Annales polit. civiles & litter. Tom. XI. N°. 88. p. 443.*

† P. 444.

aspirent à chaque pas, UNE ADMIRATION COMPATISSANTE.

Il n'en est pas ainsi des Provinces arrosées par la Lys, par la Dendre, par l'Escaut. Ce n'est plus le spectacle de leur ancienne prospérité qu'elles offrent ; MAIS CE N'EST PAS NON PLUS CELUI D'UNE LÊTHARGIE QUI EN EXPLIQUEROIT L'ÉCLIPSE.†

Louvain, Gand, Bruges, Anvers, ne sont plus ces prodiges de population, qui réalisoient presque les fables des poètes, ces villes à cent portes, DONT CHAQUE PORTE PRODUISOIT UNE ARMÉE. Mais ce ne sont pas non plus des mesures.

On sent par-tout que quelque grand obstacle s'oppose invinciblement sur une terre si bien disposée, parmi une nation si heureusement organisée, au bien que la nature y veut faire aux hommes, au desir ardent que les hommes auroient de répondre aux vues de la nature.‡

AVOCAT AU FAIT. . . car la marmite & la voile blessées ; la violence mitigée, & l'admiration compatissante ; la lèthargie qui expliqueroit une éclipse, & les villes à cent portes qui produisoient chacune une armée, sont peut-être de l'éloquence, & peut-être aussi du galimathias double ; mais

* P. 445.

† P. 446.

‡ P. 448.

ne prouvent rien du tout. Cherchons donc des faits, qui seuls peuvent étayer des raisonnemens politiques.

*Et c'est sur-tout quand on arrive au port d'Anvers, au Canal de l'Escaut qui en baigne les murs, que la supposition de cet OBSTACLE DESTRUCTEUR devient nécessaire. Jusques-là, c'est la fécondité dans toute sa magnificence ; c'est la richesse dans toute sa pompe : le travail, l'industrie, se disputent pour tout peupler, pour tout vivifier. Francbissez une simple muraille, CE N'EST PLUS QUE LE SILENCE DE LA MORT : LES RIVES DU PLUS BEAU FLEUVE DE L'EUROPE SONT FRAPÉES DE LA MEME ARIDITÉ QUE LES DÉSERTS DE L'ARABIE.**

L'Escaut, ce fleuve superbe & majestueux, le plus beau de l'Europe, comme l'appelle M. Linguet, qui ne connoît apparemment ni le Tage, ni le Guadalquivir, ni l'Ebre, ni la Garonne, ni la Loire, ni la Meuse en Hollande même ; & qui ne s'est pas rappelé la Tamise ; l'Escaut est un fleuve bourbeux, qui coule entre des gazonnages & des pilotis bordés de vase ou d'herbages fangeux. Le cours entier de ses deux branches, dans l'étendue des possessions Hollan-

l'Escaut, a été formé par des mains Hollandoises : de sorte qu'indépendamment de tout traité, l'Escaut devroit au nom du droit naturel, si fréquemment invoqué dans ces débats, appartenir à ceux qui l'ont fait pour eux seuls, comme ils firent jadis la Hollande & la Frise⁽¹⁾. Ses deux rives, qui, bien loin d'être frappées d'aridité, sont exposées sans cesse à l'excès des eaux, ses deux rives sont le produit de plusieurs siècles de travaux non interrompus & renouvelés tous les jours. Sans les digues Hollandoises, le plus admirable monument de l'industrie & de la patience humaine, l'Escaut dont la pente est peu sensible, n'auroit plus de cours au-dessous d'Anvers. Ses eaux stagnantes répandues au hazard, ne formeroient que des lacs peu profonds, ou des marais immenses, inaccessibles aux vaisseaux & peut-être à toute espèce de navigation. Ses embouchures seroient encore plus inutiles au commerce que celles du Pô, dont le courant moins tortueux & plus précipité, sillonne au moins ses diverses entrées dans la mer.

(1) C'est une expression de Montesquieu : *la Hollande & la Frise n'étoient point encore faites.*—C'étoit pour la plupart des terres submergées que l'art a rendues propres à la demeure des hommes.

Et non-seulement les Hollandois ont formé le cours des deux Escauts; non-seulement ils l'entretiennent depuis le fort Sainte Anne jusqu'à la mer; sans leurs soins vigilans, les canaux, comme les entrées de ce Fleuve, seroient impraticables à tous les bâtimens d'une certaine grandeur; mais des balises nombreuses, des tonnes flottantes sur l'acore de tous les bancs, des feux allumés sur les pointes les plus dangereuses ou les plus remarquables (& tout cela aux frais des Hollandois) indiquent jour & nuit aux vaisseaux la route qu'ils doivent suivre. L'Empereur demande une navigation libre & indéfinie; il veut que l'Escaut lui soit ouvert; & il n'offre pas même de contribuer pour sa part à la dépense des bouées, des tonnes, des balises, des fanaux, & sur-tout à l'entretien des digues. Certes Louis XIV, dans toute l'ivresse de sa Puissance & de sa gloire, ne dicta pas des loix avec plus d'Empire.

ENVAIN DEUX FOIS PAR JOUR, IL (l'Escaut) SE SOULÈVE, IL SE HAUSSE, POUR AINSI DIRE, AFIN DE RENDRE SA PRÉSENCE PLUS PALPABLE ET SA DOCILITÉ PLUS TENTANTE. ENVAIN IL SOLLICITE DU PIÉD DE CES REMPARTS, QU'IL CHÉRIT ÉT QU'IL VOUDROIT ENRICHIR, CES CONVOIS, CES EXPÉDITIONS QUI FAI-
SOIENT

UTREFOIS SA GLOIRE ET LEUR OPULENCE.
 UNE LUGUBRE TACITURNITÉ EST TOUTE LA
 RÉPONSE QU'ON PEUT LUI FAIRE; AU LIEU DE
 DES FLOTTES BRILLANTES QUI LUI VALOIENT LA
 RECONNOISSANCE DE L'EUROPE ENTIÈRE, IL
 SE PORTE PLUS A LA MER QUE L'OPPROBRE
 DE SON IMPUISSANCE ET L'HUMILIATION DE
 SON INUTILITÉ.*

Je connois beaucoup d'honnêtes gens qui
 admirent cette figure; & je l'ai déjà vu citée
 dans quelques-unes des feuilles qui instruisent
 périodiquement l'univers. De toute mon ame,
 je pardonne aux admirateurs; car depuis le
 Mascarille des Précieuses ridicules, je n'ai rien
 de plus admirable en effet, que *la docilité*
éminente & la présence palpable, & l'opprobre de
l'impuissance ou l'humiliation de l'inutilité: l'Escaut
& la lugubre taciturnité seule réponse qu'on peut
lui faire. Puissé M. Linguet pour l'hon-
 neur de notre langue conserver long-tems le pri-
 vilège exclusif d'une telle admiration!

QUI BAVIUM NON ODIT, AMET TUA CAR-
 MINA MÆVI.

Mais disoit Sancho : *comparaison n'est pas raison*. LES FLOTTES BRILLANTES vont à Flessingue & à Middelbourg : où sont *l'opprobre & l'humiliation* pour les eaux bourbeuses du superbe Escaut ?

Sur ce trône (fait-on dire aux Brabançons) dont jusqu'ici L'OMBRAGE ne nous avoit été que funeste, la Providence a élevé un Prince, équitable & ferme, autant qu'éclairé : PORTANT SA VUE, AINSI QUE SA PUISSANCE, des bords de la Mer Adriatique à ceux de l'Océan Germanique, il a rougi de voir une de ses plus belles possessions enveloppée d'un filet destructeur dont on l'obligeoit d'être lui-même le conservateur & le garant.*

M. Linguet oublie la Mer Noire, où l'Empereur portant aussi sa vue, ainsi que sa justice, s'est fait ouvrir les sept bouches du Danube, fleuve bien autrement majestueux & superbe que l'Escaut. Il est vrai que cette navigation n'est d'aucune utilité pour *l'ombrage du Trône* de Sa Majesté Impériale, qui paroît avoir plus de mouvement que de mesure dans la tête : il est même probable que malgré la prophétie de M. Linguet, qui ne demande que huit jours pour

* Pages 451 & 452.

renverser l'Empire Ottoman,(1) les Turcs
 avant dix ans fermeront pour toujours cette
 navigation à la Puissance Autrichienne.

*Mais en est-il de même DE LA SENTENCE DE
 MORT PRONONCÉE CONTRE L'ESCAUT ? A-t-elle
 dans aucun tems être envisagée comme le prix
 des prétendues obligations des Souverains de cette
 Rivière ?*

*Quoi ! pour ne pas paroître ingrats envers les
 Provinces-Unies, il faut que le Comte de Flandres,
 le Duc de Brabant soit jusqu'à la fin du monde
 LE GEOLIER DE SES PEUPLES, LE DÉVASTATEUR
 DE SES ÉTATS ! EXÉCUTEUR COMPLAISANT
 D'UNE DÉTENTION POLITIQUE, ruineuse pour
 lui-même, PORTEUR SERVILE D'UNE LETTRE-DE-
 CACHET EXPÉDIÉE PAR LA HOLLANDE, au nom
 de la force, au mépris des droits de la nature,
 comme de la société, il faut qu'il tienne ses propres
 domaines dans l'esclavage, ET QU'IL METTE LE
 PLUS BEAU FLEUVE DE L'EUROPE A LA BAS-
 TILLE ?**

(1) Huit jours & une victoire peuvent introduire au Serail,
 un régime tout nouveau, & montrer une femme triomphante
 dans les mêmes lieux où jamais son sexe n'a connu que l'escla-
 vage. N^o. 89. p. 10.

* Pages 461 & 462.

Je comprends pourquoi tant de lecteurs trouvent ce style très-beau. Mais voici ce que j'ai peine à comprendre ; moi qui, ne sachant pas faire de beau style, suis obligé d'entendre ce que je lis & ce que j'écris.

Page 436, *l'Escaut tombe en léthargie* : page 450, *il est impuissant* : page 461, *la sentence de mort est prononcée contre l'Escaut* : page 462, *cette sentence est commuée en une lettre-de-cachet qui met le plus beau fleuve de l'Europe à la Bastille* : page 488, *il a été mutilé* (1) : page 500, *on veut ramener à la vie, son cadavre & son squelette engourdi* (d'où il suit que l'Escaut est mort à la Bastille, chose qui je crois n'étoit encore arrivée à aucune fleuve)(2). Heureusement à la page sept du tome suivant, *ce fleuve pacifique & bienfaisant ressuscite*, pour être métamorphosé en un volcan qui lancera des flammes sur toute l'Europe.

“ (1) Comme ces animaux dont des propriétaires avarés
 “ ne permettent le transport de leurs *haras*, qu'après
 “ avoir tari en eux *les sources de la fécondité*.”

“ (2) Quelque bornée que doive être la révification de
 “ ce *squelette* si long-tems *engourdi* dans la *captivité*,
 “ quelques lents que puissent être ses progrès, il sera
 “ toujours plus honorable pour le maître de commander à
 “ un corps animé, qu'à un *cadavre*.”—P. 500.

Voilà de magnifiques métaphores sans doute ; mais enfin qu'est-ce que l'Escaut *condamné à mort* ; puis *frappé de lettre-de-cachet*, puis à la Bastille, puis *impuissant*, puis *mutilé*, puis *mort*, puis *cadavre*, puis *squelette engourdi*, puis *ressuscité*, puis *volcan* ; sans compter mille autres métamorphoses ? Cet Escaut de M. Linguet ne ressemble pas mal au Protée des Georgiques :

*Omnia transformat sese in miracula rerum,
Ignemque, horribilemque feram, fluviumque liquentem.*

Mais au nom du bon sens que prouvent ces figures entassées ? ou plutôt que prouveroit ce fatras incohérent, quand il seroit moins ridicule ? Comment attribuer à l'interdiction de l'Escaut la diminution du commerce des Pays-Bas Catholiques depuis le XV. & XVI. siècles ? Quoi ! ce n'est pas le despotisme religieux & fiscal de la Branche Espagnole de la Maison d'Autriche ; ce ne sont pas ses convertisseurs & ses bourreaux, ses satellites & ses douaniers, les guerres civiles & de religion qui ont fait fuir de ces contrées le commerce & l'industrie ! & c'est parce que les Hollandois dominant sur la partie de l'Escaut qui leur appartient, que Londres a recueilli un si grand nombre des manufacturiers, des ouvriers, des habitans de

Gand, de Bruges, de Louvain, de Malines, de Tirlemont !⁽¹⁾ Ce n'est donc pas parce que les Anglois, les Hollandois, les François ont profité des malheurs des Pays-Bas Catholiques pour établir des étapes de commerce, des manufactures & des fabriques qu'avoit dispersé, détruit, anéanti un Gouvernement féroce & insensé, que les Pays-Bas n'ont pu recouvrer leur ancienne prospérité ! Ce n'est donc pas surtout l'insolence & l'avidité du fisc Autrichien qui effraie le commerce ! Celui que font avec la Hollande, l'Allemagne, tout le nord de l'Europe ; & même le commerce d'un grand nombre de Provinces Françaises, lorsque le Canal de Picardie sera fini, auroit-il d'autres débouchés que les Pays-Bas Autrichiens ? iroit-il chercher une route plus longue dans les ports de la Manche, sans la multitude d'entraves & de monopoles dont une régie fiscale & tyrannique l'accable ? (Ajoutez les extorsions de la France ; car la guerre des prohibitions est toujours⁽²⁾ réciproque). Et le commerce de la

(1) Ces trois dernières villes entr'autres, dont la décadence est antérieure à celle de Bruges & d'Anvers, regorgeoient au quatorzième siècle de Tisserans & de Drapiers.

(2) On exige cent écus de tout Bateau Autrichien qui passe par Condé, pour se rendre à Tournay & dans le reste de la Flandre.

librairie pour lequel les Pays-Bas sont si heureusement situés ; est-ce la liberté de l'Escaut, ou celle de la pensée, qui lui importe ? Est-ce la guerre dont l'Empereur menace la Hollande, ou son terrible Edit sur les libelles qui feront mourir ce commerce ? Les villes de Luxembourg & de Namur, alimentées de la chétive dépense des garnisons ; Louvain peuplée seulement d'Etudiants & de Professeurs ; (1) Malines dont tous les habitans sont Huissiers, Procureurs ou Juges ; Mons, Tournay, Ypres, Gand, Bruges autrefois si puissantes & si riches, aujourd'hui pauvres & désertes ; toutes ces villes attendent-elles, comme Anvers, leur prospérité de la liberté de l'Escaut ? L'opulence de Bruges, de Gand, de Courtray, de Menin, d'Ypres, de Furnes, d'Alost, de Tournay ; de toute la Flandre, Province bien supérieure au Brabant, ne dépendroient-elles pas plutôt de l'aggrandissement & de la sûreté du Port d'Ostende, que de la navigation de l'Escaut permise aux Anversoises ? Vous parlez de la prospérité de la Hollande,

(1) Il est assez remarquable dans la circonstance que la chaire de Professeur de Droit Public dans l'Université de Louvain est vacante depuis trois ans. *Mémoires historiques & politiques des Pays-Bas Autrichiens*, Tom. ii. p. 204.

vous l'enviez, vous la calomniez—Eh ! n'est-ce pas dans son courage, dans son économie, dans son industrie, dans la hardiesse de ses navigations lointaines, dans ses admirables pêcheries, dans ses colonies opulentes, dans son extrême attention à conserver la paix ;(1) n'est-ce pas dans sa liberté sur-tout, plutôt qu'à l'embou-

(1) Jean de Wit (*Mem. part. ii. Chap. 2.*) dit : *on n'a qu'à lire les registres de l'Amirauté d'Amsterdam & des autres villes qui pourront prouver que depuis notre paix avec l'Espagne, notre navigation & commerce sont augmentés de moitié : il est bien étrange qu'on ait rapporté ce passage en preuve que la prospérité de la Hollande étoit due à l'interdiction de l'Escaut. Qu'on lise les Chapitres 4, 5, 6 & 7 de ces Mémoires ; on y verra quel prodigieux commerce faisoit la Hollande au commencement du dix-septième siècle : il est plus que douteux qu'elle en fasse autant aujourd'hui. Cete ville, dit le grand homme que nous venons de citer en parlant d'Anvers comme ayant été au quinzième siècle, la plus forte ville en commerce qui eût jamais été dans le monde ; cette ville néanmoins, de même que les autres de Brabant & de Flandre, étoient trop éloignées & peu commodes pour y établir la pêche de la morue & des harengs, & pour en faire le commerce avec autant de profit que dans la Hollande. Chap. 8. Voilà la réponse entre mille autres à ceux qui prétendent que les Hollandois refusent la navigation de l'Escaut à l'Empereur, parce que c'en est fait de la prospérité d'Amsterdam si les Anversois peuvent traverser la Zélande.—*
*Controverses sur la liberté de l'Escaut & les effets qui en résulteroient entre M. R * * & M. de * * Londres 1781, p. 24.*

hure de l'Escaut, que la Hollande a trouvé les sources de sa prospérité ? La navigation de cette rivière étoit-elle interdite lorsque les Hollandois ont opéré une révolution qui ne peut se comparer, & sans doute avec avantage, qu'à celle de l'Amérique Angloise ? lorsqu'ils ont forcé l'Espagne à signer l'éternelle condamnation de la tyrannie, en reconnoissant l'indépendance de ses anciens sujets révoltés & vainqueurs dans toutes les parties du globe ? Peuples Flamands ! vous enviez les Hollandois ! Que ne voulûtes-vous être libres ! que ne voulez-vous l'être encore ! que ne vous affranchissez-vous vous-mêmes avant vos rivières ! & si vous ne le voulez pas, osez-vous bien être jaloux d'un peuple libre ?

S'AFFRANCHIR ; telle est la reconnoissance que doivent les Pays-Bas Autrichiens à l'autorité d'un seul, pour tant d'extorsions & d'outrages, dont, plus qu'aucun autre peuple, les Flamands doivent avoir conservé le souvenir, qu'aggravent encore les ravages de toutes ces guerres, dont leur pays a été le théâtre, & auxquelles ils n'avoient d'autre intérêt, que le malheur d'appartenir à des maîtres éloignés.

Quant à la reconnoissance que M. l'inguet exige des Hollandois *pour la double inter-*

vention de la Maison d'Autriche en 1672, lors de la fameuse invasion de Louis XIV, sans laquelle, dit-il, la République disparoissoit de la face de la terre; je réponds nettement : le fait est faux. Le seul Electeur de Brandebourg agit en faveur des Hollandois dans l'horrible lutte des deux premières Puissances de l'Europe contre une petite République, dont elles avoient juré la destruction; la maison d'Autriche s'inquiéta peu du salut de la Hollande. Puisqu'il faut l'apprendre à M. Linguet, nous lui citerons (entre beaucoup d'autres) l'autorité du Roi de Prusse. Ce Prince dit en parlant de la guerre de 1672, " La prospérité de Louis XIV encourageoit son ambition & la terreur de ses armes contenoit les deux Maisons d'Autriche dans l'inaction L'Empereur QUI AVOIT TRANQUILLEMENT VU SUBJUGUER LA HOLLANDE, s'éveilla lorsqu'il s'agit des sûretés de l'Empire; il rompit avec la France; & c'est peut-être la seule guerre que la Maison d'Autriche ait entreprise pour la défense de l'Allemagne".* Nous citerons encore l'autorité des *Mémoires Historiques & Politiques des Pays-Bas Autrichiens*. Ces Mémoires composés par ordre de l'Empereur, comme nous l'avons déjà

* *Mémoires pour servir à l'Histoire de Brandebourg*, p. 84, première Partie, édit. 1754.

servé, ont été imprimés à Bruxelles cette année même ; (1) ce qui est d'autant plus remarquable, pour le dire en passant, qu'on a pris la peine d'y prouver les droits de Sa Majesté Impériale sur le duché de Bourgogne, (2) & sur Dunkerque, DONT JOSEPH II, y est-il dit, DOIT SEUL DISPOSER. (3) Ces Mémoires qu'on n'accusera

(1) Ceci a été écrit à la fin de 1784.

(2) *Mémoires Historiques & Politiques des Pays-Bas Autrichiens*, Ch. 4, Tom. 2.

(3) Ibid. Tom. 1, p. 94. Il est bien étrange qu'au prépris d'une vérité aussi connue, le Publiciste de l'Empereur s'écrie, page 159 : " Les Hollandois perdant de vue tout ce qu'ils devoient à la Maison d'Autriche, qui les avoit préservé d'un anéantissement total en 1672. Cet ouvrage utile & bien fait est d'ailleurs partial & quelquefois inexact. Citons-en quelques preuves succinctes. L'Auteur, comme de raison, n'est point ami du Roi de Prusse. " L'aggrandissement subit & monstrueux de la Maison de Brandebourg favorisé, dit-il, par la sinistre politique du Ministère Britannique, avoit déjà dérangé & bouleversé le système politique de l'Europe.—Ce qui veut dire apparemment que l'établissement d'un équilibre en Allemagne est une chose monstrueuse, & que le système politique de l'Europe ne peut reprendre son assiette qu'alors que la Maison de Brandebourg ne contiendra plus celle d'Autriche & lui laissera soumettre l'Empire.—Pag. 206. " Leurs Majestés Impériales père & mère de Joseph, accoutumés à consulter plutôt la dé-

point de partialité contre l'Empereur, disent formellement, " Le Comte de Monterey, Gouverneur des Pays-Bas, SANS ÊTRE AVOUÉ DU

" licatesse de leurs sentiments que les termes des traités" ..

L'Art. 1. du Ch. IV. du Tome II. a pour objet *a'établir les droits de Sa Majesté Impériale sur le duché de Bourgogne*. Cette prétention date de Louis XI, qui, après la mort de Charles le Hardy, " s'empara du duché de Bourgogne sous " le prétexte que cette province ayant été donnée en ap- " panage à Philippe de France surnommé le Hardy, fils " du Roi Jean, elle retournoit de plein droit à la Cou- " ronne, faute d'Heirs mâles ". — Il nous paroît à nous, & je crois qu'il paroîtra à tous les Publicistes de bonne foi, que ce *prétexte* étoit un titre des mieux fondés. Au reste il est du moins assez curieux de rappeler à l'Ecrivain de l'Empereur que la Chambre des Comptes de Blois conserve par rapport à sa juridiction, des prétentions sur tous les domaines qui ont appartenu autrefois aux Comtes de Blois de la Maison d'Orléans, (même sur ceux des Princes qui en ont été privés par force majeure,) tels par exemple, que le Milanez & autres terres en Italie qui devoient appartenir à la Maison d'Orléans dont étoit le Roi Louis XII. C'est à cause de cette prétention que la Chambre des Comptes de Blois envoie tous les vingt-huit ans faire des protestations sur la frontière du côté de l'Italie. — (Voyez *Diction. univ. de la France* par M. Robert de Hefseln, T. i, p. 475.) — Ceci nous paroît un peu plus positif que les prétentions de l'Empereur sur le duché de Bourgogne ; & cependant autant qu'il est en moi, j'échangerai volontiers les unes contre les autres.

" Il est remarquable," dit le Publiciste de l'Empereur, Tome I, p. 93, " qu'il ne fut point parlé de Dun-

CONSEIL D'ESPAGNE fut le premier qui secourût les Provinces-Unies. Il leur envoya un corps d'environ dix mille hommes ; & ce se-

kerque dans le Traité des Pyrénées. Cette ville, après avoir été prise par les François en 1551, fut remise aux Anglois en vertu d'un traité entre Louis XIV & Cromwel, cet usurpateur de la Couronne Britannique. Ils la gardèrent jusqu'en 1662, que Charles II la vendit à la France pour cinq millions tournois. *Les François l'ont possédée depuis, sans qu'elle leur ait jamais été cédée par la Maison d'Autriche à laquelle seule il appartient d'en disposer.*

Nous observerons, malgré cette décision tranchante, que le traité des Pyrénées est de 1659 ; la ville de Dunkerque avoit été conquise par les François sur les Espagnols en 1646 sous la conduite du Grand Condé alors Duc d'Enghien ; elle fut reprise en 1651 par les Espagnols ; reprise en 1658, par le Vicomte de Turenne, & remise aux Anglois : elle étoit entre leurs mains lors du Traité des Pyrénées ; ils nous la vendirent ensuite sans que les Espagnols formassent aucune opposition. Peu après les Hollandois nous en garantirent la possession malgré l'Espagne, qui se contenta d'intriguer, & ne réclama point. N'est-on pas en droit d'en conclure qu'elle renonçoit à Dunkerque ?

Au reste le nouveau Publiciste, qui se met sur les rangs en faveur de l'Empereur, M. Linguet, dit, page 51 de son No. 89 : “ Et la Lorraine, ce véritable patrimoine de la
 “ Maison d'Autriche régénérée, n'est-ce pas nous qui la
 “ possédons ? Croirions-nous être acquittés par l'échange
 “ de la Toscane ? Outre que les valeurs ne sont pas égales,
 “ François nous cédoit le berceau de sa famille, le terrain

“ cours important contribua efficacement à les
 “ sauver d’une destruction totale.” (Observez
 qu’il n’y a pas à cette dernière allegation l’ombre
 de vérité. Les Provinces-Unies ne durent leur
 salut qu’à leur courage, à la saison, aux inonda-
 tions, & à la présomption de Louis XIV.)
 “ Quelque temps après,” (c’est-à-dire quand le
 danger étoit passé) “ l’Empereur Léopold
 “ fit marcher des troupes ”. Ainsi sans par-
 ler de l’absurdité qu’il y auroit à exiger des Hol-
 landois pour un service politique qui date d’un
 siècle, un si dangereux témoignage de reconnoi-
 sance, on peut prononcer, d’après les faits rapportés
 par le Publiciste même de l’Empereur, dont la de-
 vise paroît être le : NEC METAS RERUM, NEC TEM-

“ dépositaire des cendres de ses ancêtres ; nous ne lui li-
 “ vrons qu’un domaine étranger à nous comme à lui
 Sans doute, si l’on ne regarde que la convenance, qui paroît
 à la vérité l’axiome fondamental de la politique de l’Em-
 pereur, la Toscane n’est pas un équivalent : mais sous tout
 autre rapport, la Toscane vaut beaucoup mieux que la Lor-
 raine, même fécondée par les cendres des Ducs de Lorraine.
 D’ailleurs M. Linguet a oublié, ou il n’a jamais su, qu’outre
 la Toscane, l’Empereur auroit à rendre onze millions d’écus
 tant pour les dettes contractées par la Maison de Lorraine
 que pour la pension de quatre millions & demi payée pen-
 dant quatre ans au père de l’Empereur régnant, jusqu’à ce
 qu’il prit possession de la Toscane.

PORA PONO, de Jupiter, que les Provinces-Unies ne doivent aucune reconnoissance à la branche Allemande de la Maison d'Autriche ; tout Lecteur honnête s'est déjà demandé, si Joseph II peut en dire autant relativement à la Hollande.

“ *Eh quoi ! s'il avoit plu à ces Républicains enorgueillis par le succès AU LIEU DE LA STAGNATION DE L'ESCAUT, ET DE LA RUINE DE SES RIVERAINS, d'exiger la stérilité des campagnes de ceux-ci, comme celle de leur rivière ; s'il leur étoit venu dans l'idée D'ORDONNER AUX BRABANÇONS COMME AUX MOLUQUOIS DE LAISSER LEURS TERRES EN FRICHE, ainsi que le vaste canal dont ils habitent les bords, & que le foible Philippe IV. se fut soumis à cette vexation de plus, la marche d'une charrue DANS L'ENCEINTE FRAPPÉE DE CET ANATHÈME seroit donc un attentat aux yeux des Hollandois ! Ils réclameraient contre l'ouverture d'un sillon, avec autant d'éclat & justice que contre l'expédition d'un bateau !**

Les Riverains de l'Escaut Impérial sont sans contredit au nombre des paysans les plus riches & cultivent les terres les plus fécondes de l'Europe, comme M. Linguet lui-même en convient.

* Pages 462 & 463.

Les campagnes de la Flandre, dit un des plus zélés partisans de la liberté de l'Escaut, sont infiniment plus florissantes qu'au quatorzième & quinzième siècles lors de la célébrité de ses fabriques. (1) La stagnation de l'Escaut, la privation du commerce extérieur est donc un malheur que les habitans de ces Provinces n'ont pas ressenti ; & leur enceinte n'est point frappée d'un anathème bien redoutable.

Quant aux déclamations sur le despotisme Hollandois relativement à la navigation de l'Escaut, on a vu dans notre première lettre que l'interdiction de ce fleuve étoit dans son origine l'ouvrage des Maîtres d'Anvers bien plus que celui de la Hollande. Cette condition loin d'être suggérée par le despotisme, fut un acte de modération & de clémence ; car les Hollandois pouvoient au Traité de Munster dicter des loix plus

(1) Voyez *Génotrovenfes sur la liberté de l'Escaut* &c. &c. Le même auteur, qui dit (p. 21) que *par les soins de Colbert la France comptoit en 1661 jusqu'à quarante quatre mille métiers en laine*, ajoute avec raison (p. 24) qu'elle n'est pas aussi peuplée aujourd'hui qu'elle l'étoit avant l'établissement des manufactures. — Encore une fois il est donc au moins très-douteux que la prospérité des Pays-Bas Autrichiens, dépende de la navigation de l'Escaut.

lures, & même retenir les Pays-Bas Autrichiens, ou continuer la guerre : elle n'a fini que sous l'engagement solennel & garanti par l'Europe presque entière, que la navigation de l'Escaut, d'Anvers à la mer, seroit fermée à tous autres qu'aux possesseurs de ses embouchures. Il est peu de droits politiques mieux légitimés (1).

Mais M. Linguet, qui s'attendrit sur le sort des Moluquois & de *leurs terres en friche*, auroit-il supposé par hazard que la muscade & la gérosfle viennent comme les pommes-de-terre ? J'ai de grandes raisons de soupçonner qu'il l'a cru ainsi. En attendant que cela s'éclaircisse, j'observerai que les Moluquois paient un tribut, soit en fruit, soit en feuilles de leurs arbres, & cultivent leurs terres comme ils veulent, ou comme ils peuvent ; ainsi ces terres ne sont point *en friche* par la faute des Hollandois.

J'observerai de plus que, si l'on se donnoit la peine de s'instruire, au lieu d'entasser les lieux communs, on ne répéteroit pas toutes ces déclamations sur l'esclavage, imaginé par les Hol-

(1) Au reste il n'est pas aisé de comprendre ce qui, dans la question de l'Escaut, peut donner droit à M. Linguet de dire (page 493) que *Tydor, Ternate ainsi que Ceylan sont des climats favorables à la propagation des aromates, mais non pas à celle de la raison & des maximes de la vraie politique.* . . .

landois pour s'assurer les petits Souverains de l'Archipel oriental. Non seulement les Hollandois n'en sont point les auteurs ainsi qu'on le suppose par pure ignorance, mais ils ont adouci celui qu'ils y trouvèrent établi. Les Portugais qui découvrirent les Indes y trafiquèrent en Conquérans, comme font aujourd'hui les Anglois depuis leurs *acquisitions territoriales*. Toutes les loix gênantes imposées par les Hollandois aux Princes Indiens, les Portugais sur lesquels les Hollandois ont conquis toutes ces isles, les avoient établies avant eux (1).

J'observerai sur-tout ce que personne ne dit, & ce qui seul est la vérité ; c'est que les Hollandois, affranchis du joug de l'Espagne, ont dû la prospérité de leur pays à la pêche, surtout à celle des harengs, bien plus qu'à ce cabotage universel & au commerce des épices ou du Japon, qu'on leur a tant reprochés. Les Anglois ont vu de tout tems cette pêche d'un œil de jalousie. Le fameux Chevalier Raleigh, dans un mémoire qu'il remit à Jacques I, (2) en 1618, dit à ce Prince que les Hollandois employoient tous les ans sur les côtes d'An-

(1) *Voyage de François Pirard de la Val aux Indes Orientales, Maldives, Moluques, &c.*

(2) Voy. le livre intitulé : *The Wealth of Great Britain in the Ocean*, imprimé en 1749, p. 17 & seq.

gleterre, d'Ecosse & d'Irlande(1) trois mille bâtimens & cinquante mille hommes ; que ces trois mille bâtimens en occupoient près de neuf mille autres avec cent cinquante mille personnes par mer ou par terre, tant pour l'équipement & l'avitaillement des vaisseaux, que pour curer ou transporter le poisson dans les pays étrangers & en rapporter des marchandises. " Voilà, " dit Raleigh, ce qui met les Hollandois en " état de bâtir mille vaisseaux par an, sans que " leur pays produise un seul arbre, ni de quoi " charger cent vaisseaux ; ils possèdent malgré " cela vingt mille navires & tous employés."— Raleigh évalue la vente annuelle des harengs Hollandois dans les divers pays de l'Europe, à deux millions six cent cinquante neuf mille livres sterling(2).

Le Dr. Benjamin Worflej, Secrétaire du Bureau du commerce & des plantations, long-tems après le calcul de Raleigh, évaluoit cette

(1) Les Hollandois & les Anglois pêchent encore aujourd'hui le Turbot sur les mêmes bancs, à peu de distance des côtes d'Angleterre ; les Hollandois sont si constamment heureux que ce sont eux qui fournissent Londres de Turbots. Un bonheur si constant ressemble beaucoup à l'adresse.

(2) Ce Mémoire a été cité par le Pensionnaire de Wit dans ses *Maximes Politiques* en 1669.

même pêche au-delà de trois millions sterling. Il concluoit que son produit surpassoit la totalité de celui des manufactures & denrées d'Angleterre, ainsi que le produit des manufactures de la France entière, ou des retours annuels en argent que les galions apportent en Espagne. De Wit a dit avec raison qu'Anvers étoit mal situé pour la pêche, & que sous cet aspect Amsterdam & les villes du Zuyderzée (sur-tout Enchuyfen) n'avoient point à craindre sa concurrence. La pêche, qui est l'agriculture de la mer, a donc fait & fait encore la richesse & la splendeur de la Hollande contre l'opinion commune qui les attribue exclusivement au commerce de la République, & la pêche ne sauroit lui être ravie. Mais continuons l'examen des assertions de M. Linguet.

Les Hollandois, au lieu de déployer à Munster le
 DESPOTISME COMPATISSANT DE CE HÉROS TROP
 PÉU CÉLÈBRÉ, AVOIENT MÊME EXCÉDÉ LE DESPOTISME
 CRUEL INTERDIT PAR LUI AUX CARTHAGINOIS : *non-seulement ils avoient sacrifié à leur*
jalousie des Provinces entières, mais ils avoient
exigé d'un grand Roi qu'il se fît le ministre de ce
sacrifice : ILS L'AVOIENT FORCÉ DE PROMETTRE
 QUE SES ENFANS SEROIENT IMMOLÉS DE SA MAIN
 AU DIEU QUI DU FOND DE SES MARAIS EXI-

DEVOIT IMPITOYABLEMENT ET LES VICTIMES ET
LA MANIÈRE DE LES OFFRIR *.

Ainsi le culte de Saturne, les enfans des Carthaginois précipités par le fanatisme de leurs mères dans les brafiers d'une Divinité de fang; le traité très-apocryphe, pour le dire en paffant, du Souverain de Syracufe, qui exigea l'abolition de ces horribles facrifices; voilà ce qu'un homme, que plusieurs gens de mérite comptent au nombre des bons Ecrivains, a, dans un ouvrage politique, osé comparer à l'interdiction de l'Efcaut & aux prétentions de l'Empereur contre la Hollande! L'immortel Jofeph devient fous fa plume un nouveau Gelon, *plus célébré* finon *plus célèbre*; il faut en convenir! Et les hommes qui ont vu mourir Rouffeau, & qui lifent Fénélon & Boffuet, Buffon & Raynal, Thomas & Chamfort, appellent ces amplifications ampoulées & menfongères du ftyle & de l'éloquence!
A la bonne heure; cela ne fait de mal à perfonne; mais ce qui peut nuire devient très-coupable; & telles font les infidélités d'un Ecrivain qui groffit, invente, ou dénature les faits pour attifer des haines déjà trop enflammées (1).

* P. 473.

(1) Cette intention eft évidente en vingt endroits de l'ouvrage de M. Linguet. En voici deux exemples bien remar-

Or quand M. Linguet nous dit (& c'est son moyen victorieux auquel il revient sans cesse dans sa diatribe contre la Hollande). . . . *cette interdiction quel en est aujourd'hui l'objet? quelles sont les prétentions dont une flotte menaçante postée à l'embouchure de l'Escaut est l'interprète & le soutien?* EST-CE UNE POSSESSION UTILE QU'ILS VEULENT S'APPROPRIER ET FAIRE VALOIR? EST-CE UNE JOUISSANCE PRÉCIEUSE A LAQUELLE IL LEUR COUTE DE RENONCER? EST-CE UN TERREIN FAVORABLE FERTILISE PAR LEURS TRAVAUX (1), DONT ILS NE PUISSENT SE RÉSOUTRE A SACRIFIER LES PRODUCTIONS? LEUR RÉSISTANCE ALORS SEROIT NATURELLE *. . . . *Qu'on y prenne garde: eux-mêmes ne tirent aucun parti de l'ESCAUT; possesseurs des deux embouchures de ce fleuve & de son cours au-dessus*

quables. P. 153 il paroît constant qu'en ARRETANT LE BRICQ LE LOUIS, LES HOLLANDOIS ONT TIRE' A MITRAILLES, ILS NE VOULOIENT DONC PAS ARRETER, ILS VOULOIENT MASSACRER. . . . (pag. 47, N. 89) *cette guerre devient pour l'Empereur UNE ESPECE DE DUEL; C'EST UNE AFFAIRE D'HONNEUR, IL FAUT EMPORTER L'OBJET OU PE'RIR. . . . Cette dernière phrase fait dresser les cheveux sur la tête d'un honnête homme.*

(1) Voyez, p. 95 & 96, ce que nous avons dit sur les travaux des Hollandois pour donner un cours à l'Escaut.

* Page 474.

endant plusieurs lieues, ILS EN NÉGLIGENT IM-
 TOYABLEMENT TOUS LES AVANTAGES, ILS
 N'ONT PAS UN SEUL PORT DANS TOUTE CETTE
 TENDUE qui n'est elle-même qu'un des plus su-
 perbes ports dont la nature ait voulu gratifier le
 commerce & la navigation * & en
 note: FLESSINGUE, MIDDELBOURG, APPARTIEN-
 NENT A LA MER, ET NON PAS A L'ESCAUT.
 Pareils à ces despotes de l'Asie qui dévastent
 d'immenses contrées sur leurs propres possessions
 pour ôter, à leurs ennemis l'idée & l'espérance de
 s'approcher d'eux; ils ont mieux aimé, de peur de
 réveiller, d'alimenter l'industrie de leurs voisins,
 PRIVER LA LEUR PROPRE D'UNE DE SES PLUS
 PRÉCIEUSES RESSOURCES; ILS ONT PRÉFÉRÉ DE
 CONDAMNER A UNE FLE'TRISSANTE INUTILITÉ
 UN FLEUVE, QUI VAUT A LUI SEUL TOUS ELS
 ENTREPOTS DE LA HOLLANDE ENTIÈRE, QUE
 D'EN PARTAGER LE MOINDRE AVANTAGE AVEC
 LEURS ANCIENS FRÈRES, A QUI ILS FEIGNOIENT
 D'EN LAISSER LA PROPRIÉTÉ. † Il faut le dire
 nettement : c'est-là un esprit de destruction & non
 pas un esprit de possession; des sacrifices de ce
 genre sont un attentat contre la nature elle-même, &
 malheureusement il n'est que trop dans la politique,
 dans le génie de ces Républicains de les multiplier ‡.

* Page 476.

† Page 477.

‡ Page 477.

Il y a plus : NON-SEULEMENT L'OUVERTURE DE L'ESCAUT NE PEUT PORTER A LA PROSPERITE' DE LA HOLLANDE EN GÉNÉRAL QU'UN LÉGER PRÉJUDICE, QU'UN PRÉJUDICE ÉLOIGNÉ MÊME; MAIS CE N'EST QU'A UNE PETITE PORTION DE CET ÉTAT QU'ELLE POURROIT FAIRE CE TORT INSENSIBLE ET A VENIR : DÈS A PRÉSENT PLUSIEURS DE SES PROVINCES EN RETIREROIENT UN AVANTAGE RÉEL ET DURABLE : LA ZÉLANDE PAR EXEMPLE, ET TOUS LES PAYS VOISINS NE PEUVENT QU'Y GAGNER †. . .

. . . : . . . Quand M. Linguet avance toutes ces choses, il fait des phrases également vuides de sens & de vérité; il accumule des sophismes ridicules & des mensonges criminels que va détruire le simple exposé du local & des ramifications intérieures de l'Escaut. La carte ci-jointe, dont les détails sont parfaitement exacts, sur-tout (1) relativement à l'Escaut, & très-

† Page 498.

(1) Cette carte diffère de quelques minutes avec le Marquis de Courtanvaux, à l'égard de la position de Rotterdam; ce qui est parfaitement indifférent à l'objet en question. Comme le Marquis n'a point fait d'observation, & que la longitude, assignée d'après lui par M. Messier, est seulement déduite, on n'a nul droit de contester à M. de la Rochette la position qu'il donne à cette ville. La partie des deux Escauts, ainsi que tout ce qui l'avoisine, est scrupuleu-

cherchés vu la petitesse du point, rendra cet exposé sensible, &c, pour ainsi dire, palpable, à tous les yeux. Le lecteur le moins attentif pourra juger au premier apperçu de cette esquisse, par son Auteur l'appelle ainsi), s'il est vrai que les Hollandois ne tirent aucun parti de l'Escaut ; & leur cupidité seule est effrayée des prétentions de l'Empereur.

Premièrement, la ville & le port de *Ter-neuse* sont situés sur la rive même de l'Escaut occidental.

Secondement, de cette partie on communique du côté méridional par des dérivations naturelles du fleuve, ou par des canaux artificiels, toutes les villes de la Flandre Hollandoise, qui sont autant de ports, au *Sas de Gand*, *Axel*, *Philippine*, *Ysendik*, *Oostbourg*, *Ardenbourg* & *Ecluse* ; de ce côté se trouvent le *ZWYN* & la bouche du *SAS* nommément fermés par le Traité de Munster. Ajoutez qu'il n'y a pas un

ement exacte ; & dressée d'après les plus grandes & les meilleures cartes. Au reste, les connoisseurs savent assez combien l'Auteur de cette carte est un excellent Géographe ; & il ne m'appartient pas de louer mon coopérateur & mon ami, autrement qu'en publiant ses ouvrages. Le Public gagneroit beaucoup à ce que j'obtinsse la permission de louer souvent ainsi M. de la Rochette.

seul village Hollandois situé sur les deux bords de l'Escaut & de ses branches, qui ne puisse, en rigueur, être considéré comme un port. Que, dans ces ports, soit qu'ils appartiennent à des villes ou à des villages, l'on n'équipe que de petits bâtimens, des barques, des bélandres même pour le cabotage ou la pêche intérieure; cela n'empêche pas que la navigaion n'y soit très-active. ET VOILA COMMENT L'ESCAUT EST INUTILE AUJOURD'HUI A LA ZÉLANDE ET A TOUTES LES PROVINCES DE LA HOLLANDE (p. 498).

Quant à Flessingue ou Vlessingue, cette ville appartient à la mer, comme le Havre-de-Grace. L'Escaut vis-à-vis de Flessingue n'a que quatorze cens toises de large. La ville de Middelbourg n'appartient point à la mer, puisqu'elle est dans les terres. Par le moyen d'un canal artificiel de trois quarts de lieue de long, lequel est opposé à la mer, & d'un canal naturel entre la terre de Saint-Joost & l'isle de Walcheren d'à-peu-près la même longueur & parallèle à la mer, on communique à la fameuse rade de Rammekens, à la jonction du Vlaak & du Slou. Ce Slou, sur lequel se trouve le port de Veer ou Ter-Veer, est un canal naturel qui joint le Hondt, ou l'Escaut occidental, à l'Escaut oriental, près

de leurs embouchures. La ville de Zierikzée est le port principal sur cette dernière branche ; & on fait que le célèbre Mondragon disoit après en être emparée : JE LES TIENS, JE SUIS MAITRE DE LA HOLLANDE. Entre les deux Escauts sont comprises les Isles de Walcheren, de Nord & de Sud Beveland & la petite isle de Wolfsdyk. Au delà de ces trois isles sont celles de Schouwen, l'Overflakke & de Goeree séparées vers le Sud par des canaux naturels aussi larges que celui des deux Escauts auxquels ils communiquent. Du côté du Nord, elles sont baignées par un large courant qui prend les noms d'*Haring Vliet*, d'*Holland-Diep*, &c. à l'embouchure duquel se trouve Hellevootsluys. De cette dernière branche, on communique, par des canaux intérieurs, à la vieille Meuse, ainsi qu'à la Merwe ou Meuse proprement dite, à Rotterdam, à Dordrecht, &c. & de là dans toutes les parties des deux Hollandes, de la Frise, &c. &c. ET VOILA COMMENT L'ESCAUT EST INUTILE A TOUTES LES PROVINCES DE LA HOLLANDE !

Non-seulement l'Escaut rend vivantes les Isles de la Zélande & toutes les Isles adjacentes, ainsi que la Flandre Hollandoise. Il est encore le rempart de ces Isles en leur fournissant le moyen d'inonder les terres dans la Flandre & le Brabant, lorsque les Hollandois sont forcés

d'ouvrir leurs écluses, auxquelles ceux d'Amsterdam durent leur salut en 1672. ET VOILA COMMENT AUJOURD'HUI L'ESCAUT EST INUTILE AUX HOLLANDOIS. *

Permettre l'entrée de ce fleuve aux étrangers dans le sens que l'exige l'Empereur, c'est leur livrer toutes les portes des Provinces-Unies, non-seulement toutes les portes, mais toutes les défenses, tous les remparts. Les digues & les écluses sont à la merci de l'ennemi. Pour s'emparer d'une écluse, ou percer une digue & noyer vingt villages qui ne veulent pas se soumettre, il ne faut qu'un Sergent & dix hommes. ET VOILA COMMENT L'OUVERTURE DE L'ESCAUT NE PEUT PORTER A LA PROSPÉRITÉ DE LA HOLLANDE EN GÉNÉRAL QU'UN LÉGER PRÉJUDICE. †

Jugez par ces détails si la résolution du 9 Octobre où les États Généraux disent nettement, *que l'ouverture de l'Escaut est de la dernière conséquence pour l'Etat, & étroitement liée avec le maintien & la sûreté du pays!* jugez si cette résolution est fondée sur de justes motifs, &

* N^o. 88. p. 490.

† Ibid. 498.

l'on peut taxer les Hollandois d'exagération dans leurs méfiances & dans leurs plaintes. Enfin relisez le paragraphe, N^o. 88, où M. Linguet prétend prouver, que *l'ouverture de l'Escaut ne seroit pas aussi préjudiciable aux Hollandois qu'ils paroissent le craindre, & que dans tous les sens, ils devroient la préférer à la guerre ; relisez si vous en avez le courage, appréciez l'excellence de ses preuves ; & décidez si dans tous les sens, l'opposition à l'ouverture de l'Escaut n'est, comme le dit M. Linguet, que la suite d'une caprice injuste déraisonnable en lui-même.**

Sans doute l'ouverture de cette Rivière, en rendant à la ville d'Anvers sa communication avec la mer, porteroit quelque préjudice au commerce d'Amsterdam (1), & nul n'auroit droit de s'étonner que dans cet état des choses, & sans

* P. 499.

(1) Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a dit, que non-seulement Amsterdam réclamoit plus que toute autre ville de la Hollande contre l'ouverture de l'Escaut, mais qu'elle s'opposoit même à ce qu'Anvers appartint aux sept Provinces. Dans la campagne de 1645, le Prince d'Orange, Frederic Henri favorisé par l'armée Françoisse, auroit pu prendre cette ville; la jalousie de la Hollande contre la Zélande,

admettre d'autres conséquences, les Hollandois s'opposassent à la prétention du Souverain des Pays-Bas Catholiques ; car l'intérêt de l'Empereur, même en y joignant celui de la Czarine, ne doit pas être la mesure universelle ; & pour qu'une contrée déjà très riche, une ville déjà fort opulente, graces à la seule nature, soient encore mieux, faut-il qu'un pays & qu'une cité qui ne doivent leur prospérité qu'aux travaux des hommes ne soient plus rien ? Mais encore une fois il s'agit du salut de la Hollande : toute autre considération s'évanouit devant ce grand intérêt.

Et quand j'admettrois que la liberté de navigation exigée par l'Empereur se bornât à l'Estuaire occidental, les conséquences de cette prétention ne m'en paroîtroient pas moins allarmantes. N'est-il pas visible à tous les yeux que le Hondt une fois ouvert, la communication seroit coupée au moindre différend entre les Isles de Zélande & la Flandre Hollandoise ? Cette lisière déjà pressée par l'Empereur ne seroit-elle pas attaquée de revers dès que ce Prince en auroit le desir ? les Hollandois ne

dit le Président Hénaut (*Abrégé chronologique*, p. 452.) empêcha de faire le siège d'Anvers dans la crainte que le port d'Anvers ne fît tomber le commerce d'Amsterdam.

seroient-ils pas obligés d'y entretenir à grands frais un état militaire bien plus nombreux que celui qui garde maintenant leurs possessions Flamandes ? ne seroient-ils pas forcés de prendre les mêmes précautions dans toute la Zélande indépendamment des vaisseaux, des pataches armées qu'il faudroit multiplier sur le fleuve, ou sur ses branches, pour s'opposer à la contrebande, aux excursions des étrangers & pour prévenir les entreprises futures ? Avec ces précautions ruineuses en elles-mêmes, les Hollandois seroient toujours comme Damoclès à la table de Denis le Tyran. Quoi qu'ils fissent, vous les verriez subjugués en peu d'années. L'Escaut une fois partagé ne leur appartient plus : le possesseur de l'Escaut devient le maître de la Flandre Hollandoise, de la Zélande & de la Hollande ; c'est un axiôme politique ; & je le répète sans crainte d'exagération ; les Hollandois, s'ils aiment leur liberté, doivent périr avant de se soumettre à la demande inique de l'Empereur. . . . S'il réussit, il pourra se vanter d'avoir exterminé une nation qui n'avoit d'autre crime que d'être riche, & de soutenir un droit que l'Europe entière a garanti.

Je voudrois savoir au reste ce que diroient M. Linguet & les autres écrivains de l'Empe-

teur, si, pour terminer tout d'un coup la dispute, les Hollandois barroient l'Escaut à son entrée dans leurs possessions au dessous d'Anvers, par exemple vis-à-vis le fort Sainte Anne, où ce fleuve n'a que douze cens toises de large, & s'ils élevoient une digue qui fermât toute espèce de passage aux navires ? L'entreprise ne seroit pas sans exemple, puisque Alexandre Farnese Duc de Parme, lorsqu'il fit le siège d'Anvers en 1585 construisit, pour en défendre l'approche aux vaisseaux, une pareille digue (1) que l'on regardoit comme impossible, & qui, pour le

(1) La digue du Prince de Parme n'avoit guères que 600 toises de long.—Un historien moderne, & d'après lui, *les Mémoires historiques & politiques des Pays-Bas*, (Tom. 1. p. 49.) disent que les Anversois se défendirent comme les Tyriens, & que le Duc de Parme prit Anvers comme Alexandre, dont il portoit le nom, avoit pris la ville de Tyr. On auroit pu citer une imitation antérieure & non moins singulière peut-être, quoique moins connue de l'entreprise d'Alexandre. Carausius Gouverneur de *Gessoriacum*, aujourd'hui Boulogne, & Commandant de la flotte Romaine sous Dioclétien, s'étant fait proclamer Empereur, Chlore, l'un des deux Césars, assiégea Boulogne, l'Arsenal de Carausius. Voulant empêcher la flotte de secourir la ville, & manquant de vaisseaux, il construisit devant le port une digue qui résista pendant le siège aux tempêtes & aux plus violentes marées.— Il y a bien peu de choses impossibles à qui sait oser.

lire en passant ; servit de modèle à celle dont le Cardinal de Richelieu ferma quelques années après le port de la Rochelle. Que diroient les Héraults du droit naturel & les Avocats du Despotisme ? leur resteroit-il un autre argument que le canon qui n'a de réponse que le canon ; ou, ce qui vaut mieux, la bravoure & l'invincible résolution des hommes libres ?

Mais n'êtes-vous pas bientôt las, Monsieur, d'être tant d'ignorance ou de mauvaise foi ? Eh bien ! lisez avec attention, & je vous défie de m'indiquer dans ces deux numéros si célèbres une page qui ne fournisse pas un raisonnement pitoyable, ou quelque balourdise pareille à celles que j'ai déjà relevées.

Ainsi, par exemple : page 478, M. Linguet nous apprend en parlant des *fers de l'Escaut*, que le gérosfle & la canelle sont des racines. . . . (vous voyez bien que j'avois deviné plus haut cette nouvelle découverte dans le règne végétal) : il ajoute que les Hollandois *mettent le feu aux moissons*, eux qui ne se défendent qu'avec de l'eau.

Ainsi, page 479. il dit : *ne voyez pas l'Escaut fermé & desert ; voyez le Texel ouvert & peu-*

pie. parce que toujours il suppose
que nulle navigation ne se fait sur cet Escart
destiné par la nature à devenir un second Neptune.

Ainsi, page 480, il oppose LES MATELOTS
DU PAMPUS aux Bourguemestres d'Anvers. . . .
comme si le Pampus étoit un port de Mer (1)
Si M. Linguet avoit su que le Pampus est la
barre ou le banc de sable & de vase qui cou-
vre l'entrée de la rivière d'Y ; il n'auroit pas
employé cette expression burlesque.

Je m'arrêteroïs là sans doute, sûr d'en avoir dit
assez pour dissiper les illusions que l'ouvrage de

* TOM XII. N^o. 89. p. 29.

(1) Je ne dois pas taire que d'autres Ecrivains que M.
Linguet ont fait cette erreur, & nommément, le Traducteur
François des Mémoires de Jean de Wit (p. 40. chap. 8.)
Au mot *Pampus*, il a mis en note ; *qui est le port d'Amster-*
dam ; mais cette erreur n'en est pas moins grossière pour
avoir été répétée plus d'une fois. Voici précisément ce
que c'est que le *Pampus*. De la partie du sud-ouest du Zuy-
derzée, il se détache un golfe de dix à douze lieues de pro-
fondeur, qui sépare la Nord-Hollande de la Sud-Hollande.
L'entrée de ce golfe est ce qu'on nomme le *Pampus* ; le fond
s'appelle *Ye* ; le *Pampus* n'a presque point de profondeur ;
on doit donc le regarder comme la barre de l'Y ou l'Y.
Les vaisseaux de guerre que l'on construit à Amsterdam
passent le *Pampus* à l'aide des Chameaux.

Monfieur Linguet peut avoir fait naître, fi les
 ecteurs attentifs n'étoient pas fi rares. C'est donc
 pour ceux qui croient fur parole les hommes
 qui parlent tout feuls que je ferai quelques
 notes encore fur le discours que M. Linguet a
 daigné, fans doute par un refte de bienveillance
 pour fon ingrate patrie, configner dans fon
 N°. 89, afin que nos Miniftres l'y trouvaflent au
 befoin. Il a fait mieux. Pour leur prodiguer
 à la fois toutes les lumières, il a indiqué dans ce
 discours un long paffage de fes Annales, comme
 devant être lu dans le confeil d'Etat de France ;
 où il n'arrive pas bien communément qu'un
 Miniftre life feize pages d'un journal.

Vous me comprenez, Monfieur; vous aurez
 remarqué fans doute dans le N°. 89 des
 Annales, un des plus étranges déliref qui ait
 jamais fignaté l'amour-propre. M. Linguet
 y donne un discours fupposé *tenu ou à tenir*
par un Miniftre de France dans le confeil
d'Etat ! Ce discours eft évidemment l'ouvrage
 de M. Linguet, & il n'a pas même prétendu
 le déguifer, puisqu'il l'intitule *tenu ou à tenir* ;
 & que ce discours eft d'ailleurs l'Amphigourique
 répétition, prefque en toutes lettres, de fon

N^o. 88 ; & M. Linguet dit de lui-même dans ce discours : *

Mais, Sire, comme l'a très-bien démontré dernièrement UN ECRIVAIN QUE J'ESTIME ; DONT LA CONDUITE ET LES OUVRAGES ONT TOUJOURS ÉTÉ IRREPROCHABLES, & qui cependant a essuyé, en apparence par l'ordre de votre Majesté, des traitemens horribles dont elle n'a connu ni la cause ni les excès. Puis il interrompt ce discours déjà si étrange par cette non moins étrange apostille †.

ICI, LE MINISTRE PREND LE N^o. 88 DES ANNALES, ET LIT LE PARAGRAPHE DEPUIS LA PAGE 494 JUSQU'A LA 499 ; PUIS IL CONTINUE...

Il seroit difficile de citer un autre exemple d'une pareille convulsion d'égoïsme, & d'orgueil... Mais les ridicules de M. Linguet sont assez indifférens, ils portent avec eux leur remède ; il suffit donc de noter ses principales erreurs.

Il me paroît d'abord que le Ministre de M. Linguet a peu de logique & d'adresse. Par exemple, il dit à son maître, pour le détourner de soutenir les Hollandois, que leur alliance est tout à fait

* P. 23.

† P. 27.

inutile à la France (1); & le chef-d'œuvre de M. de Vergennes est assurément cette alliance. Rien n'est plus aisé à démontrer; ce Ministre le feroit sans doute beaucoup mieux que nous; mais nous croyons l'avoir suffisamment établi à la fin de notre seconde lettre.

Le Ministre de M. Linguet nous menace du *Dannemarck accoutumé, dit-il, à suivre les impressions de la Russie.* * Eh bien! tant pis pour le Danemarck, & tant pis de l'aveu du Ministre; car il convient que nous aurons la Suède de notre côté. D'ailleurs cet évènement ne peut que faire perdre d'emblée aux Danois les petites Îles de *Ste. Croix*, de *St. Jean* & de *St. Thomas*, qu'ils possèdent dans les Indes Occidentales, sans compter *Tranquebar* à la côte de Coro-

(1) D'abord quels avantages nous présente l'alliance des Hollandois? dans quels tems avons-nous jamais pu y attacher quelque prix? Dans le siècle dernier, au commencement de celui-ci, leur amitié étoit importante, leur haine redoutable: ils avoient des forces alors; mais quel usage, Sire, en ont-ils fait? (& page 38). Je crois vous avoir démontré, Sire, que dans ce sens-là ils ne peuvent nous servir; il y a plus, qu'ils peuvent infiniment nous nuire.

* Tom. 12. N^o. 89. p. 25.

mandel, *Serampour* sur le Gange, & leur petit établissement *Morave* des Isles de *Nicobar*, assez précieux pour que l'Empereur, qui prétend à tout & réclame tout, cherche aujourd'hui même à s'arranger avec le *Dannemarck* pour obtenir cet établissement qui est un des meilleurs postes du golfe de *Bengale*. *

Il est inutile de parler du *despotisme circonscrit qui frémit aux Dardanelles* ; non que ce soit précisément là le langage des conseils, ni des cours, ni des gens de goût ; & je voudrois savoir quelles épithètes *M. Linguet*, qui a fait jadis & long-tems l'éloge du Gouvernement *Turc*, donnera quelque jour au despotisme de *Vienne* & de *Pétersbourg* ;

Je dirai peu de chose de *la Crimée devenue Grecque & presque Chrétienne* ; † je ferai seulement observer à *M. Linguet* que les Grecs sont Chrétiens, & que le christianisme n'a pas beaucoup d'obligations à la *Russie* pour l'usurpation de *Cassa*, dont la plupart des habitans étoient Chrétiens avant cette usurpation. Je ne parlerai pas de cette *Crimée devenue Grecque* &

* P. 16.

† Ibid.

resque Chrétienne, qui peut à l'instigation de la France perdre les fruits de son baptême ou du moins en courir le risque. . . . Je me prosterne en silence devant cet épouvantable galimathias !

Mais je ne conseillerai point au Ministre de M. Linguet de dire en plein conseil qu'il tremble de voir *Zenobie* triomphante à Constantinople & promenant sur la Méditerranée, * sur nos côtes peut-être, ses flottes ennemies, sa puissance justement indignée, qui retomberoit sur nous avec le double poids & de ses forces accrues & de sa réputation augmentée.

Malgré la gravité ministérielle on pourroit bien répondre par une raillerie très-amère ; car l'esprit François se retrouve quelquefois même au Conseil d'Etat : Boileau disoit à Louis XIV.

Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Hellespont.

On fait que Buffy Rabutin écrivit au bas de ce vers TARARE PONPON. Si cette apostille n'étoit pas d'un goût exquis, elle étoit du moins plaisante & sensée, & je crois qu'on fait encore en France aiguïser des épigrammes.

Je doute que le Ministre fût écouté plus sérieusement, s'il osoit dire *que la France doit sa marine à la Maison d'Autriche.* * Assurément rien ne paroîtroit plus extraordinaire qu'une telle allégation. Immédiatement après le traité défensif de 1756 avec cette maison, la France perdit absolument sa marine ; la guerre malheureuse qui suivit fut terminée en 1762 ; il falloit un long repos à tout le monde & sur-tout à la Maison d'Autriche ; & lorsqu'elle a voulu de nouveau combattre au sujet de la Bavière, le Cabinet de Versailles lui a rendu le plus grand des services en faisant conclure la paix de Teschen ; si depuis le traité défensif cette puissance n'a point attaqué la France indirectement, en voulant détruire le système actuel de l'Europe, on peut croire qu'il lui falloit se préparer, amasser des trésors, se concerter avec la Russie, affoiblir & intimider les Turcs. Elle nous force à la guerre le plus tôt qu'elle peut. Il n'est pas aisé de voir quelle obligation a contracté avec l'Empereur la marine Française.—C'est donc en vain que le Ministre insiste (1) sur l'extrême

* P. 39.

(1) Dans une édition particulière & récente des deux numéros de M. Linguet [Voyez Appendix, note IV] on trouve une addition considérable sur ce sujet.

utilité du traité défensif de 1756; il y voit seul le fondement, l'existence & l'accroissement de nos forces navales. On est même en droit de conclure d'après ses allégations que si l'on déroge une fois à ce traité, notre marine va rentrer dans le néant, ce qui feroit supposer que M. Linguet a parole des Anglois qu'ils nous attaqueront. Sans vouloir pénétrer son secret, nous conviendrons, parce que nous nous piquons de bonne foi: que sans doute il vaudroit infiniment mieux pour les François à tous égards & en tout tems, qu'ils n'eussent aucun démêlé avec l'Empereur, non-seulement afin de conserver leur marine, mais pour le seul plaisir d'avoir la paix; mais que si les François étoient réduits à opter, entre perdre leur marine, ou laisser l'Empereur s'emparer de l'Escaut, c'est-à-dire de la Hollande; la France ne devoit pas balancer un instant à sacrifier sa marine, & à s'opposer de toutes ses forces aux projets de l'Empereur, pour conserver sa supériorité sur le continent; ou plutôt, son existence politique, qui, dans tout état de cause, est préférable à sa marine. Nous savons trop bien que des calamités sans nombre s'en suivront. Mais malheureusement cet axiôme trivial qui gouverne toutes les choses humaines, *de deux maux il faut choisir le moindre,*

est aussi le grand axiôme en politique ; & nous ne doutons pas que le Conseil de France n'en fasse un prompt usage, même après avoir entendu lire les seize pages des Annales de M. Linguet. Au reste cet écrivain prouve à merveille dans ses deux numéros & dans la brochure où il les a réunis, que les Hollandois & les François ont un moyen infallible de n'avoir point de guerre avec l'Empereur ; les premiers en lui accordant tout ce qu'il exige ; les autres en lui laissant faire tout ce qu'il veut. Cela ne rappelle-t-il pas le mot d'Henri IV ? " Vous n'aurez jamais de dispute, même avec le diable, en disant toujours " comme lui."

Ce que le Ministre de M. Linguet dit au sujet de Dunkerque nous paroît un peu singulier & même absurde. * *La circonstance heureuse s'est offerte : nous l'avons saisie. Dunkerque n'est pas sorti de ses cendres, parce que nous ne l'avons pas voulu, mais nous avons recouvré le droit de le ressusciter quand nous voudrons. Avons nous été justes alors ? L'Empereur en nous imitant le sera aujourd'hui. Avons-nous été injustes ? Il me sem-*

ble que ce seroit l'être doublement, que de vouloir
qui défendre de nous imiter.

Vous oubliez, répondroit le conseil, au Ministre, qui d'ailleurs se contredit à cet égard (1); vous oubliez que jamais on n'a songé à faire la guerre pour Dunkerque, que jamais Dunkerque ne fut prosrit comme vous l'entendez. On avoit seulement fait démolir des ouvrages que la France n'a pas besoin de relever, ainsi qu'une écluse dont le jeu nettoyoit le port. Dunkerque malgré toutes ces démolitions n'a pas cessé d'être un port très-fréquenté, très-marchand en tems de paix, & d'avoir pendant la guerre un grand nombre de corsaires redoutables aux Anglois. On s'est affranchi à la paix de la clause humiliante du traité d'Utrecht. Aujourd'hui l'Ecluse nettoie le port; & l'on relève les jettées lorsqu'elles s'affaissent; ou que les tempêtes menacent de porter les sables de l'Estran dans le Che-

(1) Quand elle (la nation Angloise) posta sur ces ruines un Commissaire chargé d'y exercer une VIGILANCE ORGUEILLEUSE ET UNE PECTION GLAÇANTE, elle ne lui soumit que les ouvrages de l'art : elle laissa aux Dunkerquois le libre usage des dons de la nature : le bassin guerrier fut désert, mais le port marchand continua d'être peuplé. [N^o. 89, Tom. 12. p. 25.]

mal par-dessus ces jettées. C'est-là sans doute un avantage pour Dunkerque, dont le port n'est plus si exposé à perdre de sa profondeur (1); mais qu'a de commun ce que nous avons fait à Dunkerque lorsque la guerre étoit résolue, avec les prétentions actuelles de l'Empereur sur la Hollande ?

Il est difficile d'approuver dans la bouche d'un Ministre cette figure d'amplification : *quatre-vingt mille hommes au cri de la juste indignation*

(1) On lit dans une lettre à M. le Comte de Buffon, ou *Critique & Nouvel Essai sur la théorie de la terre* : à Besançon 1780.

“ En 1757 lors du rétablissement du Bassin de Dunker-
 “ que, je cherche des notions à ce sujet. J'interrogeai
 “ beaucoup ; & l'officier du génie commandant, le travail
 “ m'assura que la mer avoit baissé sur le radier de l'an-
 “ cienne écluse de Vauban, & que suivant les papiers
 “ de la place, l'on ne pouvoit pas porter ce baissément à
 “ moins de onze pouces depuis soixante & dix-sept ans,
 “ ce qui feroit un pouce en sept ans.”

Cette évaluation me paroît trop forte, ou plutôt je crois que ce baissément extraordinaire est occasionné par des circonstances locales. Il n'en est pas moins vrai que tous les ports de la Mer Germanique ainsi que cette mer elle-même, perdent annuellement de leur profondeur, & cela d'une manière plus remarquable que les autres ports & les autres mers.

de leur Maître, se sont élancés des forêts de la Bohême ; . . . ils marchent à la hâte, à la gloire, à la vengeance ; ils en ont laissé derrière eux plus de cent cinquante mille animés du même esprit. . . . Il est difficile d'approuver cette figure, dis-je ; car enfin il n'y a pas un mot de vrai, & d'ailleurs l'Empereur feroit mieux d'employer ces cent trente mille hommes à défricher leurs forêts, qu'à ravager les bords de l'Escaut, ou à s'y faire noyer, si cependant on les laisse arriver jusque là. . . . Il est assez probable que, si jamais l'Empereur entre en Flandres avec ses quatre-vingt mille hommes *élancés des forêts de la Bohême & des citadelles de l'Autriche*, on pourra lui dire avec plus de raison encore ce que le fol de François I disoit à ce Prince lorsqu'il préparoit son expédition d'Italie : *Je vois bien comment tu y entreras ; mais mon imaginative n'a pas trouvé comment tu pourras en sortir.*

Sire, continue le Ministre, quelles troupes ! . . . & il oublie que ces troupes, après tout, n'ont fait qu'ébaucher une campagne depuis vingt-deux ans . . . des corps complets ! . . . Et le Ministre oublie que la désertion, suivant tous les rapports, y est énorme dès qu'ils se mettent en mouvement ; si énorme que l'Empe-

reur vient de renouveler la peine de mort pour les déserteurs, en aggravant cette ordonnance déjà si atroce par tous les raffinemens d'un despotisme également cruel, impuissant & irrité (1).

Je crains qu'à cette étrange question, le Prince, contre lequel les Hollandois veulent nous armer . . . s'est-il souillé de quelques-unes de ces usurpations qui révoltent justement les intéressés, qui allarment justement les voisins, qui scandalisent justement les spectateurs éloignés ? . . .

Je crains, dis-je, qu'à cette question, tous les amis du genre humain ne s'indignent & ne s'écrient : "Demandez aux Turcs outragés, demandez à la Pologne envahie, demandez aux Hongrois dont le sang ruisselle, & qui, sous le glaive des bourreaux, attestent les manes de Mathias Corvin : demandez aux Walaques

(1) Il faut convenir que le Roi de France qui accorde une amnistie générale à ses déserteurs, sans même exiger qu'ils rentrent dans leurs régimens, n'a ni la même humanité, ni la même politique que l'Empereur. Je ne sai, si c'est faute d'avoir voyagé, ou composé des lettres pastorales, qu'il ne lui n'est pas venu dans la tête de faire empaler les Consuls de villages où se trouveront des séditieux, & de rétablir la peine de mort pour les déserteurs ; mais s'il en est ainsi, je demande au Ciel que l'envie de voyager, ni celle d'être bel esprit ne viennent jamais à nos Princes.

“ empalés.” Eh ! quel plus juste motif d’alarme que la conduite entière de l’Empereur ? L’invasion subite de la Bavière par les troupes de la Maison d’Autriche en 1778, a réveillé toutes les Puissances garantes du Traité de Westphalie, & suscité quatre cens mille hommes armés ; de quel droit ose-t-on parler au Roi de France dont la médiation a fini cette guerre, & qui a jugé contre l’Empereur ; de quel droit ose-t-on lui parler de la modération du Prince qui menace d’embraser l’Europe ?

Quel honnête homme pourroit garder le silence, s’il entendoit un Ministre incendiaire tenir cet odieux langage ?

“ Que Votre Majesté se fasse rendre compte
 “ des négociations de Gertruydemberg
 “ Elle y verra avec quel orgueil, avec quel raffinement d’inhumanité, ces despotiques Républicains écrasoient la tête de son bisaïeul
 “ prosterné à leurs genoux, d’un Monarque imprudent (1), mais infortuné, mais respectable
 “ par son âge, par ses malheurs, par ses anciens succès, par sa magnanimité, par son

(1) C’est assurément la première fois qu’on a donné cette épithète à Louis XIV.

“ abaiffement même. Par pitié pour fes
 “ peuples il demandoit grace & la paix, il l’ac-
 “ ceptoit, il la dictoit humiliante, les vain-
 “ queurs vouloient qu’elle fût à la fois hon-
 “ teufe & criminelle (1)”.

Tout homme instruit & de bonne foi repouf-
 fera ces déclamations odieufes par le parallèle
 des procédés de Louis XIV envers les Hollan-
 dois. Quand ils auroient feuls impofé cette
 condition au grand Roi ; le traitement qu’ils
 avoient reçu de lui, ne fuffiroit-il donc pas
 les excufer ? Sans doute ils n’auroient qu’un
 mot à répondre : *doit-on de la pitié aux ambi-
 tieux féroces qui rencontrent des revers dans la
 poursuite de leurs projets ?*

C’étoit en 1710 que fe tenoient les conféren-
 ces de Geertruydemberg, trente-huit ans après
 l’invasion de la Hollande par Louis XIV, &
 l’indicible infolence de fon Miniftre principal
 que perfonne n’avoit oubliée. On fait mainte-
 nant quelles furent les véritables caufes de cette

(1) Dans l’édition récente de fes deux Numéros, M.
 Linguet a placé une note dans laquelle s’échauffant con-
 tre les Hollandois, il les déclare feules coupables de cette
 inhumanité. Voyez l’Appendix, Note IV.

guerre détestable (1); car le tems révèle tout jusqu'aux mensonges & aux motifs des Ecrivains qui voudroient le tromper. Les voici ces causes également atroces, ridicules & frivoles.

Les Hollandois, qui par tous les genres d'industrie avoient amassé des richesses incalculables, craignoient, sur-tout depuis que les François s'appliquoient au commerce, de voir tomber dans leurs mains le reste de la Flandre & cet Anvers, autrefois, suivant l'expression de Pelisson dans son Histoire de Louis XIV, *le siège de cette grande & universelle marchandise qu'ils avoient transportée chez eux*. Ils voyoient d'un œil inquiet, les succès de la France, & regardoient comme un voisin très-redoutable (2) ce

(1) Nous observerons ce qu'on n'a pas dit assez; que cette guerre n'auroit duré qu'une campagne, si l'on avoit suivi l'avis modéré de M. de Pomponne, qui vouloit que l'on se contentât des avantages immenses, proposés d'abord par les Hollandois, & que l'on se rejettât sur les Pays-Bas Catholiques, pour punir le Roi d'Espagne de l'infraction faite, par le Comte de Monterey, sans l'aveu de ce Prince au Traité d'Aix-la-Chapelle en secourant les Hollandois. (Voyez ci-dessus).

(2) Le grand Pensionnaire de Wit avoit projeté de partager les Pays-Bas Catholiques avec la France, & ce grand

Royaume, gouverné par un ambitieux qui sembloit faire consister sa gloire personnelle à inspirer la terreur.

Lorsque la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1668, eut désarmé pour un instant l'Europe, que la politique impérieuse & l'indomptable orgueil de Louis XIV devoient bientôt réunir contre ce Monarque, la paix arrêta les violences; mais elle n'éteignit ni les souvenirs, ni les animosités qui sont toujours réciproques. Des succès multipliés avoient énérvé les Hollandois. C'est un mal naturel aux Républiques, où chacun ayant quelque part aux affaires, exagère librement, sous le beau nom de Patrie, ce qu'il pense avoir fait lui-même. Voyez les Anglois après la paix de 1762; &, pour parler des Monarchies absolues, dont l'insolence est bien autrement flétrissante pour l'espèce humaine, voyez le Cabinet de Versailles après la paix de Nimègue.

Lorsque le Traité d'Aix-la-Chapelle fut signé, les Hollandois firent battre une médaille dont l'inscription étoit : *Affertis legibus, emendatis sacris; adjunctis defensis, conciliatis regibus, vin-*

dessein eut prévenu bien des malheurs; mais le succès ne répondit pas à son attente.

*dicatâ mariam libertate, pace egregiâ viriute
armorum partâ, stabilitâ orbis Europei quiete, nu-
mismâ hoc status fœderati Belgii cudi fecerunt
MDC LXVIII (1).* Cette médaille irrita les
Rois parce qu'elle étoit l'ouvrage d'une Répu-
blique; mais les médailles des Rois sont-elles
moins fastueuses? & quel Souverain n'a pas
adopté ce style exagérateur du peuple *latè regem*,
auquel on comparoit, il y a peu d'années, jusqu'à
la majesté de la populace Angloise. Louis XIV,
déjà courroucé de voir des Républicains lutter
avec lui de fierté, fut, sans doute, encore aigri
par la lâcheté des Courtisans. On accusoit
van Beuninghen, qui avoit déplu dans son Am-
bassade à la Cour de France, d'avoir fait frap-
per furtivement une autre médaille qui repré-
sentoit Josué ordonnant au soleil de s'arrêter,
avec cette inscription de l'Ecriture, *stetit itaque
sol*; pour insulter au Roi, qui prenoit pour de-
vise un soleil avec cette légende, *nec pluribus*

(1) Sur la médaille de 1668 étoit la figure de Pallas
tenant un sceptre & foulant aux pieds la discorde, avec ces
mots, *mitis & fortis*; & au-dessous, *procul hinc mala bestia
regnis*. Le revers présentoit le Lion Belgique tenant entre
ses griffes un canon avec la légende; *sic fines nostros tuta-
mur & undas*; au-dessous desquels on lisoit cette inscription,
assertis legibus, &c.

impar. En même tems des gazetters exprimoient avec emportement la haine universelle qu'inspiroit un Roi dominateur qui se fit plus d'ennemis encore par son ostentation que par l'abus de sa puissance. Alors la ruine de la Hollande fut jurée.

Une médaille fastueuse, une allusion satyrique à la devise de Louis XIV, la licence des gazetters, voilà donc ce qui inspira le projet de la destruction de tout un peuple. Voilà ce qui parut justifier les vils ressorts que ne dédaigna point de mettre en œuvre l'orgueil irrité du Monarque *magnanime*, qui fut blâmé de tous les honnêtes gens de son royaume ; même au plus haut période de l'idolâtrie monarchique (1).

“ Tout ce que les efforts de l'ambition & de
“ la prudence humaine peuvent préparer pour

(1) “ Le 6 Avril 1672 le Roi fit publier dans Paris, &
“ afficher la déclaration de guerre qu'il vouloit faire aux Hol-
“ landois, & comme il ne disoit dans cette déclaration aucun
“ motif suffisant pour entreprendre une guerre si coûteuse, &
“ qui pouvoit durer plusieurs années, chacun jugea que Lou-
“ vois auroit mieux fait pour sauver au Roi la réputation
“ de *voisin fâcheux, injuste, malfaisant*, de ne point faire pu-
“ bliquement une pareille déclaration. *C'est un nouveau tort*
“ *que de donner au Public de mauvaises raisons*”. (*Ann. Polit.*
de l'Abbé St. Pierre, Tom. I. p. 256).

“ détruire une nation, Louis XIV, dit Vol-
 “ taire, l’avoit fait. Il n’y a pas chez les hom-
 “ mes d’exemple d’une petite entreprise formée
 “ avec des préparatifs plus formidables. De tous
 “ les conquérans qui ont envahi une partie du
 “ monde, il n’y en a pas un qui ait commencé
 “ ses conquêtes avec autant de troupes réglées,
 “ & autant d’argent que Louis en employa
 “ pour subjuguier le petit Etat des Provinces-
 “ Unies”. On sait quels furent les prin-
 cipaux moyens que dictèrent au Grand Roi *sa*
prudence & sa magnanimité. Madame, sœur du Roi
 d’Angleterre, Princesse de vingt-six ans, parut à
 la Cour de son frère le Plénipotentiaire de Louis-
 le-Grand. La belle *Kerouet*, depuis Duchesse de
 Portsmouth, qui l’accompagnoit, devoit s’empa-
 rer du foible Charles II, & conclure la négocia-
 tion. Madame ne fit en Angleterre que le sé-
 jour nécessaire pour donner le tems à la belle
 Bretonne de séduire le cœur & les sens du vo-
 luptueux Monarque ; elle repassa bientôt en
 France, laissant ses pleins pouvoirs à la nouvelle
 Favorite avec le Marquis de Croissi pour
 conseil.

Charles signa le Traité que lui présenta sa
 Maîtresse. Croissi qui l’avoit dressé, Croissi qui
 écrivoit en France, en parlant des Ministres An-

glois, je leur ai fait sentir toute l'étendue de la libéralité du Roi (1), reçut la promesse que ce Prince attaqueroit les Hollandois avec toutes ses forces navales, & la belle Kerouet en assura l'exécution, moyennant les pensions dont la Cour de France récompensa ses bons offices & le zèle intéressé de Charles II. Les amours & les artifices de cette dangereuse beauté, son empire sur le Roi le plus corrompu de ce siècle; tel fut donc le chef-d'œuvre de la politique François pour le succès de la plus injuste guerre. Tel fut le principal instrument des vengeances du *magnanime* Louis Si les Hollandois qui regorgeoient d'or & de pierreries eussent daigné les prodiguer à Mademoiselle de Kerouet & au Souverain dont elle achetoit & vendoit l'alliance; si les Hollandois eussent ouvert leurs trésors pour se rendre les maîtres de cette Cour vénale; certes Louis XIV eût été forcé de faire une paix désavantageuse au lieu d'en dicter les conditions à Nimègue. L'habileté des Généraux François, la bonté des troupes, la présence du Monarque soutinrent sa réputation contre les fautes de ses Ministres & contre sa propre présomption. L'impitoyable Louvois rejetta toutes

(2) Barillon qui remplaça Croissi devint bientôt le nouveau trésorier de Louis XIV à Londres.

les propositions des Hollandois ; il refusa même de leur dicter des loix. La Hollande étoit réduite à l'extrémité où se trouva Carthage après la bataille de Zama. On exigeoit plus d'elle que le premier Scipion ne demanda jamais à cette rivale de Rome. Enfin les vainqueurs se laissèrent fléchir ; & voici les conditions que Louvois, dans le délire de son despotisme, consentit à imposer (1). Il exigea des villes & des forteresses dans le sein du pays ; il voulut que les Hollandois lui cédaient tous les grands chemins & les entretenissent, sans que ceux qui voyageoient sous passeport de France contribuassent aux frais, ou que leur marchandises fussent soumises aux péages ou aux douanes. Il voulut que le fantôme de République, que sa clémence laissoit subsister, lui envoyât, tous les ans, par des Ambassadeurs, une médaille d'or, sur laquelle on verroit gravé que les sept Provinces tenoient leur liberté de Louis XIV. Le rétablissement de la Religion catholique & le paiement de trente millions de notre monnoie actuelle, pour dédommagement des frais de la guerre, devoient être les préliminaires de cette incroyable capitulation, pour laquelle on ne donnoit que dix jours. Etoit-ce

(1) Observons à l'éternelle louange de la ville d'Amsterdam qu'elle seule se déclara contre tout Traité.

assez punir de misérables gazettiers, la médaille pour la paix d'Aix-la-Chapelle, dont les Hollandois avoient presque aussi-tôt brisé le coin pour appaiser Louis XIV, & une médaille satyrique qui n'exista jamais (1).

Comparez cette conduite à celle des Hollandois à Geertruydenberg, & osez demander justice ou vengeance. On fait l'évènement ; & les Hollandois ne peuvent trop se le rappeler, surtout en ce moment. L'invasion avoit surpris & abattu les courages ; l'indignation les ranima, les partis se réunirent, le désespoir & l'inondation sauvèrent les Hollandois, malgré les Généraux, les troupes, la présence & l'ambition de Louis XIV qui valoient bien apparemment tout ce que Joseph II peut offrir en ce genre. . . .

Sans doute Louis XIV fut grand ; mais César fut plus grand ; & quel honnête homme ne déteste pas César ? Louis XIV fut grand, mais tous

(1) *Les médailles superbes, avec les railleries continuelles & insolentes du gazettier d'Amsterdam ont donné plus facilement croyance à cette médaille imaginaire, attribuée au Sieur van Beuninghen, dont les discours pleins de vent & qui passoient la hardiesse, faisoient croire toutes choses ; (p. 72.) & ailleurs, page 70, — Cette médaille n'a jamais été vue, & n'a jamais subsisté que dans l'imagination de ceux qui l'ont inventée, Mémoires pour servir à l'Histoire de Hollande, par Louis Aubery du Maurier, Edit. de Paris 1688.*

les illustres fléaux de la terre furent grands, & ils ne méritent que l'exécration des hommes. Louis XIV fut grand; mais de cette grandeur qui désole & deshonne l'humanité. Et l'Europe connoît de Louis XVI des sentimens, des actions même qui méritent son estime, & les éloges de la postérité, mieux que toutes les victoires de Louis-le-Grand & sa dignité majestueuse. . . . Malheur au Ministre inconsideré ou pervers qui proposeroit un tel modèle au jeune Roi pour qui sa conscience est encore un juge, un témoin, un ami ! Malheur à qui lui donneroit de fausses idées de gloire, à qui souffleroit dans son cœur des souvenirs haineux, des projets de vengeance ! Il n'est qu'une gloire pour un Roi de France ; c'est de faire le bonheur de sa nation & de maintenir la paix du monde. Qu'il cultive, qu'il peuple son Royaume, cet heureux Monarque ! Qu'il rende aux sujets qui l'idolâtrient leurs droits politiques & civils, & qu'il défie toutes les Puissances de la terre ! ou plutôt qu'il en soit l'arbitre & le modérateur révéré ! . . . Tel est son devoir, tel est son honneur ; telle est sa destinée. Puissé-t-il la remplir pour son bonheur personnel, pour celui des nations ! Et périssent les sophistes & les ambitieux qui infectent la terre, avant que le Fondateur de l'Amérique soit le spectateur tranquille de l'invasion de la Hollande ou déserte lâchement sa cause !

L E T T R E IV.

*Comment on peut ouvrir la navigation de l'Escaut
sans danger pour la Hollande & pour l'Europe.*

JE finirai, Monsieur, en abandonnant aux réflexions des Amis de la Liberté, un projet simple & infaillible, pour ouvrir sans injustice & sans danger la navigation de l'Escaut, & pour porter au plus haut degré la prospérité des Pays-Bas Catholiques.

Qu'elles se forment en Etats fédératifs ces dix Provinces favorisées de la Nature, qui leur destina sur-tout la liberté (1) ! Qu'elles s'affranchissent du joug des Rois, de la nécessité déplorable d'être mêlés dans leurs querelles sanglantes, d'être agités de leurs délires ! & qu'à ce prix les rivières & les mers leur soient ouvertes ! Si elles eussent embrassé plus tôt cette résolution noble & sage, que de sang humain eût été

(1) *Horum omnium (Gallorum), dit Cesar, fortissimi sunt Belgæ.*

épargné ! Si les dix-sept Provinces des Pays-Bas se fussent affranchies à la fois, elles auroient formé une République capable de résister au reste de l'Europe, & tout le commerce de l'univers lui eût appartenu.

Que les Pays-Bas Catholiques soient indépendans ; & puisque les Flamands & les Brabançons veulent à tout prix de ce commerce extérieur qui a perdu tant d'Empires, & qui n'a pas encore rendu heureux un seul peuple ; puisqu'ils veulent du Commerce, ces Agriculteurs honnêtes, paisibles, aisés, opulens même, qui fertilisent un des plus beaux pays de l'univers, & celui où toutes les nations de l'Europe (1) ont puisé les premières notions d'une bonne agriculture ; puisqu'ils veulent du Commerce, ces heureux Colons ennuyés de leur bonheur, ils en feront un grand, & peut-être le plus grand qu'il y ait sur la terre. Ils feront librement avec leurs voisins des traités de paix, d'union de sûreté, de navigation, d'échange : ils ne seront plus assujettis aux vues partielles & légionnaires du Cabinet Allemand : ils jouiront d'une paix

(1) A commencer par les Anglois. Voyez le livre intitulé, *Harlib's Legacy*.

profonde que la politique du Roi de Hongrie ne pourra pas troubler : ils ne connoîtront plus la guerre ; ils en préserveront toute la partie de l'Europe qui les avoisine.

Les Pays-Bas sont dans une situation plus favorable que les Hollandois eux-mêmes pour former une République. Ils ont sur eux l'avantage de trois siècles d'instruction & d'expérience. Eclairés par leur exemple & par celui des Américains, ils parviendront aisément à se donner une constitution qui l'emportera sur toutes les institutions humaines : ils combineront mieux qu'aucune autre ne le fit jamais, les droits & les devoirs, l'ordre & la liberté, les loix & la puissance : ils organiseront avec plus de prévoyance & d'égalité le pouvoir législatif ; ils en sépareront avec plus de soin le pouvoir exécutif : ils le détermineront avec plus de précision ; ils débarasseront sa marche, & prescriront ses limites : ils parviendront sur-tout à faire de l'union générale des Provinces entr'elles une coalition, une fusion de toutes les parties, qui forme un corps, un & homogène, dont aucun Etat fédératif n'offre encore de modèle (1).

(1) C'est un des plus grands défauts parmi ceux que M. Turgot reprochoit aux Constitutions Américaines dans la Let-

Cette République nouvelle n'auroit pas besoin du Stathouderat, de cette institution fatale qui a causé toutes les divisions intestines de la Hollande; divisions qui l'ont mise à deux doigts de la perte en 1672; qui l'ont engagée dans une multitude de guerres iniques & ruineuses, & notamment dans la dernière, où son honneur, ses intérêts & sa sûreté ont été sacrifiés avec la plus lâche perfidie: divisions, qui, pour n'en pas dire plus, aujourd'hui même, sont tous ses dangers. Ces grands malheurs de la Hollande venoient étroitement à la nature des choses. Une guerre presque éternelle qu'il n'est plus possible de craindre aujourd'hui, sur-tout pour les Pays-bas si éloignés du Souverain dont ils ont à se débarrasser le joug; une guerre presque éternelle contre l'Espagne rendoit un chef militaire absolument nécessaire aux Provinces-Unies. La Maison de Nassau-Orange, qui jusqu'à Guillaume III, offre une suite non interrompue d'habiles guerriers & de profonds politiques, avoit plus qu'aucune autre assuré & défendu la liberté des Hollandois. Riche, puissante, respectée, en quelque

est vraiment admirable qu'il écrivit à ce sujet, en 1778, à son digne Correspondant M. le Docteur Price, Lettre que nous venons de publier dans notre ouvrage *sur l'Ordre de Cincinnatus*.

forte l'égalité des Rois, elle voulut s'arroger & perpétuer leur pouvoir. Delà les partis, les intrigues, les cabales, la discorde, l'assassinat légal des vrais patriotes ; les vengeances nées des vengeances ; l'affoiblissement de l'Etat & de la Liberté.

Les habitans des Pays-Bas Catholiques qui abondent en noblesse, n'y comptent heureusement aucune famille pareille ; & c'est un avantage immense qu'ils ont sur les Provinces-Unies. La hiérarchie sociale est plutôt fondée chez les Flamands sur les mœurs & sur les usages que sur des loix oppressives ; la féodalité y est à-peine connue. Le peuple & les Aristocrates réunis sous des loix uniformes, ont presque également à gagner à la liberté ; & c'est la première fois peut-être que la noblesse héréditaire n'y aura pas nuï. La frénésie des querelles religieuses est passée pour eux : elle ne l'étoit pas pour les Provinces-Unies, lorsque leur confédération a pris naissance. Les préjugés des Catholiques même, pressés de la tolérance universelle, sont affoiblis ; & c'étoit un motif de plus pour ne pas heurter par la violence ce que la raison alloit détruire à l'aide de la douce persuasion. Les Pays-Bas Catholiques sont peuplés, riches & bien cultivés, du moins

lativement aux autres contrées de l'Europe (1) :
 ses mœurs y sont simples & pures. Ainsi la
 pureté & la corruption du peuple ne viennent
 ni de la superstition, ni d'une surabondance de
 monastères, d'abbayes & de chapitres (2), comme

(1) Si l'on en doutoit nous renverrions à la description de
 M. Linguet, qui croit prouver ainsi la nécessité de rendre
 les Provinces le théâtre de la guerre pour qu'elles soient
 plus riches.

(2) J'aime encore mieux un Couvent de Religieuses qu'un
 régiment de Soldats. Si les premières contrarient la na-
 ture, elles ne la déchirent pas. Si elles violent leur insti-
 tution, c'est en perpétuant l'espèce ; les seconds font serment
 de la détruire au premier signal du despote. On a beaucoup
 applaudi aux révolutions intérieures que l'Empereur a opé-
 rées dans ses Etats. Que de choses il y auroit à répondre
 à ces éloges ! Mais du moins les Panégyristes de Joseph II.
 ne devoient-ils nous apprendre quelle justice ils trouvent à ex-
 pulser de sa profession un Citoyen qui l'a embrassée sous la
 sanction des loix. Je le dis nettement : il y a autant d'in-
 justice à chasser un Moine ou une Religieuse de leur retraite,
 qu'à chasser un particulier de sa maison. Méprisez les
 Moines tant que vous voudrez ; mais ne les persécutez pas,
 & sur-tout ne les volez jamais ; car il ne faut persécuter, ni
 voler personne, depuis l'Athée le plus déterminé jusqu'au
 Capucin le plus crédule. Un des plus grands malheurs de
 nos maîtres du genre humain, c'est de vouloir toujours que
 le peuple qui leur est soumis soit heureux (ou plus heureux,
 comme ils disent), à leur mode. Quand il ne faut que vou-

on l'a tant dit & répété. D'ailleurs l'envie de s'enfvelir dans les cloîtres passera bientôt lorsque les peuples ne connoîtront ni l'esclavage, ni la misère, ni les *conscriptions militaires*, ni la surcharge des impôts. Il y a dans les Pays-Bas Catholiques des privilèges, des franchises (1),

loir pour être obéis, on s'égare dans un labyrinthe de contradictions. Voyez l'instabilité & la multiplicité des ordonnances de Joseph II. & de tous ses frères les despotes.

(1) Les Pays-Bas Impériaux sont composés comme il suit.
 —Duché de Brabant—Quartier d'Anvers uni & incorporé au Brabant—Duché de Limbourg & Pays d'Outremeuse—Duché de Luxembourg & Comté de Chini—Comté de Flandre Autrichienne—Comté de Hainaut—Comté de Namur—Tournesif—Province de Malines enclavé dans le Brabant—Comté de Haynaut.—Les Etats actuels de Brabant sont composés de Prélats, de Nobles & de Députés des villes, ainsi que les Etats suivants :—Les Etats de Limbourg & d'Outremeuse—les Etats du Duché de Luxembourg—les Etats de Gueldres, qui sont les seuls où le Clergé n'a point d'entrée—Etats de Flandres—Etats de Haynaut—Etats de Namur—Magistrat de Malines—Etats de Tournai & du Tournaisif.—Voici leurs principaux privilèges.—Les peuples ne peuvent être chargés d'impôts sans le consentement des Etats des Provinces—Chacun doit être jugé par son Juge compétent établi d'ancienneté pour administrer la justice.—Personne ne peut être évoqué en justice hors du pays, notamment à la Cour de Rome, &c.—Voyez *Mémoires historiques & politiques des Pays-Bas Autrichiens*, &c. Tom. ii. ch. 25.

du courage, des principes de liberté : en un mot
 peu de contrées sont mieux préparées pour pro-
 duire des hommes parfaitement libres.

Qu'ils aspirent donc à cet honneur, ces an-
 ciens Belges que César distinguoit parmi tous les
 Gaulois ; qu'ils soient sûrs que pour être libres
 ne faut que le vouloir fortement, & qu'un
 peuple ne fût jamais conquis malgré lui.

D'ailleurs ils seront aidés & secourus. Tous
 leurs voisins ont intérêt à leur indépendance, ou
 ont pas un intérêt contraire.

L'Allemagne trouveroit incontestablement les
 plus grands avantages dans l'affranchissement
 des Pays-Bas. Les deux grandes Puissances qui
 menacent sa liberté, alors à-peu-pres égales, se
 tiendroient en équilibre. L'Empereur une fois
 affoibli par la séparation des Pays-Bas ; l'organi-
 sation du Corps Germanique, sans laquelle il ne
 pourroit long-tems subsister, seroit plus facile ; &
 c'est peut-être le seul moyen de l'établir. Les
 Etats qui se trouvent situés sur les routes de la
 Bohême, de la Moravie, de l'Autriche aux Pays-
 Bas, seroient délivrés pour toujours du passage
 des troupes Impériales qui les ravagent quand
 l'Empereur veut porter son armée en Flandre,

malgré la discipline tant vantée des troupes Autrichiennes ; les Cercles ne redoutent pas moins ce passage que les habitans des campagnes, parce que le plus souvent on remplit mal les stipulations convenues avec eux, & que le pays n'ayant que les provisions nécessaires à sa population, le passage des troupes y produit la cherté, quelquefois la disette (1).

Les voisins foibles des Pays-Bas, l'Evêque de Liège, les Electeurs de Cologne (2) & de Trêves, l'Electeur Palatin, ont un intérêt direct très-réel à cette révolution. Ils acquéreroient une puissance relative par une foule d'avantages de commerce & de liaisons politiques, qui n'auroient plus pour base les intérêts particuliers de l'Empereur.

(1) Je sais qu'on objecte que cela produit de l'argent aux Cercles ; mais c'est cet argent même qu'il n'est pas fort aisé d'obtenir. Voyez le Cercle de Franconie, qui demande dans ce moment que l'Empereur paie les fourages argent comptant, & le Ministre Impérial qui négocie pour en faire dispenser son maître.

(2) Il est possible que des raisons de famille engageassent l'Electeur actuel de Cologne, frère de l'Empereur, à s'opposer à cet arrangement ; mais une pareille opposition avec la foiblesse de ses moyens, ne seroit qu'une réclamation sans succès.

C'est sur-tout à la France, c'est à l'Angleterre, c'est à la Hollande, c'est à la Prusse à opérer cette grande révolution.

La maison de Brandebourg y gagneroit un commerce utile, & une paix durable pour ceux des Etats Prussiens qui sont voisins des Pays-Bas Autrichiens. Elle donneroit une base éternelle à sa puissance, & diminueroit pour jamais celle du formidable ennemi qui, depuis tant d'années, amasse dans son cœur la vengeance.

L'Angleterre se ménageroit & s'assureroit les traités de commerce les plus avantageux, & les plus étendus. Elle se procureroit de vastes ressources pour supporter & diminuer l'intolérable fardeau de la dette, qui l'accable & la consume. Elle éloigneroit pour toujours, comme inutiles déformais, & même impossibles, du moins pour elle, les guerres du Continent, qui l'ont ruinée, & qui tôt ou tard détruiront sa liberté civile, comme elles ont fait crouler sa liberté politique. L'Angleterre enfin expieroit, autant qu'il est en elle, par un si grand bienfait envers la nature humaine, tant de forfaits politiques dont elle s'est souillée, & qui creusent & doivent creuser le précipice où sa prospérité, sa gloire, son existence peut-être, seront tôt ou tard ensevelies.

Les Provinces-Unies n'auroient plus rien à craindre de l'ouverture de l'Escaut. Ce seroit alors l'objet d'une négociation, & non pas une loi imposée par le plus fort. Les Provinces-Unies, en accordant cette navigation aux Etats Belghiques, n'auroient du moins à craindre ni invasion, ni conquêtes, ni introduction des vaisseaux d'une puissance étrangère. Les Pays-Bas donneroient un équivalent dans le commerce de leurs Provinces, qui dédommageroient la ville d'Amsterdam, d'un léger sacrifice. La République Hollandoise conserveroit à jamais sa liberté : elle centupleroit sa puissance.

La France, à qui l'humanité doit enfin des actions de grâces & des éloges, pour avoir fondé les Etats Unis de l'Amérique, mettroit le sceau à sa gloire, en favorisant l'établissement de la nouvelle confédération Belghique : elle y gagneroit une tranquillité permanente sur ses frontières si souvent dévastées, & qui, désormais à l'abri de toute attaque, n'auroient plus besoin de cette triple enceinte de places fortes, dont l'entretien & les garnisons coûtent sommes immenses, & sont un objet d'inquiétude perpétuelle : elle se donneroit des Alliés éternels, dont la marine & le commerce deviendroient en quelque sorte les

siens, puisque la sûreté, l'opulence, & la bonheur des deux Puissances, seroit le lien indissoluble de leur union.

Montesquieu a dit, que les Déserts étoient la barrière nécessaire des vastes Etats (1) Eh! bon Dieu! quel mot! quel principe! quel sentiment! quelle pensée! Montesquieu a dit cela, parce qu'il a vu que les choses étoient ainsi J'aimerois autant qu'un homme pillé par des brigands sur les chemins, décidât que les brigands sont nécessaires à la police d'un grand royaume; & ceux qui ont soutenu, que sans la guerre une population excessive surchargerait & désoleroit la terre, & qu'ainsi la guerre étoit nécessaire, ceux-là raisonnaient comme Montesquieu, lorsqu'il écrivoit cet axiome.

Des Républiques, des Républiques! Telle est la frontière qui convient aux Monarchies, si l'on ne veut pas en faire de vastes prisons uniquement

(1) " Comme les Républiques pourvoient à leur sûreté
 " en s'unissant, les Etats despotiques le font en se séparant,
 " & en se tenant, pour ainsi dire, seuls; ils sacrifient une
 " partie du pays, ravagent les frontières, & les rendent dé-
 " fertes: le corps de l'Etat devient inaccessible." *Esprit des*
Loix, l. ix. chap. iv.

destinées à tourmenter & dégrader les hommes pour le plaisir de quelques bourreaux. Ces Républiques, quand elles ne feroient qu'écarter la guerre qui feroit leur ruine, ne peuvent qu'ajouter à la prospérité de leurs voisins.

Quand la politique humaine tendra-t-elle enfin à cette prospérité ? Quand voudra-t-elle sincèrement détruire la guerre dont les succès même font d'effroyables malheurs ? Quand travaillera-t-elle sur un plan raisonnable à ôter aux conquérans toute occasion, tout prétexte, tous moyens de l'entreprendre ? Quand formera-t-elle de bonne foi le desir d'établir une paix fondée sur l'intérêt de tous ; une paix durable, dis-je, c'est-à-dire après la liberté, tout ce qu'il y a de bon sur la terre ?—Je ne sais si ce jour luira jamais pour l'humanité ; mais si quelque chose pouvoit en hâter l'aurore pour notre malheureuse Europe, ce seroit sans doute la fondation de la République Belgique ; & puisque les changemens de circonstances, puisque le droit de convenance doivent annuler les traités, il n'en est pas un que la France, l'Angleterre, la Prusse, & la Hollande aient plus de raison d'anéantir que celui qui foumet les Pays-Bas à l'Empereur.

Les Politiques objecteront sans doute qu'une

pareille révolution donneroit à la France un nouveau degré de puissance, en lui procurant à jamais dans les Pays-Bas un allié, un ami, au lieu d'un voisin toujours indifférent, quelquefois mal-intentionné, souvent ennemi.

Mais les Pays-Bas ne sont-ils donc pas ouverts à la France, qui s'en empare quand elle veut, qui s'y cantonne, qui y lève de l'argent & des soldats ? Ne lui seront-ils pas plus ouverts que jamais depuis la démolition des places barrières au mépris des Traités ? Lequel vaut mieux pour l'Europe & pour les Pays-Bas, ou de les laisser à la merci de la France, ou de les voir se former en une République indépendante de la France, & amie de toute l'Europe, excepté de l'Empereur ? Sans doute il vaut mieux que les Pays-Bas soient libres ; & s'il est au pouvoir des hommes d'établir une balance politique vraiment utile & durable, c'est par cette révolution grande & salutaire qu'il faut commencer.

Que la Confédération Belgique s'élève ; qu'elle embellisse, qu'elle console, qu'elle édifie, qu'elle instruisse l'univers ! Le droit le permet, la justice le prescrit, la politique l'ordonne. . . . La Maison d'Autriche aura de quoi se consoler.

Rivale dans tous les tems de la Maison de Bourbon que son ascendant place sur les trônes, elle remplira sa destinée. La Maison de Bourbon donne des Rois ; la Maison d'Autriche donne des Reines.

TU FELIX AUSTRIA NUBE.





APPENDIX.

NOTE I.

*Sur le Czar Pierre I^{er} & sur la Russie,
relativement à la seconde Lettre.*

LES idées généralement répandues sur le Czar Pierre I^{er} sont si contradictoires avec celles que nous avons présentées dans notre seconde Lettre, que nous croyons devoir réunir ici quelques détails propres à justifier notre opinion.

On sait combien le Czar Pierre a été admiré pour s'être fait inscrire sur le rôle des charpentiers de Sar-
am sous le nom de *Pierre Michaelow*. Cette fantaisie
grossière & bizarre a été universellement célébrée,
même comme un trait de génie. Bayle, si recomman-
dable par la justesse & la sagacité de son esprit, étoit
enclin à partager cette opinion. Voici ce qu'il écri-
voit de Rotterdam le 28 Novembre 1697 : (1) “ Ce

(1) Voyez ses lettres, Tom. II, p. 608.

“ Prince (le Grand Duc de Moscovie, comme on
 “ l'appelloit alors) a assez de génie pour les mathé-
 “ matiques mais du reste quels travers d'es-
 “ prit ! il ne se plaît guères qu'à charpenter, & il
 “ passe des jours entiers à travailler, comme un
 “ ouvrier à la construction des vaisseaux ; on le voit
 “ aux ateliers tout comme le plus vil manoeuvre.”

Pierre I^{er} charpenta & fit le matelot toute sa vie. Manstein dit que dans toutes les affaires, excepté dans celles de la mer, le Czar laissoit les détails à ceux qui étoient chargés de l'exécution ; mais qu'il ne s'en rapportoit qu'à lui-même pour tous ceux qui avoient trait à la marine, & que dans ses chantiers on osoit à peine enfoncer un clou sans son ordre (*Mem. edit. Angl. p. 409*) Pierre voulut que tous ceux qui l'approchoient devinssent matelots comme lui. (Voyez les *Mémoires de Bruce*, dont nous citerons plus bas divers fragmens.) Il faisoit présent à ces Courtisans d'yachts, de chaloupes & de bateaux à voiles ou à rames (suivant leur rang) ; dans lesquels ils étoient obligés de venir faire leur cour à certaines fêtes, ou d'exécuter en flotilles des courses en sa présence. “ Il étoit enchanté,
 “ dit Bruce, lorsque les Patrons des vaisseaux Hol-
 “ landois, qui étoient invités aux fêtes de sa Cour,
 “ lui adressoient familièrement la parole, en l'appel-
 “ lant PATRON PIERRE (*Skipper Pieter*), comme les
 “ charpentiers de Sardam l'avoient appelé *Pieter Bau*
 “ ou MAITRE PIERRE.”* Ce Prince qui ne méditoit pas moins que de s'emparer du Kamchatka, de la Chine, de la Perse, de la Grèce, de la Pologne, de la Finlande, auroit été plus sensible, dit Manstein, au plus léger avantage de sa flotte qu'à la plus brillante de ses conquêtes.

Mais tous ses efforts, toutes ses singularités n'ont abouti qu'à produire, au grand malheur de ses sujets,

* P. 141.

une marine éphémère. Depuis la mort, cette marine, loin de s'accroître, a diminué ; & dans l'ordre naturel des choses, il n'est pas possible qu'elle augmente. Aussi la Russie se joint-elle à l'Empereur pour le changer, s'il est possible. Elle va s'engager dans une nouvelle guerre, afin de multiplier ses vaisseaux, & d'être comptée, sinon au nombre des grandes Puissances maritimes, du moins parmi celles qui ont en vue de le devenir.

Et quel a été, quel sera le fruit de tant d'agitations & de projets ? Les armées Russes ont ravagé les bords du Rhin : des vaisseaux Russes se sont montrés dans la Méditerranée : le cabinet de Peterbourg a mêlé le nom de Russie dans toutes les affaires de l'Europe. . . . & d'immenses forêts couvrent cet empire ! N'est-ce pas là bâtir Chalcédoine avec Byzance devant les yeux ?

Les extraits suivans des mémoires de Pierre Henri Bruce,* Ingénieur au service de Pierre I^{er}, homme simple & honnête, & témoin oculaire, me paroissent suffisans pour faire voir à tout homme de sens quels droits ce Czar avoit au titre de GRAND. Ils ont rapport à une expédition sur la Mer Caspienne en 1722. Tout extravagant que paroissent les incidens qu'ils contiennent, lorsqu'ils sont ainsi rassemblés, ils ne sembloient pas tels à leur narrateur Bruce, qui les expose gravement dans son Journal en ces termes.

“ L'Empereur fit des préparatifs pour une expédition à l'effet de tirer vengeance de l'insulte qu'il avoit reçue des rebelles de Perse habitans les bords de la Mer Caspienne.†

“ Pendant que la chose étoit en agitation, il arriva successivement trois exprès de Chach Hussein,

* Imprimés à Londres in 4to. 1782

† L. vii. P. 227.

“ Monarque de Perse détrôné, pour implorer le
 “ secours de Sa Majesté contre l’usurpateur. Les
 “ conditions qu’il offroit, étoient trop avantageuses
 “ pour qu’un Prince aussi sage que l’Empereur les
 “ négligeât. Elles firent hâter l’expédition. Lors-
 “ que l’Empereur fut résolu de l’entreprendre, il fit
 “ construire à *Nisni Novogorod*, un nombre suffisant
 “ de galères & de bâtimens de charge pour transpor-
 “ ter 30,000 hommes de ses troupes réglées, & de-
 “ scendre le *Wolga* jusqu’à la ville d’*Astrakan*.
 “ Après qu’il eût donné ses ordres pour la conduite
 “ du Gouvernement durant son absence, nous nous
 “ embarquâmes sur la rivière de *Moscow*, pour notre
 “ expédition d’Asie, le 26 Avril.*

“ Le 18 Juillet notre armée s’embarqua à *Af-
 “ trakan*, à bord de 250 galères accompagnées de 35
 “ vaisseaux pour le transport des munitions & des
 “ malades. Notre infanterie consistoit en 33,000
 “ hommes de vieilles troupes aguerries, qui avoient fait
 “ toutes les campagnes de la longue guerre contre la
 “ Suède;†” (outre 7000 Dragons, 20,000 Cosaques,
 “ & 40,000 Tartares Calmouques, qui marchaient par
 “ terre pour ravager la province d’*Andreof*).

“ Dans l’après-midi du 23, notre division perdit de
 “ vue l’Amiral, ce qui nous donna assez d’inquiétude,
 “ parce que nous n’avions à bord ni pilote ni boussole. A
 “ la vérité toute la flotte éprouvoit le même inconvénient;
 “ (observez, je vous prie, qu’il s’agit de la flotte d’un
 “ Prince matelot & amiral, lequel avoit passé par tous les
 “ grades, qui s’embarquoit sur la Mer Caspienne sans
 “ pilotes ni boussoles.) “ Lorsque la nuit fut venue,
 “ ne sachant où gouverner, nous jettâmes l’ancre.
 “ Le 24 sur le Midi, nous eûmes la vue de la terre,

* P. 228.

† L. viii. pp. 257 & 285.

à la grande joie de tous ceux qui étoient à bord, puisque c'étoit l'unique ressource pour diriger notre course. L.L. M.M. l'Empereur & l'Impératrice firent voile devant nous pour Terki."

" Le 28 nous commençâmes à débarquer nos troupes (à Agrechan) ce qui s'exécuta sans beaucoup de difficulté. Le 4 Août, nous décampâmes, & commençâmes notre première marche en Asie*—La chaleur étoit si violente que quantité de nos gens tomboient morts dans la route. Le Général Waterang (qui étoit revenu de la province d'Andreof après l'avoir dévastée) amena le chef de cette province prisonnier. L'Empereur fit pendre ce malheureux le même jour pour inspirer la terreur aux autres. Cela irrita les chefs Dagestans à un tel point qu'ils résolurent de se venger à tout prix, ce qui ne nous donna pas peu d'inquiétude. Le 15 on eut des lettres de Derbent, &c. qui assuroient que les manifestes y avoient été reçus avec beaucoup de joie, & que les habitans auroient le plus grand empressement de se mettre sous la protection de l'Empereur, lorsqu'il arriveroit dans cette ville avec son armée. A cette nouvelle, il ordonna que toutes les personnes qui appartenoient à l'armée, depuis la plus élevée, jusqu'à celle du dernier rang, apportassent chacune une pierre de moyenne grandeur au milieu du camp, où l'on planta une croix autour de laquelle ces pierres furent entassées comme un monument durable, à ce que j'imagine. Après quoi l'on célébra l'office divin.†—Nous décampâmes le 16, & poursuivîmes notre marche durant une chaleur excessive.‡—Le 23 nous vinmes camper au sud de Derbent(1) étant alors entrés

* P. 266.

† P. 268.

‡ P. 283.

(1) Algarotti, *voyage de Russie*, p. 227, parlant de cette ville s'exprime ainsi : " Derbent porte de fer ou porte Caspienne touche aux

“ pour la première fois en Perse*—Treize bâtimens
 “ de charge étant arrivés à l’embouchure de la rivière
 “ *Mullikenti* avec des provisions envoyées d’*Astrakan*
 “ à l’armée, nous fîmes 15 wersts pour arriver à cette
 “ rivière—Le 24 Sa Majesté se proposa d’y établir un
 “ port pour ses vaisseaux sur la Mer Caspienne, & je
 “ reçus l’ordre d’élever un fort pour le couvrir. Nous
 “ fîmes toute la diligence possible pour construire
 “ l’un & l’autre ; après quoi notre intention étoit
 “ de continuer l’expédition. Ayant une multitude de
 “ bras employés sans relâche à ces travaux, le fort
 “ se trouva fini le 5 Septembre†—Notre armée étoit
 “ prête à marcher en avant le jour suivant, lorsqu’à
 “ notre grande surprise un Ambassadeur Turc arriva
 “ de *Shamachie* ; il apprit à l’Empereur, que les
 “ Turcs avoient pris possession de cette ville, & que
 “ par ordre du Grand Seigneur son maître, il venoit
 “ signifier à Sa Majesté que ses progrès dans ces
 “ contrées donnant ombrage à la Porte, elle le prioit
 “ de retirer ses troupes, & qu’en cas de refus elle
 “ déclaroit la guerre à la Russie. L’Empereur, après
 “ avoir réfléchi mûrement au discours de l’ambassa-
 “ deur, ne jugea pas à propos d’avancer plus loin,
 “ n’ayant nulle envie dans la conjoncture actuelle
 “ de rompre avec les Turcs, & d’autant moins qu’il
 “ se trouvoit à une si grande distance de ses Etats avec
 “ la fleur de son armée. Il résolut donc sur le champ
 “ de rebrousser chemin, en sorte que cet endroit fut
 “ alors le terme de notre expédition en Perse ; &
 “ les personnes qui sollicitoient si instamment notre

“ montagnes du Daghestan ; on dit que cette ville fut bâtie par Alex-
 “ andre. Quand le Czar l’eut prise, il voulut les honneurs du triomphe.
 Le Czar ne prit point Derbent ; la circonstance des pierres entassées autour
 d’une croix, à la réception d’une lettre, n’est assurément point un tri-
 omphé, pas même une ovation ET VOILA JUSTEMENT
 COMMENT ON ECRIT L’HISTOIRE.

assistance furent ensuite obligées de se ranger sous la protection des Turcs.*—Notre armée décampa le lendemain, 6 Septembre; & nous partîmes pour retourner à *Derbent*, au grand chagrin des habitans que nous laissions à la merci de l'usurpateur. L'Ambassadeur Turc nous accompagna jusqu'à notre rentrée dans le *Daghestan*. Nous traversâmes *Derbent* pour camper au Nord de cette ville. L'armée en fut très-joyeuse; elle ne goûtoit nullement cette expédition, entreprise parmi tant de peuples si sauvages & si barbares. Le 7, l'Ambassadeur Turc eut son audience de congé, & s'en alla à *Derbent*, où il resta jusqu'à ce qu'il eût appris que nous étions embarqués pour *Astrakan*."

Bruce raconte une multitude de dangers & de désastres qui signalèrent le retour de cette armée par terre & par mer: elle ne put débarquer que le 18 Octobre à *Astrakan*. L'auteur ajoute: " Nous perdîmes dans cette expédition meurtrière plus d'un tiers de notre armée, non point dans les combats, mais par la fatigue & les maladies. Sa Majesté étant alors déterminée à poursuivre désormais toutes les conquêtes par mer, sans courir le risque de détruire une armée en la faisant aller de nouveau par terre, elle donna sur le champ ordre de construire un nombre suffisant de vaisseaux &c.

L'Empereur partit d'*Astrakan* le 5 Novembre. Le 16, le *Volga* étant entièrement gelé pendant la nuit, M. Bruce fut obligé de tirer son bateau à terre, & il eut le bonheur, dit-il, † d'être le seul officier de sa division qui se trouva pris par les glaces dans un lieu habité. Sa Majesté, qui avec quatre bataillons des gardes, se trouva arrêtée quarante wersts au-dessus d'eux,

* P. 290.

† P. 300.

‡ L. ix. p. 303.

“ fut forcée de continuer sa route par terre.” — On pourroit multiplier ces étranges détails à l’infini⁽¹⁾.

(1) Voltaire rapporte cette expédition d’une manière très-imparfaite ; mais il nous apprend un fait assez curieux, à savoir que les traités de partage étoient à la mode, même du tems de Pierre I. En 1724, la Porte & la Russie profitant de l’état de confusion & de foiblesse où se trouvoit la Perse, s’en partagèrent les plus belles provinces, Pierre eut pour sa part le *Ghilan*, le *Mazanderan*, & *Afrabat*. Voltaire conclut : “ L’Empereur Pierre régna ainsi jusqu’à sa mort du fond de la Mer Baltique, par-delà les bornes méridionales de la Mer Caspienne. . . Etrange sujet d’éloge !

Le Général Manstein, dont les Mémoires ont été donnés au Public par le célèbre David Hume, parle ainsi de la suite de ces conquêtes.

“ La Cour de Peterbourg eut été long-tems auparavant (1752) enchantée d’avoir un bon prétexte pour se débarrasser avec honneur de ces Provinces conquises par Pierre sur la Perse, & dont la garde coûtoit beaucoup plus qu’elles ne valoient (un nombre prodigieux d’hommes y ayant péri). On trouva enfin un expédient : on entra à ce sujet en négociation avec la Cour d’Isphahan, & les provinces lui furent cédées en considération de plusieurs avantages accordés au commerce. Mais comme Thamas Kouli Khan (Schah Nadir) avoit dessein de recommencer la guerre contre les Turcs, l’un des articles du traité fut que la Russie continueroit d’y tenir garnison pendant quelques années, de sorte que l’Impératrice garda ces places jusqu’en 1739. La Russie avoit été obligée de tenir dans ces provinces près de 30,000 hommes de garnison, & il ne se passoit pas une année sans qu’il fût nécessaire d’en renouveler plus de la moitié, par ce que les Russes n’étant pas en état de supporter le climat, y mouraient comme des mouches. On a compté que depuis l’année 1722, que Pierre entra en Perse, jusqu’au tems où les Russes l’évacuèrent il y étoit péri 130,000 hommes.

“ En 1736,” nous dit le même auteur, “ une partie du Ministère Russe étoit contre la guerre qui suivit en Crimée.” Il ajoute : “ Lorsque la guerre fut finie, il parut clairement que ceux qui étoient de cette opinion avoient bien raison ; car la Russie perdit une infinité d’hommes dans cette querelle, & y obtint à-peine le plus léger avantage ; puisqu’il seroit difficile de compter parmi les avantages d’un Etat, la gloire que son armée, ou plutôt que quelques officiers de cette armée acquièrent durant le cours de la guerre. Le Maréchal Munich lui-même, n’étoit pas d’opinion de commencer la guerre contre les Turcs ; mais lorsqu’elle fut une fois commencée, il ne fut pas fâché qu’elle se continuât pendant quelques années. (p. 96)” Observez qu’il avoit le commandement. L’Empereur conclut ensuite une paix séparée avec les Turcs, avant les Russes ses alliés (ceux-ci finirent la guerre en 1739). “ Enfin, dit Manstein, (p. 230 & suiv.) tous les avantages que la Russie y gagna furent des plus médiocres.”

Telle fut, telle est, telle sera toujours la conduite d'un Despote, qui peut vouloir, mais qui rarement peut réfléchir. Sans doute quelque favori, pour exciter le Czar à cette entreprise, lui avoit dit : " Grand Prince !
 " soyez l'égal d'Alexandre, & marchez sur ses traces
 " en Asie. Couvrez-vous de gloire, & recevez le
 " tribut des deux mondes." Peut-être le Czar se l'étoit-il dit en secret à lui-même.—Malheureusement les hommes sages approchent rarement les Monarques absolus ; autrement on eût répondu au Czar :

" Prince ! vous avez déjà plus de territoire que
 " jamais Alexandre n'en conquit. * Tâchez de vous
 " créer autant de sujets qu'il a détruit d'hommes, &
 " vous aurez plus de puissance, plus de véritable gloire,
 " & sur-tout plus de bonheur personnel que cet illustre
 " fléau du monde. Vous allez partir pour chercher
 " des combats d'une cité au centre de votre Empire ;
 " & il vous faudra trois mois avant d'arriver à vos
 " frontières. Vous descendrez des rivières bordées
 " de magnifiques forêts qui couvrent un sol admirable ;
 " mais vous ne verrez pas un habitant. Vos domaines
 " sont si vastes, qu'une ville peut s'y trouver placée
 " sans que le reste de vos peuples en ait connoissance.
 " Les géographes seuls peuvent vous apprendre quelle
 " est l'étendue de votre immense Empire. Où courez-
 " vous ? qu'allez-vous tenter ? O Prince ! ne rougissez-
 " vous pas de porter les calamités chez les autres na-
 " tions, tandis que vous oubliez de remédier aux maux
 " qui dévorent la vôtre ? Vous avez des matelots qui
 " sont assez stupides pour s'embarquer sur les mers
 " sans boussole. Vos naturalistes ne vous ont pas dit
 " que la Mer Caspienne est sujette aux tempêtes, &
 " que sur ses rivages on respire un air pernicieux. Ils
 " ne vous ont pas dit que dans ce climat la chaleur
 " est excessive pendant le jour, que le froid est mortel
 " pendant la nuit. Vos faiseurs de projets ne vous
 " ont pas encore appris que vous établiriez en vain sur
 " les côtes de cette mer de misérables postes de com-

“ merce, avec toute l’ostentation des postes militaires;
 “ qu’il vous faudra chercher dans les nations étrangères
 “ des *agens* pour ce commerce : car il n’en existe aucun
 “ chez vous. O Prince ! commencez par former
 “ votre Empire, & que là se fassent vos premières
 “ conquêtes. N’avez-vous pas honte de proclamer
 “ votre ignorance chez les Etrangers ? La nature n’a
 “ donné que des *corps* à vos peuples ; c’est vous qui
 “ devez leur donner des *ames*. Au lieu d’importer
 “ des pays lointains de savantes académies, établissez
 “ des écoles parmi vos sujets. Au lieu de vaisseaux
 “ de guerre sans utilité pour un Empire enfoncé
 “ dans les terres, creusez des canaux, faites des chemins,
 “ ouvrez des communications dans l’intérieur de vos
 “ Etats. Au lieu d’une soldatesque superflue, que l’on
 “ entretient rarement sans méditer des projets destruc-
 “ teurs, ayez des artisans & une milice de laboureurs.
 “ Pourquoi cherchez-vous à tirer vos richesses des
 “ contrées étrangères ? Craignez-vous que vos peuples
 “ ne fournissent point à votre trésor assez de tributs ?
 “ Vous n’auriez pas des besoins si nombreux, si vous
 “ aviez moins de projets démesurés ; & le tribut des deux
 “ mondes ne vous enrichiroit pas si vos peuples sont
 “ pauvres. Contemplez, méditez l’exemple du
 “ Héros vagabond de la Suède ; vous l’avez sous les
 “ yeux, & vous voulez franchir encore une fois les
 “ bornes d’un Empire vingt fois trop étendu. Auriez-
 “ vous donc oublié votre délivrance miraculeuse sur les
 “ bords du Pruth ? Vous allez attaquer des montagnards
 “ trop légers à la course pour votre infanterie, trop
 “ robustes pour votre cavalerie légère. * Vous allez
 “ vous précipiter dans des périls auxquels votre fidèle
 “ Catherine ne pourra vous arracher. Vous menez vos
 “ vieilles troupes Impériales à sept cens lieues pour
 “ apprendre un secret que vous auriez pu savoir six
 “ mois plus tôt à Moscow. Ce secret est bien simple ;
 “ un Souverain absolu et puissant est toujours mé-

(*) Voyez ci-dessus.

" content d'en trouver un autre dans son voisinage.
 " ... Restez chez vous, illustre Prince ! & je vous
 " enseignerai deux autres secrets plus précieux
 " qu'aucuns de ces secrets de comédie agités dans les
 " conciliabules nocturnes des Ministres, & dont le
 " résultat est si communément une folie désastreuse.—
 " Le premier, c'est que la bonne politique vous com-
 " mande avant tout de respecter le droit de vos voisins,
 " & la justice envers tous. L'autre, que la vraie
 " gloire consiste à vous rendre utile aux hommes, &
 " surtout à la classe inférieure de vos sujets, qui com-
 " pose le grand nombre. Souvenez-vous qu'il n'est
 " point d'État si florissant qu'un Prince ne puisse en-
 " core améliorer, & qu'il n'est aucunes bornes à la
 " perfection de la morale, des mœurs, des talents, de la
 " liberté Ne soyez pas surpris, ô Prince ! que
 " j'appelle ces choses des *secrets* ; elles ont toujours
 " été des *secrets* dans les Cours ; & si elles n'en étoient
 " pas pour vous, on n'eût jamais osé vous encourager
 " à entreprendre cette folle, injuste & ruineuse expédi-
 " tion, dont, un jour sans doute, la postérité devoi-
 " lera des détails qui tourneront à votre éternelle
 " honte (1)". . . .

(1) Voltaire, dans son *Histoire de l'Empire de Russie*, ouvrage si in-
 férieur du côté du style, de l'intérêt & de la vérité à son histoire de
 Charles XII ; Voltaire raconte cette expédition (Tom. ii. chap. 16, *des*
conquêtes en Perse) de la manière la plus inexacte & la plus informe. On
 diroit qu'il ne s'est attaché qu'à la description du pays & de ses habitans.
 Il nous assure, à la vérité, qu'*Alexandre n'étoit point un brigand*, que Pierre
 le Grand *voulut*, comme lui, *changer le commerce du monde* ; &c. &c. A ces
 allégations pleines d'exactitude, comme on voit, il ajoute que les bâtimens
 qui apportent de nouvelles provisions, des chevaux, des recrues, ayant
 péri vers Astrakan, & la saison s'avancant ; Pierre revint à Moscow, &
 qu'il y *entra en triomphe* . . . ET VOILA JUSTEMENT COMME ON ÉCRIT
 L'HISTOIRE. " Là, selon sa coutume, poursuit Voltaire, il rendit
 " solennellement compte de son expédition au Vice-Czar *Romadanofsky*,
 " continuant jusqu'au bout cette singulière comédie, qui, selon ce qui est
 " dit dans son éloge prononcé à Paris à l'Académie des Sciences, auroit
 " dû être jouée devant tous les Monarques de la terre" Je
 demande ce que signifie cette phrase du Panégyriste Academicien :
 Rendre compte de cette manière, sans être comptable, ni soumis à

L'expression dont nous venons de nous servir, *vos domaines sont si vastes qu'une ville peut s'y trouver placée sans que le reste de votre peuple en ait connoissance*, fait allusion à une anecdote précieuse que Bruce détaille de la manière suivante :

“ La forêt (*près de Pense*) s'étend de l'orient à
 “ l'occident à plusieurs centaines de wersts, & sa moindre largeur, où nous la traversâmes, est de 160
 “ wersts. J'appris du Gouverneur (*de Pense*) en cet
 “ endroit que depuis environ six mois, l'existence d'une
 “ grande bourgade ou ville, avoit été constatée par les
 “ habitans mêmes, qui pour cet effet envoyèrent à
 “ l'Empereur une députation. Cette ville est à 200
 “ milles à l'est de *Pense*, & à la même distance de tout
 “ autre endroit habité. Elle est située sur le bord d'un
 “ lac dans cette vaste forêt, & contient plus de deux
 “ mille familles. Voici comme les habitans de cette
 “ ville inconnue racontent leur histoire.—Dans les
 “ tems orageux qui suivirent la mort du Czar Juan
 “ Wafilewitz, un grand nombre de voleurs qui
 “ s'étoient associés commettoient les plus grands excès
 “ dans tout le pays. Leur chef étoit un Colonel dégradé des armes, mais officier expérimenté. Leurs
 “ déprédations devinrent si audacieuses que le Czar
 “ Michaël Feodorewitz (Aïeul de Pierre I.) trouva
 “ nécessaire d'envoyer contre eux des détachemens considérables de ses troupes ; mais les voleurs surpre-
 “ noient presque toujours ces partis & les accabloient.
 “ Alors le Czar offrit une grande récompense pour la
 “ tête des *chefs*, promettant de pardonner à tous les
 “ autres. Ceux-là, qui craignoient d'être trahis,
 “ résolurent de faire un pillage général une fois pour
 “ toutes. Ils réussirent, & s'étant emparés d'une

aucune peine, si l'on est répréhensible, c'est une comédie sans doute, & même une mauvaise farce, imaginée pour en imposer aux sots. Mais je supposerai pour un moment que le Vice-Czar eût condamné le Czar aux Petites-maisons ; la sentence eût-elle été mise en exécution devant tous les Monarques de la terre ?

“ quantité immense de grain, de chevaux, de bétail,
 “ & d’outils pour travailler, ainsi que de toutes les
 “ femmes qu’ils trouvèrent ; ils se retirèrent dans ces
 “ forêts inaccessibles, s’y établirent, firent des abbatis,
 “ donnèrent par les engrais de la fécondité à la terre.
 “ Depuis ce tems ils ont vécu, gouvernés par leurs
 “ propres loix, sans jamais molester aucun de leurs
 “ voisins éloignés, & sans avoir la plus légère commu-
 “ munication avec eux.”

En lisant ce récit de Bruce, tout honnête homme
 s’écriera : *Puisse cet exemple être encore & sans cesse répété !*
 Et qu’on ne dise pas qu’il est impossible de rien con-
 clure d’un fait si douteux. Quand il faudroit conve-
 nir que le Gouverneur de Penzé a pu s’exprimer d’une
 manière un peu exagérée, nous répondrions que
 Bruce, qui étoit sur les lieux, avoit assurément les
 connoissances suffisantes pour juger que le récit n’étoit
 pas extravagant. D’ailleurs les passages suivans ren-
 dront plus croyables les circonstances générales de
 cette anecdote.

“ Il y a plusieurs déserts de 80 à 120 milles &
 “ même de 200 milles d’Angleterre, dans l’Empire
 “ Russe. On n’y trouve pas une ame, quoique plu-
 “ sieurs parties de ces déserts situés dans un très-bon
 “ climat, aient le meilleur sol qu’on puisse désirer.
 “ (Manstein, p. 379) Il ajoute : Lorsque j’étois em-
 “ ployé à *Camishinka* (au canal pour joindre le *Don*
 “ & le *Wolga*) en venant de *Moscow*, ainsi qu’en re-
 “ tournant, je traversai cette partie du pays que les
 “ Russes appellent *Stép*, (1) dans laquelle par rap-

(1) Le Stép d’Astrakan à l’orient du Wolga, est un véritable désert ;
 mais la description ci-dessus ne se rapporte point à cette partie. (Voyez
Modern Universal History, v. xxxv. p. 58). Pierre imagina de faire un
 commerce, & de former des canaux dans une partie de cette région si
 étendue & infestée par les Tartares ; ce qui ressemble à un projet pour faire

“ port aux incursions des Tartares il n’y a point de
 “ maison pendant 50 milles & dans quelques endroits
 “ pendant 100 ou 200 milles de Russie, (20 ou 40
 “ lieues Françaises).”

Le Capitaine Perry, (*State of Russia*, 8°. 1716, p. 69.) s’exprime ainsi : “ Il y a une grande étendue
 “ de terre du côté *occidental* du Wolga, depuis la ville
 “ de *Saratof* jusqu’à la Mer Caspienne, laquelle est
 “ entièrement inhabitée, excepté seulement les Isles
 “ autour d’*Astrakan* & ses habitans qui demeurent
 “ dans quatre villes, *Camishinka*, *Czaritza*, *Is-
 “ chornies* & *Terki*, qui sont distantes l’une de
 “ l’autre depuis 150 & 160 jusqu’à 200 milles. Les
 “ Russes, à cause des excursions des Tartares dont on
 “ a parlé, ne labourent ni ne sèment dans ces parties,
 “ quoique le sol y soit extrêmement riche.” (P. 87—88.—*ibid.* Voyez aussi dans Voltaire la confirma-
 tion du récit de Perry ; description de la Russie, section
Astrakan.(1). Le fait rapporté par Bruce
 n’est donc rien moins qu’incroyable. Qu’il nous soit
 permis d’ajouter quelques réflexions.

Les principales parties de la Russie, & la Sibérie
 entière, dans leur état actuel, ressemblent beaucoup à
 l’Amérique Septentrionale : ces deux régions étant cou-
 vertes de forêts sans habitans, (2) & toutes deux sous

de force à travers les nations sauvages un commerce de fourrures depuis
 les Etats-Unis, sur la côte Orientale d’Amérique, jusqu’au Sound de
 Cook sur la côte Occidentale. Pierre ne songea jamais que s’il com-
 mençoit à protéger ces parties de manière qu’elles pussent être couvertes
 de grain & de bétail, le commerce y deviendrait non-seulement assuré,
 mais spontané : au lieu d’apprivoiser ces hordes de sauvages, il chercha
 de nouvelles querelles aux Tartares.

(1) Voltaire dit dans son siècle de Louis XIV. T. (p. 471.) “ En
 “ ces tems-là se formoient deux Puissances dont l’Europe n’avoit point
 “ entendu parler avant ce siècle. La première étoit la Russie que le
 “ Czar Pierre le Grand avoit tirée de la Barbarie. Cette Puissance ne
 “ consistoit avant lui que dans des déserts immenses.” Ne diroit-on pas
 que le Czar Pierre a beaucoup peuplé ses Etats ?

(2) On peut dire la même chose de la plus grande partie de la Pologne ;
 Voyez les derniers Voyages de M. Coxe dans ce pays.

un climat qui réunit les deux extrêmes. La Nation Angloise envoya dans l'Amérique un petit nombre d'habitans, qui, fidèles au système seul digne des hommes, celui d'Agriculture & de Liberté, ont doublé leur population tous les vingt-cinq ans. Leur nombre aujourd'hui, après une longue guerre, n'est pas moindre de deux millions.

Ces forêts sans bornes, les Souverains Russes, sans traverser l'Océan, les possèdent au sein de leurs Etats. S'ils les défrichoient, elles leur produiroient des sujets utiles, au lieu de colons inconstans, & tôt ou tard ennemis. Si le Gouvernement Russe veut de bonne foi abolir, ou seulement mitiger les vexations qui accablent ses paysans, & le sol auquel ils sont attachés ni plus ni moins que les plantes; les forêts de la Russie, repaire actuel DES JAKALS, DES OURS, ET DES LOUPS, deviendront des champs couverts d'hommes, de troupeaux & de prospérités. Au lieu d'avoir besoin de garnisons pour tenir des esclaves dans la crainte, les Czars trouveront des sujets fidèles & heureux pour défendre leur Empire.

L'Agriculture, nous l'avons vu, conduit à la civilisation MEME LES VOLEURS. Conducteurs des humains ! tournez donc vos regards vers l'Agriculture. Ne pensez point au commerce. Le commerce suivra nécessairement l'agriculture. Vouloir qu'il la précède, c'est un projet ruineux, détourné, chimérique, absurde. Le vrai commerce, celui d'échange, dérive naturellement & nécessairement de l'Agriculture.

L'Impératrice de toutes les Russies ne possède-t-elle donc pas assez de terre à son gré ? Si la chose ne lui paroît pas ainsi, qu'elle se plaigne au Créateur de n'avoir pas fait le globe plus grand ; car il me semble qu'elle a sa bonne part de la surface de notre sphéroïde. Elle a tous les sols, tous les climats ; elle peut avoir toutes les productions : il lui faut seulement une

navigation intérieure pour unir les parties de son immense territoire. Mais quant à la mer, quel besoin en a-t-elle ? Que les Etrangers viennent, achètent & vendent dans le petit nombre de ports qu'elle possède ; qu'ils prennent sur eux les travaux, les périls de la navigation tous ses dangers politiques ; & qu'elle ne coure point avec eux cette carrière orageuse ?

Ce devrait être un axiôme, que toute marine ne peut être fondée que sur la pêche & sur la navigation marchande, & qu'un pays tellement dans les terres qu'il ne soit propre ni à l'une ni à l'autre, n'a aucun besoin de marine. Mais de toutes les choses de ce monde, la plus mal imaginée sans doute, la plus contraire au bon sens, c'est une marine en *fragmens*. Que l'Angleterre ait une marine, puisque dans sa position insulaire, elle peut en combiner toutes les parties. Mais quel mortel pourra jamais combiner la marine de la Mer Blanche, de la Mer Noire, de la Baltique, de la Mer Caspienne ? S'il faut des flottes, s'il faut des arsenaux dans chaque région, si les matelots doivent voler d'une mer à l'autre pour les armemens, à mesure qu'ils deviennent nécessaires ; non-seulement la dépense deviendra quadruple ; mais la marche correspondante par terre sera longue, difficile & destructive (1). D'un autre côté, si les flottes elles-mêmes sont obligées de cingler d'une mer à l'autre, on perdra infailliblement des saisons entières, peut-être des années pour combiner la première campagne (2). Si le théâtre de la guerre est dans la Mer Atlantique, ou dans la Méditerranée, un combat dans l'arrière-saison, peut, en fer-

(1) Nous apprenons de Bruce, qu'on peut à-peine remédier à ce dernier inconvénient. On fit courir le bruit dans l'été de 1784, que la Russie auroit secondé le Dannemarck d'une flotte plus considérable si elle n'eût pas été obligée d'envoyer plusieurs milliers de matelots en Crimée.

(2) Cette observation paroîtra bien décisive si l'on considère combien la Baltique demeure fermée.

mant à la flotte Russe ses propres ports, l'obliger à payer un tribut aux étrangers qui lui donneront asyle (1). La mer pourra-t-elle jamais donner à la Russie l'équivalent de tous ces désavantages ? . . . Qu'elle renonce donc à la mer ; qu'elle renonce à ses projets ambitieux ; qu'elle renonce aux conquêtes par terre ; qu'elle tourne ses yeux sur elle-même. Toutes les fois qu'elle croira augmenter son pouvoir autrement qu'en multipliant le nombre de ses sujets sur le sol qu'ils occupent ; la Russie, qu'on me pardonne le solécisme, deviendra moindre en devenant plus grande.

J'ai tracé ces longs détails, auxquels il me seroit aisé d'en ajouter une infinité d'autres, sans prétention, sans amertume, poussé par la seule conviction qu'il importe aux hommes d'apprécier avec sévérité le mérite de ceux auxquels on a donné le surnom de GRANDS. Qu'on y prenne garde ; ce titre fut décerné plus souvent aux hommes *actifs* qu'aux hommes *utiles*, ou même doués de grands talens.

Pierre I. n'eut aucun droit à l'admiration pas plus qu'à l'estime des humains. S'il le faut, je démontrerai à la rigueur que, parmi les Princes, qui se firent un nom, il en est bien peu d'aussi médiocres. Mais si le règne de Pierre fût signalé par une foule d'erreurs, de fautes, de crimes, dont l'influence a été si fatale au genre humain & sur-tout aux Russes ; c'est plutôt encore la faute du siècle & des circonstances que celle de ce Monarque impétueux. On ne se donne pas le génie ; & l'esprit d'imitation est le lot éternel de la médiocrité. Pierre fut conduit ou plutôt subjugué par les idées à la mode chez les Nations policées. Il voulut des victoires & des conquêtes, parce que la *mode éternelle* des hommes est de célébrer avant tout les Héros guerriers ; & que

(1) Et voilà pourquoi la Russie s'intéresse si tendrement à l'Escaut.

la puissance militaire de Louis XIV avoit obtenu l'admiration de ses ennemis même. Il voulut des vaisseaux & du commerce, & des manufactures, & des savans, & des artistes, parce que le luxe de décoration, les succès du commerce & ceux de l'imagination, étoient *la mode*, &, pour ainsi dire, l'ame de ce siècle d'illusions, presque autant que du nôtre Ces idées tromperont encore plus d'un Prince; car elles continuent d'être à *la mode* par la coupable connivence des maîtres de l'opinion.

Je conçois pourquoi la plupart des gens de lettres, également commandés par leur amour-propre & par les circonstances, s'abaissent à la flatterie. Dans quel pays du monde, le sincère ami de la vérité, s'il a le malheur d'écrire, est-il véritablement libre? Je conçois comment quelques-uns d'eux (& ce sont les plus estimables) n'ont ni le courage de mentir, ni celui de déplaire. L'esprit fait écrire ou parler; le caractère seul fait vouloir, il fait agir; & le caractère est le don que la nature fait le plus rarement à l'homme.

Mais pourquoi les Historiens qui parlent des morts, & des morts étrangers, souillent-ils leur plumes par des mensonges gratuits, ou d'inutiles infidélités? Lâches prévaricateurs, ils profanent sans intérêt la plus sainte des magistratures. Ils flattent les morts, ils égarent les vivans; ils se déshonorent aux yeux des sages; & ce qui est plus funeste, ils dégradent à ceux du vulgaire la plus sublime des fonctions de l'homme civilisé, l'art de cultiver sa raison & de communiquer sa pensée Oh! de quelle considération, de quelle gloire, de quelle puissance, ils se privent! Quel auguste tribunal les gens de lettres composeroient bientôt si les crimes politiques n'échappoient jamais à leur inflexible censure! S'ils vouoient à l'exécration des hommes les forfaits éclatans, que trop souvent ils livrent à leurs éloges insensées! . . . Et si les succès du moment

sont l'unique objet de leur ambition, croient-ils donc qu'en respectant la vérité, leur influence seroit moindre, leur considération affoiblie, leur fortune retardée? Ne diroit-on pas que leurs impostures ou leur pusillanimité attirent sur eux les trésors des deux mondes? Hélas! les Historiens, les Moralistes, les Philosophes auront beau dissimuler, flatter, mentir. Jamais l'homme puissant ne saura pardonner à qui fait écrire; jamais il n'aimera qui peut le juger

Puisque tout est *mode*, puisqu'il ne faut avoir que des vertus & des principes, & des opinions & des talens à la *mode*; tâchons du moins de lui donner une autre direction. Que les beaux-esprits, esclaves & tyrans des opinions du jour, essaient de les changer; qu'ils essaient, ne fût-ce que pour quitter les routes battues: plus escarpé, le chemin n'en sera peut-être que plus court. Ils auront plus de succès, des succès plus durables, plus flatteurs, plus innocens Eh! qu'importe à quel Dieu l'homme sacrifie, pourvu qu'il soit utile à ses semblables, & qu'il atteigne le bonheur!



N O T E II.

Sur les Grecs modernes, Relativement à la Seconde Lettre.

C E que j'ai dit des Grecs modernes dans ma Seconde Lettre est bien contradictoire avec le discours préliminaire du *Voyage pittoresque de la Grèce*. Personne ne considère plus que moi M. le Comte de Choiseul Gouffier & ses talens. Personne n'estime davantage l'enthousiasme de liberté d'un jeune Patricien appelé à de grandes destinées, qui du sein de l'Aristocratie & des Cours, a su s'élever à des pensées hautes, à de nobles sentimens. Mais *Amicus Plato, Amicus Socrates, magis Amica veritas*. Puisque je traite par occasion le même sujet que Monsieur de Choiseul, je ne puis m'empêcher de dire que les faits sont absolument opposés à son système & à ses assertions. Il seroit aisé de l'établir par une foule d'autorités ; je me contenterai d'un petit nombre ; mais le choix fera bon.

Voici quelques fragmens du Discours Préliminaire de M. de Choiseul, p. xi, xii, xiii, xiv, xv, & xvi.

“ Quoi ! il seroit impossible de réunir les Grecs
“ de la Morée sous les loix d'une association sagement
“ conçue ! de les soumettre a une administration pro-
“ visoire, en attendant une législation mieux com-
“ binée ! de leur faire sentir la nécessité d'un concours
“ unanime, & de les faire marcher tous ensemble
“ vers la liberté, cet objet éternel de tous leur
“ vœux ! ”

“ Plus on y réfléchit, & moins ce projet paroît im-
 “ praticable. L'exécution même en deviendrait
 “ facile s'il étoit appuyé par les grandes Puissances
 “ qui trouveroient un intérêt véritable à protéger
 “ cette révolution. Et peut-être ce noble & grand
 “ dessein est-il déjà conçu par Catherine II, par cette
 “ Princesse, pour qui la gloire est le premier besoin,
 “ qui a porté la philosophie sur le trône, & l'a con-
 “ sacrée au bonheur des hommes. Peut-être cette
 “ auguste Princesse, disposant elle-même dans sa
 “ sagesse le plan de cette révolution mémorable,
 “ instruite par l'expérience de vingt années, & même
 “ par l'inutilité de sa dernière tentative, mieux
 “ informée des obstacles & des moyens, mieux servie
 “ par des émissaires plus fidèles, peut-être s'apprête-
 “ t-elle à ressaisir une gloire qui semble faite pour
 “ elle, & qui ne lui a échappé que par des circons-
 “ tances étrangères, dont l'influence sera détruite
 “ dès qu'elle sera prévue. Elle ne craindra point de
 “ rappeler les Grecs à la liberté, elle qui a voulu la
 “ faire connoître à la dernière classe de ses sujets ;
 “ & quelle entreprise jettéroit un plus grand éclat
 “ sur son règne & tiendrait une plus grande place
 “ dans les Annales du monde ! ”

“ Combien de ressources, de facilités, de secours
 “ réunis autour d'elle pour en préparer & en assurer
 “ le succès ! Que de ressorts visibles ou cachés, que
 “ de mobiles puissans placés sous sa main, & qui pour
 “ entrer en action semblent n'attendre que ses ordres !
 “ Quel concours de circonstances, d'avantages & de
 “ moyens ! cette habitude où sont les Grecs de
 “ tourner les yeux vers la Russie, & que tant de
 “ malheurs n'ont pu détruire ; tous ces rapports de
 “ mœurs & d'usages entre les deux nations ; cette
 “ conformité de culte, lien si respectable pour des
 “ peuples superstitieux ; des prêtres qui consacre-
 “ roient par l'appareil de la religion l'autorité des

“ chefs dans une guerre auguste & nationale ; qui
 “ lanceroient les foudres de l'anathême contre le
 “ lâche, le réfractaire, le perfide ; qui ouvriraient
 “ le ciel aux martyrs de la liberté, & feroient envier
 “ la mort des victimes d'une si noble cause ! ”

“ Tels sont les moyens accessoires qui s'offrent
 “ à Catherine pour seconder ses armes, & son génie
 “ plus puissant que ses armes. ”

M. de Choiseul Gouffier dit ensuite que ce ne sera plus maintenant un paradoxe, mais une idée simple & commune, d'affirmer que les Grecs (de la Morée) seront plus utiles à la Russie comme ses alliés que comme ses sujets. Dans l'état de langueur où est tombée la Puissance Ottomane, les Grecs devenus libres pouvant la contenir encore plus facilement, l'existence de cet Empire affaibli seroit un bien réel pour les deux Souverains qu'on soupçonne d'aspirer à l'envahir. Il ajoute que les Provinces Méridionales, en obtenant de nouveaux débouchés, doubleront leur culture & leur population. “ Leurs productions
 “ abondantes & variées, en suivant le cours des grands
 “ fleuves qui les arrosent, descendroient, dit-il, dans
 “ la Mer Noire, & passant dans le Bosphore que la
 “ foiblesse Ottomane n'oseroit jamais fermer, vien-
 “ droient se répandre dans toute la Méditerranée,
 “ tandis que le commerce, de la Mer Caspienne ”
 (Voyez dans le *voyage de Russie* du Comte Algarotti, depuis la page 200 jusqu'à la page 224, combien les espérances du Voyageur François sur le Commerce de la Mer Caspienne sont mal fondées. Voyez aussi dans l'ouvrage précédent la note sur l'état actuel de ce commerce)
 “ reflétant les heureux effets de cette heureuse activité,
 “ porteroit jusques dans *Ispahan* & dans *Dehly* ces
 “ fourrures, précieuses richesses des climats glacés
 “ du Pôle. ” Un commerce de fourrures à *Dehly*, où l'on ne s'habille que de mousseline, seroit en effet une

chose assez surprenante. Mais M. le Comte de Choiseul auroit pu trouver, dans le Voyage du Comte Algarotti, non-seulement que ce commerce au dehors *se réduisoit à peu de chose*, ce qu'on auroit deviné sans le Comte Algarotti; sur-tout quand on sait que les Anglois portent des fourrures du Canada en Russie; & qu'ainsi les fourrures Russes peuvent être un objet de curiosité, mais jamais d'un grand commerce extérieur, & d'autant moins que les Moscovites en font eux-mêmes la plus grande consommation; mais, ce qui est plus intéressant, que bien que la Perse ne communique à la Mer des Indes que par le port de Gombroon qui a succédé à celui d'Ormuz, les Russes pourroient faire venir par la Mer Caspienne les belles soies du Ghilan, & les distribuer ensuite en Europe.

“ Qui peut, continue le Comte, avoir intérêt de
 “ s'opposer à ce système? Ce ne sera pas l'Empereur.”
 (Je le crois assurément) “ La France oublieroit-elle
 “ que, maîtresse de la Méditerranée, elle tirera plus
 “ facilement par cette voie toutes les productions du
 “ Nord & les bois de construction; ces mâts qui
 “ abattus dans les forêts de la Pologne & trainés avec
 “ tant de peine vers les rivages de la Baltique, vien-
 “ nent à si grands frais dans nos chantiers, heureux
 “ quand ils ne tombent pas entre les mains de nos
 “ ennemis maîtres de la Manche, & trop souvent de
 “ la Mer du Nord. Quels avantages la France n'au-
 “ roit-elle pas pour déterminer en sa faveur la balance
 “ de ce nouveau commerce? Combien de nouveaux
 “ débouchés pour les produits de ses manufactures,
 “ puisque les échanges se feroient dans une mer où
 “ elle est sûre de conserver sa prépondérance, & où
 “ elle jouiroit des établissemens tout formés qu'elle
 “ a déjà dans le Levant!”

Je doute que les idées que nous venons d'extraire de l'ouvrage de M. de Choiseul, aient servi de base

à ses instructions d'Ambassadeur. Quoi qu'il en soit, il observe dans son discours qu'il étoit jeune quand il fit son voyage : son imagination s'alluma dans la Grèce au souvenir de ses beaux jours. Séduit par la valeur de quelques montagnards Maniotes, ou Mainotes (1), descendans des anciens Laconiens, habitans du Taygète peuplade féroce, qui, sur terre & sur mer, vit de pillage dans l'indépendance des Turcs ; il crut peut-être que tous les Grecs étoient leurs égaux, en valeur & en amour de la liberté, de-là son discours & son projet, qui ressemble un peu trop à son voyage de Délos ; (*Introduit.* depuis la page 47, jusqu'à la page 58) tableau digne du plus grand écrivain, & dans lequel on trouve toute l'érudition de Freret jointe au style de l'Archevêque de Cambray.

Pour mettre le lecteur à même de juger entre M. de Choiseul & moi ; je vais placer ici un extrait fidèle de ce que disoit au sujet des Grecs Modernes M. Porter, Ambassadeur d'Angleterre à Constantinople. (*Voyez Observations on the Religion, Law, Government and Manners of the Turks.* pp. 314 & 315). Cet auteur est, comme on sait, instruit & digne d'estime. Il avoit d'ailleurs long-tems étudié les mœurs du pays ; & voici le jugement que porte de son ouvrage M. Guys lui-même, si enthousiaste des Grecs Modernes. " Méfiez vous de certains voyageurs ; tous " n'ont pas vu les Grecs du même œil. Madame de " Montaguë, dont on a publié les lettres, pour avoir lu

(1) Dans l'ouvrage imprimé en 1784, sous le titre de *Précis Historique de la Maison Impériale des Comnènes*, on dit à propos des habitans du Taygète, que " l'impétuosité avec laquelle ils se battoient leur fit " donner le nom de *Maniote*, d'un mot Grec qui veut dire *furieux*. " Nous croirions plutôt que le vrai nom de ce peuple est *Mainote*, prononcé *Magnote*. Le château de Maina, situé où fut jadis la ville de Messa (*Voyez la Guilletière, Athènes ancienne & nouvelle*) ayant fait donner le nom de *Braxxo di Maina* à toute la partie méridionale de la Laconie, les habitans se sont appelés *Mainotes*, & non les *Furieux*.

“ Homère & les anciens poètes, n’a pu s’empêcher,
 “ en voyant les fêtes & les danses des Grecs, de les
 “ comparer, comme moi, aux anciennes ; mais elle
 “ a pu exagérer ce qu’elle voyoit, sous un gouverne-
 “ ment qui permettoit la plus grande liberté, & même
 “ jusqu’à la licence. Tournefort occupé de son
 “ objet principal a jetté un coup-d’œil sur le gros de
 “ la nation, & s’est borné à ramasser les détails qu’on
 “ lui a dictés. Les Missionnaires n’ont considéré les
 “ Grecs que par rapport à la religion, sur laquelle ils
 “ vouloient les instruire. *M. Porter, Ambassadeur*
 “ *à Constantinople, les a jugés, connus & définis.*” (*Voyage*
littéraire de la Grèce, ou Lettres sur les Grecs anciens &
modernes).

“ Les Grecs modernes, dit M. Porter, sont trop
 “ rusés, trop artificieux, trop intrigans, trop vains,
 “ & trop vindicatifs, soit pour supporter & maintenir
 “ l’intérêt, la réputation & la gloire d’une Répu-
 “ blique, soit pour se soumettre au Gouvernement d’un
 “ Monarque qu’ils choisiroient entre eux. Leur
 “ caractère brouillon paroît exactement formé &
 “ disposé pour ne vivre tranquille que sous un joug
 “ étranger, où la main pesante du pouvoir pût con-
 “ tenir l’effort ambitieux de leur inclination, & répri-
 “ mer la violence de leurs passions ; où la sévérité les
 “ contraind à l’obéissance, & sinon aux vertus de la
 “ société, du moins à la paix & à la tranquillité
 “ sociales.”

“ Quiconque * pourroit vivre parmi les Grecs,
 “ & observer leurs intrigues raffinées, leurs éternelles
 “ contestations pour les dignités civiles & ecclé-
 “ siastiques, verroit en petit un véritable portrait des
 “ plus mauvaises Républiques du Péloponèse, où la

* P. 316.

“ ressemblance la plus frappante avec les pratiques
 “ abominables de cette même nation sous ses propres
 “ Empereurs depuis Constantin jusqu’au dernier des
 “ Paléologues”

“ Le contraste que l’on observe entre la conduite
 “ de ces Princes d’aventure lorsqu’ils jouissent de leur
 “ place, & lorsqu’ils en sont déchus, montre de la
 “ manière la plus frappante combien le caractère des
 “ Grecs est dégénéré. Un orgueil fastueux, une
 “ vanité frivole, une insolence méprisante, des actes
 “ de tyrannie & d’oppression, accompagnent leur
 “ prospérité. Sont-ils déposés ? Vous les voyez
 “ humbles, soumis, vils, rampans jusqu’à la plus
 “ abjecte bassesse. J’en ai vu que l’on a traduit pour
 “ dette devant le Juge de Constantinople, & qui ont
 “ nié leur signature.”

“ Quels que soient les arts & les sciences, quelles
 “ que soient les vertus que l’on ait pu trouver ancien-
 “ nement chez ces Républicains, elles paroissent
 “ avoir été obscurcies ou totalement perdues sous leurs
 “ Empereurs. Les Grecs actuels n’en ont pas un
 “ vestige de reste. Leur ancienne langue, ou le Grec
 “ littéral, comme ils l’appellent, est une langue
 “ morte ; ceux qui l’entendent l’ont apprise dans les
 “ écoles,” &c. &c. &c.

N O T E III.

*“ Tant qu'ils (les Anglois) voudront se regarder
“ comme nos ennemis naturels, élever leurs enfans
“ dans ces horribles principes, &c. (Page 86.)*

COMMENT ces principes ne circuleroient-ils pas en Angleterre où l'éducation est si mauvaise, si méthodiquement dirigée vers le mépris & la haine de tout ce qui n'est pas Anglois, & principalement de tout ce qui est François (1); que les hommes éclairés regardent les écoles actuelles comme un des plus grands maux du pays; quand un Ministre de paix n'a pas rougi de prononcer dans la chaire de l'Evangile les paroles suivantes, faites pour allumer, pour augmenter, pour éterniser les haines nationales !

“ Il arriva qu'au moment précis où ce pays déjà
“ épuisé par de longs efforts se voyoit accablé de re-
“ vers, un ennemi éternellement jaloux de sa prospé-
“ rité & sans cesse épiant d'un œil avide & inquiet
“ toutes les occasions de précipiter la ruine d'une na-
“ tion rivale; après avoir, dans le cours de cette guerre,
“ sous le prétexte plausible d'un commerce légal, mais
“ qui au fond n'étoit qu'un voile à sa perfidie, donné
“ clandestinement à notre ennemi, & malgré toutes
“ nos remontrances tous les secours qui dépendoient
“ de lui, prit enfin le parti le moins déshonorant, &
“ se déclara ouvertement contre nous.

(1) Cette éducation n'a pas changé depuis Mylord Somers. — Voyez la Note IV. de cet Appendix.

“ Et, bien que l'évènement nous ait fait voir que
 “ cette déclaration étoit la suite d'un plan combiné
 “ d'avance & prémédité de longue main, cependant
 “ pour sauver les apparences, il assuroit hautement que
 “ son seul objet étoit d'assister un peuple opprimé, &
 “ de le délivrer du joug de ses tyrans. Ces hommes,
 “ qui par la nature de leur constitution gouvernent,
 “ ou plutôt mènent leurs peuples avec toute la tyran-
 “ nie du pouvoir arbitraire, s'affichèrent avec la plus
 “ insigne effronterie pour les défenseurs de la liberté
 “ du genre humain. Mais l'imposture étoit trop
 “ grossière pour qu'il fût possible de s'y laisser trom-
 “ per ; le masque tomba, & il parut clairement que
 “ n'ayant pas eux-mêmes le plus léger intérêt à cette
 “ querelle, ils ne pouvoient avoir en vue que de vils
 “ & méprisables avantages et l'accomplissement de
 “ leurs desseins ambitieux & iniques. Bien plus, ils
 “ ne rougirent pas seulement de se déshonorer par cette
 “ basse trahison, si indigne d'un peuple brave & géné-
 “ reux, mais encore pour étayer leur infâme dessein,
 “ ils attirèrent dans leur ligue, soit comme ennemis
 “ ouverts, ou comme spectateurs tranquilles & neutres,
 “ ceux qui par tous les liens de la reconnoissance &
 “ de l'honneur, auroient dû mettre un frein à leur
 “ ambition, & prévenir l'effet de leurs injustes dé-
 “ seins (1).”

(1) Extrait du Sermon prêché par l'Evêque de St. David, dans l'Abbaye
 de Westminster, devant la Chambre des Pairs, le 30 Juillèt 1784.
 Voici le texte du fragment dont on vient de lire la traduction :

“ But it happened, that at a chosen opportunity, and at the exact mo-
 “ ment, when this country had exhausted great part of its strength, and
 “ when we were under the pressure and discomfort of some untoward
 “ and unfavourable accidents, an enemy always jealous of the prosperity
 “ of this nation, and watchful for occasions of accelerating the ruin and
 “ destruction of a rival people, having all along, under the pretence of
 “ legal traffick and commerce, in spite of all remonstrance, and bound
 “ by repeated professions of friendship, most treacherously afforded every
 “ clandestine aid to our adversary, chose at last the less dishonorable part,
 “ and declared openly and decidedly against us.”

Pendant la longue guerre que se firent les François & les Anglois pour la succession de cette couronne, Froissard observe que les Anglois étoient si acharnés contre les François, que plusieurs Chevaliers Anglois portoient un emplâtre noir sur l'œil, d'après je ne sais quel vœu de ne point voir de cet œil, qu'ils ne se fussent signalés par la mort de quelques François. Ne croiroit-on pas que l'Evêque de St. David descend de ces Chevaliers à l'emplâtre noir, & que leurs sentimens, excusés du moins par les préjugés violens d'un âge d'ignorance & de férocité qu'on appelle Chevalerie, ont été fidèlement transmis au Prélat du dix-huitième siècle ?

Oui sans doute : les crimes politiques, que l'on rencontre dans l'histoire moderne de la France, sont l'ouvrage de son gouvernement, c'est-à-dire de ses Ministres, puisque la nation n'est jamais consultée. Mais en est-il de même en Angleterre, où le gouvernement est souvent & même le plus souvent entraîné à des guerres également iniques & insensées par les

" Yet, to save appearances, though it is now well known to have
 " been long their premeditated object, and a settled plan of policy ; all
 " this was done under the plausible pretext, as they asserted, of assisting
 " an injured people, and relieving a foreign nation from oppression.
 " They, who, by the very nature of their constitution and government,
 " rule over their own people with all the tyranny of arbitrary power,
 " set themselves up with the most bare-faced effrontery for the avowed
 " patrons of the liberties of mankind. The mask was too easily seen
 " through, and the gross fallacy immediately detected. It was clearly
 " understood, that, having not the least concern in the quarrel them-
 " selves, they could have nothing so much in view, as their own private
 " and paltry interests, their own unjustifiable and ambitious pursuits and
 " purposes."

" Nay, they were not only guilty of this mean act of treachery, far
 " below the spirit of a brave and generous people, but, to second their
 " own dishonourable views, they drew into their confederacy, either as
 " active enemies, or idle spectators, those, who by every tie of honour or
 " gratitude, ought to have controuled their unwarrantable proceedings
 " and designs."

rumeurs populaires & les préjugés de la nation ? Que
 répondroit l'Evêque déclamateur, qui n'a pas craint de
 prononcer dans le temple & presque au nom du Dieu
 de paix & de vérité, ces mots D'ENNEMI AVIDE ET
 JALOUX, DE RIVAL INQUIET ET PERFIDE, & de les
 appliquer au peuple dont il célébroit aux pieds des
 autels la réconciliation avec son pays : que répon-
 drait-il, si nous lui demandions : " Est-ce la perfidie
 " Françoise qui s'emparoit en 1755, avant toute décl-
 " ration de guerre, de tant de vaisseaux naviguant sur
 " la foi des nations & des traités ? Est-ce la perfidie
 " Françoise qui, depuis tant d'années, désole avec le fer
 " des conquérans, & le glaive des tribunaux, & le
 " laçet des monopoleurs, le Bengale & trente millions
 " d'Indiens ? Sont-ce des François ou des Anglois qui
 " gouvernent, ou plutôt qui mènent avec toute la tyrannie
 " du pouvoir arbitraire, ces trente millions de victimes
 " dévouées à la soif de l'or & du pouvoir ? "

Je ne crains pas de le dire, & j'en atteste tous les
 honnêtes gens de l'Angleterre, c'est-à-dire du pays où
 ce qui est bon est véritablement excellent. Les prin-
 cipes qui ont dicté le fragment que nous venons de
 traduire, méritent le mépris de toutes les nations &
 l'horreur des sages. Que les Anglois, auxquels (on
 croit ne l'avoir jamais trop répété quand on a le bon-
 heur de vivre parmi eux) que les Anglois, auxquels
 il ne manque que de la modération pour être le
 peuple le plus respectable qui fût jamais, que les
 Anglois comparent cette déclamation incendiaire,
 tirée d'un sermon pour lequel l'Evêque de St. David
 a reçu des remerciemens de la Chambre des Pairs *,
 au mandement que l'Archevêque de Paris publioit en
 même tems & dans lequel, après avoir invité les deux
 nations à s'aimer autant qu'elles doivent s'estimer, à

* Ces remerciemens sont, il est vrai, une chose de forme.

déposer pour jamais tout ressentiment, toute jalousie, toute rivalité, à goûter & procurer au monde les douceurs d'une union salulaire & durable; il invoque sur elle les bénédictions célestes, & les confond dans ses vœux & ses prières; qu'ils comparent & qu'ils prononcent eux-mêmes, lequel de l'Evêque de St. David, ou de l'Archevêque de Paris honore le plus son pays & son ministère.



N O T E IV.

Sur les Conférences de Gertruydemberg.

DEPUIS que cet ouvrage est écrit, & même imprimé en grande partie, M. Linguet a fait une édition particulière des Nos. 88 & 89, sous le titre de *Considérations sur l'Ouverture de l'Escaut*. Nous ne dirons rien d'un petit nombre d'additions qui ne sont que des figures ajoutées à des figures, ou le verbeux commentaire des sophismes auxquels nous avons répondu trop longuement peut-être. Nous citerons seulement la Note suivante, qui a pour objet de rendre les Hollandois odieux au Roi de France, & qui dément avec un courage vraiment rare les faits historiques les plus notoires, ainsi que nous allons le prouver par quelques autorités irrécusables, auxquelles nous aurions pu en ajouter cent autres.

“ Qu'il nous soit permis de le faire observer ici,
“ dit M. Linguet (*Considérations sur l'ouverture de l'Es-*
“ *caut*, Note, page 104 & 105) les historiens n'ont
“ pas assez relevé, le public paroît n'avoir pas assez
“ senti ce que ces inconcevables propositions avoient
“ d'affreux ; & il ne faut pas dire qu'elles étoient le
“ crime commun de la Ligue formée contre la France
“ & l'Espagne, & non celui des Hollandois seuls. Qui-
“ conque connoît l'histoire de ce tems-là, & s'est un
“ peu occupé du détail des intrigues qui se tramoient
“ à Gertruydemberg, fait bien qu'ils en étoient les
“ principaux moteurs.

“ On traitoit chez eux : quand les autres alliés
“ auroient oublié les bornes de la modération ; quand
“ les Anglois enorgueillis des exploits de leur Général ;

“ quand les *Autrichiens* par le même motif, & par
 “ un intérêt personnel de plus, auroient montré les
 “ premiers cet excès d’acharnement, c’étoit aux
 “ *Hollandois* à le réprimer : ils n’avoient produit ni
 “ un Duc de *Marlborough*, ni un Prince *Eugène* : ils
 “ ne prétendoient pas à la couronne d’Espagne, ni
 “ à s’en approprier les débris : ils n’auroient donc
 “ pas été excusables de partager l’ivresse née du succès,
 “ & de l’ambition ; en s’y livrant de sang-froid,
 “ quand ils n’auroient fait que s’y livrer, ils auroient
 “ mérité d’en être regardés comme les auteurs.

“ Mais on ne peut l’attribuer aux deux Généraux
 “ qui exécutoient avec tant de succès en campagne
 “ les projets arrêtés dans le cabinet où présidoit le
 “ Pensionnaire *Hollandois*, où dominoient les Com-
 “ missaires ses assistans. *Eugène*, *Marlborough*, desi-
 “ roient la guerre ; tous deux étoient bien loin d’in-
 “ cliner pour une paix quelle qu’elle fut ; ils ne
 “ parurent se prêter au délire qui en proposoit une
 “ aussi infâme, que parce que jugeant du cœur de
 “ *Louis XIV* par le leur, ils étoient bien sûrs qu’elle
 “ ne seroit pas acceptée.”

“ Mais les *Hollandois* la desiroient véritablement ;
 “ ils avoient intérêt qu’elle se fît : seulement ils la
 “ vouloient accablante, déshonorante en tout sens
 “ pour *Louis XIV*. Ils la proposoient donc sérieu-
 “ sement comme ils l’avoient minutée ; & par con-
 “ séquent c’est sur eux sur-tout que doit tomber
 “ l’opprobre de ce projet.”

Voici la première fois peut-être que sans alléguer
 aucune autorité, sans citer aucun fait, un rhéteur
 dans l’ivresse de ses sophismes, s’est permis de re-
 jeter sur les *Hollandois* seuls une accusation dont
 tous les historiens ont unanimement chargé toutes les
 Nations entrées en 1701 dans la grande alliance con-
 tre *Louis XIV*.

Voici ce que dit Voltaire (siècle de Louis XIV. T. i. p. 429). “ Les Ambassadeurs de Louis XIV furent
 “ plutôt confinés qu’admis à *Gertruydenberg*, les dé-
 “ putés venoient entendre leurs offres & les rappor-
 “ toient au *Prince Eugène*, au *Duc de Marlborough*, au
 “ *Comte de Zinzendorf* Ambassadeur de l’Empereur,
 “ & ces offres étoient toujours reçues avec mépris.
 “ On leur insultoit par des libelles outrageans tous
 “ composés par des réfugiés François, devenus plus
 “ ennemis de la gloire de Louis XIV que *Marlborough*
 “ & *Eugène*.

“ Les Plénipotentiaires de France poussèrent l’hu-
 “ miliation jusqu’à promettre que le Roi donneroit
 “ de l’argent pour détrôner Philippe V. Ils ne fu-
 “ rent point écoutés. On exigea que Louis XIV pour
 “ préliminaires s’engagea seul à chasser d’Espagne son
 “ petit fils dans deux mois par la voie des armes.
 “ Cette inhumanité absurde étoit beaucoup plus out-
 “ rageante qu’un refus.

“ Tandis que les *Alliés* parloient ainsi en maîtres
 “ irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV,
 “ ils prenoient la ville de Douai. Ils s’emparèrent
 “ bientôt après de Bethune, d’Aire, de Saint Venant,
 “ & le *Lord Stairs* proposa d’envoyer des partis jusqu’à
 “ Paris.”

Nous citerons maintenant à M. Linguet Mylord Bolingbroke (*Letters on the study and use of History*. T. II. *Sketch of the history of EUROPE*), qui, ministre & l’un des principaux auteurs de la paix, connoissoit apparemment les ressorts secrets de la politique du tems mieux que l’auteur des Annales. Après avoir déclaré (page 66) que le Duc de Marlborough mis à la tête de l’armée & de la confédération y posséda plus d’influence que n’en eut jamais sa Souveraine; (page 67) que durant cette guerre les Hollandois s’évertuèrent de toutes

leurs forces, & qu'eux & les Anglois en payèrent tous les frais, Bolingbroke s'exprime ainsi, p. 87 & suiv.

“ Les motifs personnels des particuliers, aussi bien
 “ que des Princes & des Etats pour prolonger la guerre,
 “ sont en partie connus & en partie devinés à présent.
 “ Mais lorsque le tems sera venu, & je suis persuadé
 “ qu'il viendra, que leurs motifs secrets, leurs in-
 “ trigues & leurs desseins cachés seront mis au jour,
 “ j'ose vous dire que l'on découvrira les scènes les
 “ plus confuses que l'on puisse imaginer de folie &
 “ d'iniquité. En attendant, si vous considérez seu-
 “ lement le Traité de Barrière tel que Mylord Town-
 “ shend le signa, sans ordre, & même, pour dire
 “ la vérité, contre un ordre exprès, puisque le
 “ Duc de Marlborough plénipotentiaire adjoint re-
 “ fusa de le signer. Si vous considérez les fa-
 “ meux préliminaires de 1709 que nous affectâmes
 “ avec ostentation de ratifier, quoique nous fussions
 “ qu'ils ne seroient pas acceptés; ainsi que le Mar-
 “ quis de Torcy l'avoit déclaré au Pensionnaire avant
 “ de quitter la Haye, ce que le Marquis m'a depuis
 “ confirmé à plusieurs reprises; si vous vous informez
 “ des anecdotes de Gertruydenberg, & si vous con-
 “ sultez les autres documens authentiques qui exis-
 “ tent, vous verrez toute la politique du nouveau
 “ plan.”

Mylord Bolingbroke développe ensuite toute l'absur-
 dité de ce nouveau plan, qu'il attribue à la politique
 de l'Angleterre, & dans ce détail (page 97) il nous ap-
 prend que deux ans auparavant pendant le siège de
 Lille, le Duc de Marlborough *ne desiroit pas la guerre.*

(Page 98). “ La France, continue Mylord Boling-
 broke, vit le piège, & résolut de courir tous les ris-
 ques, plutôt que d'y être prise. *Nous continuâmes*
 “ à demander sous prétexte d'assurer la cession de

“ l’Espagne & des Indes Occidentales, que Louis XIV
 “ prendroit sur lui de détrôner son petit-fils dans
 “ l’espace de deux mois, & s’il ne l’effectuait pas dans
 “ ce tems, que nous serions les maîtres de renouveler
 “ la guerre sans restituer les places qui devoient nous
 “ être remises par les préliminaires & qui étoient les
 “ plus importantes que la France possédât du côté des
 “ Pays-Bas. Louis offrit d’abandonner son petit-fils ;
 “ s’il ne pouvoit pas l’engager à quitter la couronne,
 “ il devoit fournir de l’argent aux Alliés qui pourroient
 “ alors aux dépens de la France le forcer d’évacuer
 “ l’Espagne (ils ne lui disoient donc pas tout-à-fait en
 “ stile de Rhétoricien, comme M. Linguet, p. 104. de
 “ sa seconde édition, *va, marche contre le fils de ton*
 “ *fil, &c.*) “ cette proposition, continue Mylord Bo-
 “ lingbroke, faite par les alliés avoit un air d’inhumanité
 “ & le reste du genre humain pouvoit être révolté de voir
 “ l’aïeul obligé de faire la guerre à son petit-fils. MAIS
 “ LOUIS XIV AVOIT TRAITE’ LE GENRE HUMAIN
 “ AVEC TROP D’INHUMANITE’, dans les jours de sa
 “ prospérité, pour avoir raison de se plaindre même de cette
 “ proposition. A la vérité les François qui sont dis-
 “ potés à la plus grande partialité pour leurs Rois,
 “ pouvoient compatir à sa détresse. C’est ce qui arriva,
 “ & Louis y trouva son compte.”

Mylord Bolingbroke établit dans les pages suivantes
 que la continuation de la guerre ne vint que de
 l’Angleterre. “ Je ne fais pas, dit-il (page iii.) quel
 “ parti ceux qui prolongeoient la guerre dans la
 “ profondeur de leur politique avoient dessein de pren-
 “ dre. Notre Nation avoit combattu si long-tems
 “ sous la direction de leurs conseils pour la grandeur
 “ de la maison d’Autriche, elle y avoit si long tems con-
 “ tribué, comme si elle eût été un des Royaumes hére-
 “ ditaires usurpés par cette Maison, qu’il est permis de
 “ penser que leur intention pouvoit être d’unir les
 “ Couronnes Impériale & Espagnole. Mais je croirois
 “ plutôt qu’ils n’avoient aucune vue bien déterminée,
 “ sinon de continuer la guerre aussi long-tems qu’ils

“ pourroient. *Feu Mylord Oxford m'a dit que Mylord Somers, étant pressé, je ne sais par qui, ni dans quelle occasion, sur la continuation inutile & ruineuse de la guerre; au lieu de donner des raisons pour en montrer la nécessité, se contenta de répondre qu'IL AVOIT ETE ELEVE DANS LA HAINE DE LA FRANCE. C'étoit une étrange réplique pour un homme sage; & cependant je doute qu'alors il eût pu en donner une meilleure, ou si aucun de ses élèves pourroit en donner une meilleure à présent.*”

Ces passages sont-ils assez formels ? Si l'accusation de M. Linguet ne doit tomber que sur un seul des alliés, on seroit bien plus fondé, ce me semble, à la rejeter sur la Maison d'Autriche. C'étoit un Prince de cette Maison qui s'opposoit à Philippe V, & lorsque l'Archiduc fut parvenu à l'Empire ne voulut-il pas réunir les deux couronnes sur sa tête ?

On peut voir dans l'*Histoire politique du siècle*, quel Prince étoit ce Joseph I, qui succéda à Léopold en 1705.

(T. i. p. 197. & suiv.) “ Quel que dût être le succès de la guerre, cette ardeur & cette passion des Anglois (contre la France) en assuroit les principaux fruits à la Maison d'Autriche, qui en faisoit les moindres frais. . . . Cette confiance enhardit l'Empereur Joseph à des entreprises qui avoient effrayé Léopold son père, tandis que le corps Germanique étoit occupé de la grandeur de sa maison, il ne craignit point d'attenter à sa liberté, & de lui annoncer par un trait du despotisme le plus hardi, les chaînes qu'il forgeoit en travaillant pour l'accroissement de la Puissance Autrichienne.”

“ Les Electeurs de Bavière & de Cologne, déclarés ouvertement pour la France, avoient tenu contre les sollicitations de Léopold aux Diettes, avec assez de force pour les faire mettre au ban de

“ l’Empire La guerre qu’ils faisoient (à
 “ l’Empereur) passoit pour une guerre particulière,
 “ où il ne devoit entrer que par des offices de paci-
 “ ficateur. Joseph s’éleva au-dessus des raisons de
 “ prudence & d’équité. Quoi qu’il put
 “ espérer de son crédit dans les Diètes la proscrip-
 “ tion des deux Electeurs, avec les formalités capables
 “ de lui donner l’authenticité, il ne voulut consulter
 “ que lui-même. Plus absolu dans une République
 “ de Souverains qu’aucun Roi de l’Europe dans son
 “ Royaume, il fit digérer dans son Conseil privé, il
 “ fit prononcer dans son palais la sentence de deux
 “ Princes Souverains & Vassaux de l’Empire comme
 “ lui. Sans citation, sans procédures, sans la moindre
 “ des formalités que les tribunaux de justice ordinaire
 “ n’oseroient négliger pour un citoyen obscur, il dé-
 “ clara deux Electeurs coupables de félonie, & ful-
 “ mina contre eux au-delà même des peines, portées
 “ par les loix contre les Membres de l’Empire atteints
 “ & convaincus de ce crime. L’un, qui ne pouvoit
 “ être puni que dans sa dignité, en fut déclaré abso-
 “ lument déchu. L’autre vit envelopper ses enfans
 “ dans sa condamnation. Le prétendu crime du père
 “ fut poursuivi dans sa postérité, avec autant de ri-
 “ gueur que le crime de lèse-majesté au premier Chef
 “ dans la Monarchie la plus absolue ; & au mépris
 “ des loix Germaniques, de celles même de tout
 “ l’univers policé, les fils d’un Souverain à-peine
 “ sortis de l’enfance, furent dégradés & flétris. On
 “ leur ôta leurs biens, leur liberté, jusqu’à leur nom
 “ & leur état.

“ Le Corps Germanique murmura de cet excès.
 “ Plusieurs Membres firent leurs protestations : mais
 “ ce fut un vain bruit, que les applaudissemens des
 “ Alliés étouffèrent, & qui ne servit qu’à mieux
 “ faire connoître à l’Empereur Joseph qu’il pouvoit
 “ tout oser. L’année suivante il fit le même sort
 “ au Duc de Mantoue qu’aux deux Electeurs. Il

“ confisqua ses Etats, s'en appropria une partie, donna
 “ l'autre au Duc de Savoie, & le Corps Germanique
 “ ne témoigna que de l'étonnement sur la témérité
 “ de ces coups de despotisme. Après s'être mis au-
 “ dessus des loix il fit valoir les prétentions
 “ presque oubliées d'un Empereur sur les Etats
 “ d'Italie

“ L'Empereur Joseph ne garda pas plus de mesures
 “ avec ses Alliés qu'il voyoit engagés à ne pouvoir
 “ s'en dédire. Tandis qu'ils faisoient la guerre en
 “ Espagne pour l'Archiduc son frère, & dans les
 “ Pays-Bas pour lui-même, il dispofoit fans leur aveu
 “ de leurs conquêtes en Italie : il projettoit fans les
 “ consulter ; il réclamoit contre les engagements de
 “ l'Empereur son père avec eux. L'évacuation de
 “ la Lombardie, après la déroute de Turin fut dis-
 “ cutée & acceptée dans son Conseil privé. L'entre-
 “ prise sur le Royaume de Naples fut résolue dans son
 “ Conseil de guerre, & exécutée malgré les Alliés.
 “ Il refusa au Duc de Savoie l'investiture des mor-
 “ ceaux du Milanès, dont Léopold avoit fait un
 “ appas à ce Prince pour l'attirer à son parti. Il révo-
 “ qua le don du pays & des fiefs des Langhes ; l'ardeur
 “ des Puissances maritimes lui répondoit de leur
 “ complaisance. En même tems qu'il exigeoit d'elles
 “ plus que les Articles du Traité de la Grande Al-
 “ liance ne leur imposoient, il ne craignoit point de
 “ leur dire que les engagements de Léopold n'étoient
 “ point des obligations pour lui L'esprit de
 “ parti aveugloit les Puissances alliées sur le traité
 “ de paix qu'un pareil génie leur promettoit.”

S'il falloit n'accuser, on le répète, qu'une seule des
 Puissances confédérées de l'étrange proposition faite à
 Louis XIV, proposition que suivant toute l'histoire on
 est obligé d'attribuer à toutes, & qui ne fut jamais
 sérieuse, comme nous l'apprend Mylord Bolingbroke ;
 si, dis-je, il falloit absolument n'accuser qu'une Puif-
 sance, nous demandons à tout lecteur impartial, s'il ne

seroit pas moins invraisemblable d'attribuer la proposition cruelle dont il s'agit à Joseph I, Ambitieux, sans frein, Despote dans l'Empire, Tyran de ses Alliés, plutôt qu'aux Hollandois ?

Le Pere Valérien des Lettres Provinciales auroit dit à Monsieur Linguet, MENTIRIS IMPUDENTISSIME Pour nous, à qui les graces du style polémique ne sont pas familières, nous nous contenterons de lui dire que, si, par hazard, il a jamais su l'histoire, il l'a beaucoup oubliée.

Francis I, who mounted the throne of France in the year 1515, and Charles V, who obtained the Imperial Crown in the year 1519, divided upon them the strength and affections of all Europe. The perpetual enmity was not owing either to personal jealousy, or to the caprice of private passion; but was founded so much in nature and true policy, that it subsisted between their posterity for several ages, and, notwithstanding their present accidental and unnatural union, must again revive.—Robertson's History of Scotland.

E R R A T A

D E S

DOUTES sur la Liberté de l'ESCAUT, &c.

Page vi, à la fin de la Préface. *Quid dicit &c.*

Lisez :

Quid dicet aliquis, an bellum paci præferendum judicas? Hostis humani generis sis atque insensissimus adversarius. Quid enim bello tetrius, quo agri, urbes, oppida uruntur, diripiuntur, vastantur? Quid pace amabilius, per quam ornantur civitates, omnia honestatis studia atque elegantiae efflorescunt? — Non, &c.

Page 28, ligne 3. Au-dessus, lisez, au-dessous.

Page 30, ligne 9. Ce n'est pas heureusement, lisez, ce n'est heureusement pas.

Page 51, ligne 22. Ils ne doivent, lisez, ceux-ci ne doivent.

Page 59, ligne 7. Le lendemain, lisez, le jour d'après.

Page 64, ligne 14. Pourquoi, lisez, encore une fois pourquoi.

Page 86, ligne 16. Trompa, lisez, détrompa.

Page 97, ligne 17. L'inutilité : l'Escaut, LISEZ, l'inutilité de l'Escaut.

Page 109, ligne 12. Malgré cette, lisez, à l'auteur de cette.

Page 131, ligne 24. Et que ce discours est d'ailleurs, lisez, puisque d'ailleurs ce discours est.

Page 137, ligne 15. Mais que, lisez, mais nous ajouterons que.

Page 146, ligne 11. Enervé, lisez, énorgueilli.

ERRATA de L'APPENDIX.

Page viii, ligne 12. 1752, *lisez*, 1732.

*Au bas de la page, ajoutez ce qui suit: " En com-
" paraison des sommes immenses qu'il lui en a coûté, & de
" plus de 100,000 sujets qu'elle y a perdus."—Les 100,000
hommes perdus dans la Crimée n'ont rien de commun avec
les 130 mille qui ont péri dans les guerres de Perse—On
pourroit établir sur de bonnes autorités, que les ex-
péditions dans ces deux régions, soit avant ou après le
règne de Pierre I, soit pendant son règne, ont coûté plus d'un
demi-million d'hommes.*

Page xii, ligne 14. A l'est de Penfe, *lisez*, à l'ouest de
Penfe.

Page xiii, ligne 26. *Au lieu de il ajoute, lisez, Le Capi-
taine Perry s'exprime ainsi.—Ces derniers mots doivent être
supprimés, page suivante, lignes 5 & 6, & les mots il ajoute mis
à leur place.*

Page xiv, ligne 10. Ses habitans, qui demeurent dans
quatre villes, *lisez*, les habitans des quatre villes de.

Page xvii, ligne 24. ôtez de fautes ; *lisez*, &.



CONSEILS

UN JEUNE PRINCE.